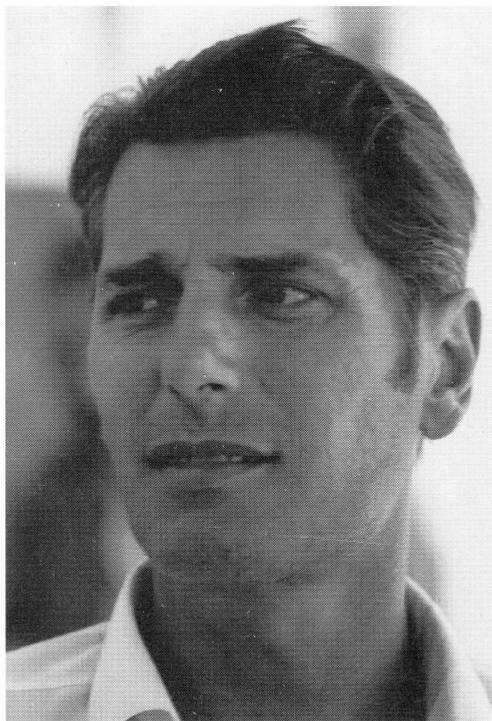


cahiers

LEON TROTSKY



Numéro spécial

RAOUL

Pierre Broué Raoul, militant trotskyste
Cornélius Castoriadis Raoul

56
juillet 1995

Revue trimestrielle Institut Léon Trotsky

CAHIERS LÉON TROTSKY

Revue éditée par l'Institut Léon Trotsky

L'Institut Léon Trotsky a pour but de promouvoir l'oeuvre de Léon Trotsky sous ses divers aspects [...], préparer la publication en langue française des *OEuvres* de Léon Trotsky [...] éditer les *Cahiers Léon Trotsky* destinés à établir un lien entre toutes les personnes intéressées par les travaux de l'Institut [...] et à permettre la publication de textes et documents concernant l'auteur et le mouvement ouvrier mis au jour au cours de recherches, regrouper ou recenser toute information, documentation ou archives concernant Trotsky et son OEuvre. (Extraits des statuts de l'Institut, association selon la loi de 1901).

BUREAU DE L'INSTITUT LÉON TROTSKY

Pierre Broué, président et directeur scientifique, Gilles Vergnon, secrétaire,
Rédaction des *Cahiers* : Pierre Broué, BP 276, 38407 Saint Martin d'Hères Cedex

Administration des Cahiers :

Luc Aujame, 477 chemin du Puits, 69210 Fleurieux sur l'Arbresle

ABONNEMENT

Abonnement de soutien : 300 F, 350 F et plus

Etudiants :

demi tarif pour les moins de 25 ans, sur présentation de la carte d'étudiant

• France : 4 Nos (1an) 130 F

Particuliers :

• France : 4 Nos (1an) 250 F

• France : 8 Nos (2ans) 500 F

• Etranger : 4 Nos (1an) 300 FF

• Etranger : 8 Nos (2ans) 600 FF

Institutions :

• France : 4 Nos (1an) 350 F

• France : 8 Nos (2 ans) 700 F

• Etranger : 4 Nos (1an) 400 FF

• Etranger : 8 Nos (2 ans) 800 FF

Tous les anciens numéros des *Cahiers* sont actuellement disponibles au prix unitaire de 50 frs pour les abonnés (prix public de 80 frs) + frais de port.

Petite collection du N° 1 à 20 : 600 frs (+ 45 frs de frais de port)

Grande collection du N° 1 au 39 : 1 500 frs (+ 80 frs de frais de port)

Pour l'étranger les prix indiqués ne sont valables que pour des paiements en francs français sur une banque française (ou correspondante) ou par mandat postal international,

sinon les frais bancaires s'élèvent à 100 frs.

Ainsi tout paiement en monnaie étrangère doit être majoré de 50 frs (frais de change) et tout paiement sur une banque étrangère de 50 frs (commission pour la banque)

Règlement à l'administration des *Cahiers Léon Trotsky*

par chèque bancaire ou postal libellé à l'ordre de LUC AUJAME

à adresser à Luc Aujame - 477 chemin du Puits, 69210 Fleurieux sur l'Arbresle, France

N° ISSN 0181 - 0790

Commission paritaire 61601

Directeur de la publication : Pierre Broué

cahiers LEON TROTSKY

n° 56

Juillet 1995

Numéro spécial

RAOUL

Présentation	3
Pierre Broué — Raoul, militant trotskyste .	
Avertissement	5
I. Claude	7
II. L'Armée prolétarienne de Puteaux-Suresnes	14
III. « Ses » Viets	34
IV. La Crise de la IVe Internationale	53
V. La Guerre d'Algérie	74
VI. La Crise du Parti	85
VII. Questions à revoir	98
VIII. En mission de l'UGS à l'UPS.....	116
IX. Coup d'œil sur le passé	134
X. La construction du parti révolutionnaire dans un pays avancé	151
XI. Le Parti réel	163
XII. La Retraite	178
— Merci, Raoul	183

Cornelius Castoriadis (Pierre Chaulieu)
— Raoul 187

LES DÉPARTS
— Ernest Mandel 190

Photo de couverture : Raoul

Présentation

Raoul est mort le 7 mai 1994. Je l'ai appris aux Etats-Unis, dans un colloque sur Trotsky. Je revenais du Canada où de vieux camarades québécois, ses amis, m'avaient littéralement sommé d'aller très vite auprès de lui avec un magnétophone et de l'enregistrer jusqu'à ce qu'il n'ait plus rien à dire. Et je m'y étais engagé. Dès mon retour et ma première visite à Christiane (Kiki), sa compagne, j'ai su que je pourrais en partie tenir mes promesses, malgré sa mort, car Raoul avait laissé bien des notes et enregistrements qui ont pu préserver sans doute l'essentiel.

Il n'était ni dans mes intentions, ni dans celles de l'Institut Léon Trotsky, de saisir cette occasion pour écrire une histoire interne du mouvement trotskyste en France qui aurait pu englober non seulement la guerre, mais la scission internationale et l'histoire du PCI-OCi. Il faut laisser l'écriture de cette histoire-là à quelqu'un qui ne l'a pas vécue. Et il ne faut surtout pas avoir l'air de vouloir régler des comptes avec les armes tombées des mains d'un mort.

Il n'était pas non plus dans notre intention de faire une biographie de Raoul ou de le peindre en preux chevalier ou en Don Quichotté affrontant à armes souvent inégales d'autres militants qui n'étaient pas de simples moulins à vent, mais assumaient dans le mouvement des responsabilités élevées,— peut-être des responsabilités historiques plus grandes encore.

Nous avons seulement voulu redonner la parole à Raoul dans ce qui fut l'essentiel pour lui de sa vie d'homme, son activité militante pour la IVe Internationale, pour la lutte internationaliste, anticolonialiste, révolutionnaire, le combat pour des méthodes correctes d'organisation, le parler vrai et le dire la vérité, le respect nécessaire et l'amitié du cœur pour les combattants ses compagnons d'armes.

Certains lecteurs trouveront parfois la polémique vive, violente, peut-être injuste. Tous ceux qui ont vécu cette vie politique brûlante savent bien que c'était ainsi et beaucoup ne le regrettent nullement. Nous ne pouvions censurer Raoul et même quand il nous paraissait injuste, nous avons le devoir de le citer.

Précisons, tout de même, pour les plus jeunes : nous étions tous ainsi, passionnés, véhéments, injustes, oui. Et lui-même en était préoccupé au point de refuser par principe les attaques *ad hominem* qui portaient atteinte à la personnalité d'un camarade. Ainsi lui avons-nous été fidèles en remplaçant, dans plusieurs phrases où l'expression avait débordé ce souci, le nom de sa cible par une initiale.

Si d'aventure il restait quelque cible blessée, nous lui présentons nos excuses et l'invitons aussi très respectueusement à relire sa propre prose ou celle dont elle a pris la responsabilité dans les luttes fractionnelles passées à propos desquelles elle est citée ici.

Les lacunes de ce travail sont celles de notre documentation. Nous avons retrouvé très peu de lettres aux militants d'autres sections, Europe, Amérique, Afrique, alors que nous savons qu'il a entretenu une abondante correspondance. Nous n'avons pas non plus sa correspondance avec le Québec. De ce point de vue, la dimension de l'internationaliste, une caractéristique très forte de Raoul, n'apparaît pas suffisamment dans ce travail de « restauration » et nous en sommes navrés.

Raoul est mort et ceux qui l'ont connu ne l'oublieront pas. Nous étions nombreux à en témoigner le 18 décembre 1994, même si quelques bigotes des deux sexes, comme disait Trotsky, invoquant leur refus de rencontrer des gens qu'ils ne voulaient pas voir, ont refusé de rendre hommage à celui qui avait été leur ami, respectant ainsi le vieux mythe religieux du contact qui salit. On entend d'ici le rire de Raoul leur conseillant plutôt de quitter ce bas monde avec un bandeau sur les yeux, un bâillon sur la bouche et du coton dans les oreilles, seule sécurité pour des âmes chastes comme les leurs.

Nous, nous ne voulions surtout pas que la mémoire de Raoul manque à ceux qui l'ont connu ou ceux qui ne l'ont pas connu. Nous voulons qu'ils aient conscience de ce qu'il aurait pu et peut encore leur apporter — et dont il ne manquait pas —, une sainte colère nourrie de la haine de l'injustice et de l'arbitraire, mais aussi de la prétention et de la sottise, le mépris des cons, comme il disait parfois, une rigueur unique dans la réflexion et le bilan, bref un tempérament de juste.

C'est également cela le travail de l'historien et les *Cahiers Léon Trotsky* sont très fiers de publier Raoul comme une contribution à l'histoire et une invite à la réflexion, rien de plus. Merci à ceux qui nous ont aidés, Christiane tout au long, de la recherche des documents à la dernière phrase dactylographiée, Michel Kahn pour sa relecture attentive, Max Clemenceau pour le chapitre sur le rayon de Puteaux-Suresnes, Anh Van pour celui sur « les Viets », Pierre William Glenn pour le Spectacle, enfin, très chaleureusement, Cornelius Castoriadis (Pierre Chaulieu) pour sa contribution à ce numéro.

Pierre Broué,
président de l'Institut Léon Trotsky

Pierre Broué

Raoul, militant trotskyste

Avertissement

Il était né Claude Bernard le 21 décembre 1921. Mais ce nom de savant ne fut jamais que sa dénomination d'état-civil. Pour ses camarades trotskystes, il fut toujours Raoul, parfois Raoul Dassac, Raoul Blanchard, Georges brièvement. Pour sa compagne et pour ses camarades de l'UGS où il milita quelque temps, il était Bernard. Pour lui écrire, jusqu'à sa mort, on écrivait « à sa copine ». Quand il n'était pas là, elle transmettait.

Nous ne voulons pas raconter sa vie. Juste nous attarder à l'écouter sur quelques moments importants de sa vie militante, ceux qui l'ont « marqué », ceux dont il parlait, et ceux dont il a parlé. Ceux donc pour lesquels nous avons des documents. Ce sont le rayon de Puteaux-Suresnes pendant la guerre, le « travail indochinois », la « crise de la IVe Internationale », la Guerre d'Algérie, l'UGS, sa vue de l'histoire du trotskysme et de la IVe Internationale, son idée sur ce que devrait être un parti révolutionnaire aujourd'hui et ses désaccords avec la direction de son parti.

On va lui donner la parole sur ces thèmes qui lui furent chers, sans doute parce qu'ils lui étaient douloureux. On le fera parler lui, le plus possible, à travers ses lettres, ses souvenirs, ses haussements d'épaule, ses cris, notre mémoire.

Le 18 décembre 1994, on entendait dans chaque coin de la salle ses copains, leur mémoire de lui, parfois inscrite dans les témoignages collectés par Christiane pour cette rencontre :

« J'ai toujours été frappé par un mystère : la jeunesse et la beauté de Raoul. Raoul est mort jeune, c'est le lot des stars »... « Raoul écoutait, il ne faisait pas semblant »... « J'ai vu cent fois, mille fois, que s'exprimaient dans ses coups de gueule tellement d'espoir et tellement d'attentes »... « Il était immensément exigeant. Sans compromis avec la médiocrité »... « Son extraordinaire passion d'apprendre et de comprendre. Elle était sans répit »... « Une vitalité débordante qui s'exprimait par un don exceptionnel de la parole et du geste ; il s'était forgé un argot qui faisait jaillir les images »... « Il était très fier et ombrageux comme un pur sang »... « Il était très pudique et son amitié sans phrases »... « Sa flamme, son ardeur, son allure, sa netteté dans la posture, son langage extraordinaire, un argot qui n'appartenait qu'à lui et qui roulait des perles »... « La passion même avec sa véhémence, ses emportements, ses raccourcis saisissants ».

C'était lui, ce dormeur du val, tel que nous l'avons connu, tel que nous le connaissons et l'aimons avec hélas maintenant de « gros trous rouges » au côté droit.

I - Claude

Son père était sculpteur sur bois et avait « pris un bureau de tabac » pour vivre. Il était né à Tours et la famille s'était fixée à Angoulême quand il avait sept ans. Ses parents, il n'en parlait guère. Il les aimait. Ils se sont rongé les sangs pour lui. Il avait conscience de descendre de gens honorables. D'eux, il écrivit en 1970 — à sa fille :

« Ces gens qui m'ont précédé, que j'ai connus, m'ont appris un certain nombre de choses, non politiques d'apparence dont il est bon de se souvenir. [...] Ces gens ont en général traversé ce monde en sachant se tenir. Ils ont tous méprisé les flics, les militaires et les curés. Tous se sont démerdés sans rien devoir à personne. Aucun ne s'est jamais plaint. Ils ont en bref, avec les moyens dérisoires dont ils disposaient, essayé et réussi à ne pas être des chiens. Et ça, plus la politique, ça peut donner de bons révolutionnaires. La politique sans cela n'est plus qu'un grouillamini de mangemerdes à la recherche d'un alibi et d'un décorum ».

Il fut un lycéen comme tous les lycéens sans doute, très porté sur la politique cependant. On n'avait pas impunément 15 ans en 1936.

Max et les JC

Il était bien jeune en effet quand il adhéra aux Jeunesses communistes sous l'influence de celui qui fut toute sa vie son grand ami, Max Clemenceau, fils d'un inspecteur des impôts radical-socialiste et frère du secrétaire départemental des JC. Ils s'étaient connus sur les bancs de la communale. En 1935, ils avaient à peine quatorze ans.

Max, c'est le copain. Il a adhéré très jeune aux JC (Jeunesses communistes). A 14 ans, il est secrétaire du Groupe des lycéens, collégiens et étudiants communistes d'Angoulême. Les JC appartiennent alors à l'Internationale communiste des Jeunes, l'ICJ. Ses militants arborent fièrement à la boutonnière leur insigne d'or ICJ

sur l'étoile d'un drapeau rouge. C'est pour eux le symbole de l'internationalisme, de la Révolution socialiste mondiale.

Tous deux ont été proches, ensemble, d'un militant du PC, Robert Gagnaire¹, qui va essayer de les convaincre de la nouvelle ligne car ils étaient plutôt sur une ligne de classe, quelque peu « troisième période ». Ils ne sauront pas que cet homme, en 1934, avait été en contact avec les trotskystes puis était revenu dans la ligne.

Evoquant cette adhésion, trente-cinq ans plus tard, il écrit à une jeune fille qui vient elle aussi d'« adhérer » :

« La lutte révolutionnaire ne peut et ne doit pas être un refuge ni une fuite devant la réalité telle qu'elle est. Il ne suffit pas de la vomir, de la nier, et de "militer". Bien des gens vomissent peu ou prou cette société. Il suffit d'un minimum de sens de la justice pour y réagir négativement. La plupart de ces gens choisissent finalement un refuge — le plus fréquent étant une religion ou une secte "pure", refusant du même coup les oripeaux et la raison d'Etat de la Sainte Eglise catholique romaine. Dans de nombreux cas, l'adhésion d'un adolescent à une organisation révolutionnaire participe du même processus et s'il se fige à ce seul point, c'est une mauvaise affaire pour l'intéressé et pour l'organisation à laquelle il adhère ».

Quand Max est exclu des JC en 1936 pour opposition à la politique du Front populaire (« patriotisme, collusion avec la bourgeoisie dite "de gauche", adoption du drapeau tricolore et de la Marseillaise », ainsi qu'il résume aujourd'hui), Claude est solidaire et quitte les JC. Il n'avait pas supporté qu'on exclue son copain. Il voulait rester avec lui. Ce n'était pas la dernière fois que ce fidèle rejoignait un exclu.

Ne sont restés au groupe JC d'Angoulême que les staliniens, majoritaires et prêts à tous les reniements. Les autres se retrouvent aux Jeunesses anarchistes-communistes (Union anarchiste), groupe créé et animé par Max sur les bases d'un programme communiste libertaire.

En juillet 1936, coup de tonnerre dans le ciel d'Espagne. Alors qu'en France le gouvernement de Front populaire s'emploie à arrêter le mouvement gréviste pour reprendre les conquêtes ouvrières, les

1. Robert Gagnaire avait connu en 1934-35 une période de flottement au cours de laquelle il avait pris contact avec les trotskystes : Sedov parle de lui dans une lettre à Trotsky. Mais il s'était repris et fut ensuite bien dans la ligne. Max Clemenceau n'avait pas idée qu'il pût avoir été en contact avec les trotskystes.

ouvriers catalans écrasent les militaires soulevés, contrôlent les usines, constituent des milices ouvrières (« Milicien, oui, soldat, jamais ! »). Le drapeau rouge et noir flotte sur Barcelone, les paysans d'Aragon s'emparent des terres pour les cultiver collectivement, la Révolution sociale tant attendue est en marche et les jeunes communistes libertaires d'Angoulême, enthousiastes, soutiennent la Révolution espagnole comme ils peuvent ; ils n'oublieront pas juin-juillet 1936.

Paris / Angoulême

En 1937-1938 et 1938-1939, Claude Bernard est pensionnaire au lycée Lakanal à Sceaux. Paris, la politique s'impose. Il retourne pourtant à Angoulême pour les vacances. C'est apparemment de là que viennent les impulsions décisives.

Il y rencontre, en résidence surveillée, de grands blessés du Bataillon (ex-centurie) Thälmann des Brigades internationales — ceux-là sont plutôt staliniens — mais aussi des combattants des premières heures contre les militaires, avec le peuple dans les rues de Barcelone et dans les villages de Catalogne et d'Aragon. On entend chez eux le souffle des anars, l'écho de la voix du POUM, le parti des communistes dissidents, anti-staliniens. Max, lui, est plus influencé par les militants anarcho-syndicalistes de la CNT-FAI, toute puissante en Catalogne sous son drapeau rouge et noir.

Certains de ces hommes sont Allemands, Autrichiens. Ils se sont battus dans les rues. Ils ont connu la prison. Ce sont des hommes de prestige qui savent et qui parlent à cœur ouvert avec ces jeunes exclus des JC qui leur apportent leur admiration et leur posent des questions : ils brûlent de la flamme qui, quelques années plus tôt, les a consumés. Ces mutilés ont été pour eux des archanges.

Les deux jeunes gens sont impressionnés. La révolution, pour eux, ce n'est pas seulement le parti, c'est d'abord l'action de masses. Sur eux se croisent les influences du « marxisme-léninisme » comme on dit alors — nous dirions volontiers un zinoviévisme quelque part entre Lénine et Staline —, de Bakounine, de la France, de l'Espagne et de l'Allemagne.

Sans le savoir, ils sont déjà sur le plan de l'Internationale.

La FER

A Lakanal, il y a une forte section de la Fédération des Etudiants Révolutionnaires, la FER, qui a été formée nationalement par des socialistes de gauche partis de la SFIO avec Marceau Pivert et la Gauche révolutionnaire en 1938. A Lakanal, les jeunes de la FER sont presque tous des militants neufs et il y très peu d'anciens des Jeunesses socialistes dans la section. C'est d'ailleurs l'activité centrale, parisienne, qui frappe notre ami.

Rue Jean de Beauvais, au local parisien de la FER, on organise des conférences et il aura l'occasion d'entendre notamment deux hommes qui vont le marquer, Victor Serge, échappé depuis peu à l'enfer stalinien, et Alfred Rosmer, compagnon et ami de Trotsky, venu vers lui de l'aube du syndicalisme révolutionnaire. Avec eux il apprend le dégoût pour les bureaucrates qui tuent, l'admiration pour les vieux-bolcheviks qu'ils veulent anéantir, un anti-stalinisme qui le rend plus communiste encore.

Claude est passionné. En bon ex-JC, il avait de la méfiance à l'égard de Trotsky. Maintenant il veut lire ses livres et il commence à les lire. Il apprend avec enthousiasme, car il a, dit-il, « du goût pour se former plus avant ». Il connaît Jean Rabaut, qui vient du PS, quelques autres pivertistes, mais aucun des trotskystes dont on lui assurera plus tard qu'ils étaient nombreux dans la FER, au moins à Paris.

Ce n'est qu'un rendez-vous remis.

Les trotskystes quand même

1939 : c'est la guerre et Paris va à la province. On évacue les grandes écoles des grandes villes et de la capitale. C'est ainsi qu'arrivent à Angoulême deux jeunes gens presque trotskystes. L'un est un Vietnamien élève de l'Ecole centrale, Hoang dong Tri (Claude l'a repéré à cause de son visage asiatique, dit l'intéressé), frère d'un dirigeant du groupe indochinois de la IV^e Internationale, qui a eu le trotskyste Ta Thu Thau — un jeune nationaliste devenu trotskyste en France à la fin des années 20 — comme professeur. L'autre est Yves Cuq, gagné à Bordeaux par un militant très actif du POI, l'ancien dirigeant des Jeunesses socialistes girondines Jean René Chauvin.

Cette fois, Claude Bernard, qui est élève de philo, est accroché. Le voilà sur la voie de devenir communiste trotskyste. Le reste va venir tout seul, avec de petits contretemps pour commencer.

Yves Cuq se souvient que son ami portait une éternelle cravate noire et de la place qu'il tenait dans le petit groupe discutant au milieu de la cour du lycée, pour qui, en ce printemps 1940, il y avait mieux à faire qu'à « polir des verres de lunettes » comme Spinoza :

« Dénoncés avant d'avoir rien fait, nous sommes tous les deux interpellés au lycée par la police spéciale, accusés de "propos défaitistes" voire d'"incitation de militaires à la désobéissance". Nous sommes finalement relâchés au bout de 24 heures parce que nous appartenons à "des familles honorablement connues sur la place d'Angoulême" (sic), mais aussi parce que la police spéciale d'Angoulême n'a pu prouver notre appartenance au PCF (ce dont nous nous défendions vigoureusement) ».

Tri témoigne :

« Il avait des idées plutôt anarchisantes, très militant, très "agressif". Il a dû passer devant le tribunal d'Angoulême pour une histoire de bagarre avec un jeune cagouillard d'extrême-droite. A Pâques 1940, nous avons fait aussi la connaissance de Karl Schönhaar, fils d'un communiste allemand exécuté par les nazis, qui, pour avoir tenté de faire sauter l'Exposition anti-bolchevique au Grand Palais à Paris, sera lui aussi fusillé en février 1942 ».

Quelques jours après l'entrée de la Wehrmacht à Angoulême, le 23 juin 1940, Claude reçoit son camarade à la maison et l'emmène au grenier :

« D'une cachette, il sort un fusil bien astiqué. "La révolution, c'est ça", me dit-il avec des éclairs dans les yeux [...]. Voilà le Raoul de dix-huit ans, plein d'ardeur mais quelque peu imprudent ».

A l'été, nous dit Yves Cuq, ils sont allés rendre visite aux travailleurs indochinois parqués dans la poudrerie d'Angoulême. Certains parleraient de destin. C'était juste la ligne que se traçait un adolescent en train de devenir un homme en cet été 1940.

Il retourne à Paris en novembre 40 pour faire des études de philosophie en Sorbonne, avec entre autres comme professeur Gaston Bachelard qui vient d'arriver. Mais il ne dévore pas que des livres de philo. Son ami Tri, qu'il a retrouvé, témoigne qu'en cette période d'apogée du nazisme, Claude et lui cherchaient documents et livres sur la IV^e Internationale.

Ils rencontrent des étudiants coloniaux nationalistes, l'Irakien Joumerd, le Syrien Haïr Yiddine Hakki, les fondateurs à Paris du

Comité Palestino-Arabe. Par Tri, Claude connaît un militant du CCI (comité communiste internationaliste, continuateur du groupe moliniériste PCI), Morgat (de son vrai nom André Gailledrat). Par lui, il entre en contact avec deux de ses responsables, Auguste (Rudi Prager) et Privas (Jacques Grimblat).

Il est admis dans une « cellule de stagiaires » — préparation à l'entrée avec cours théoriques — que dirige un autre jeune de sa génération, ancien étudiant en histoire qui a fui la prison en 1940 lors de la débâcle, Lejeune (Pierre Boussel dit Lambert). Il s'en sort brillamment. Le voilà admis et affecté à une cellule ouvrière.

Dans l'intervalle, un choc a précipité l'entrée des deux amis dans la carrière militante. Tri raconte :

« C'est à l'Ecole centrale, à Paris, que j'ai rencontré Duoc, un ami vietnamien originaire de la même région que moi. Duoc avait une amie juive dont les parents ont été envoyés en camp de concentration. Elle élevait seule dans des conditions très difficiles ses deux sœurs de 8 et 12 ans. Le 16 juillet 1942, Elisabeth et ses deux sœurs furent arrêtées et envoyées à Auschwitz. Duoc me dit alors : "Dès aujourd'hui on ne peut plus se contenter de lire et de discuter. Il faut agir". Voilà le début du groupe trotskyste vietnamien ».

Désormais nous ne parlerons plus ni de Duoc ni de Tri. Il y a Pierre et Gilbert — plus tard connu sous le nom d'Anh Van — qui, avec Raoul, se sont mis au travail.

Max toujours

Claude a trouvé sa voie, celle qu'il a cherchée depuis son adolescence entre Angoulême et Paris. Il s'agit de construire ce parti-là, le parti de la révolution prolétarienne mondiale qui est désormais l'objectif de sa vie, et qu'il juge à portée de main des hommes de son âge.

C'est pourquoi il s'emploie à faire venir Max Clemenceau sur le terrain où l'Histoire se fait. Max se terrait quelque part dans un vignoble du Sud-Ouest pour échapper aux mesures policières de Vichy : son père était sous surveillance et son frère en camp d'internement. Il est convaincu et rallie Paris et le CCI en 1942 : ils vont lutter ensemble. Quoi de plus normal, des amis d'enfance ?

Le plus curieux peut-être est que cette voie, qu'il a reconnue pour sienne, le jeune homme l'a déjà à plusieurs reprises frôlée, mais que, quand il appelle Max, c'est parce qu'il a pleine conscience que

c'est celle que, jeunes garçons, ils ont cherchée à travers les Jeunesses Communistes et la propagande anarchiste, avec la FER et les anciens combattants d'Espagne, du PC et de la FAI, la voie du parti de la révolution qu'ils ont maintenant à bâtir, comme ça, au cœur de la guerre, dans l'illégalité la plus totale.

En mars 1943, Max se fait embaucher à la SACAM, une usine du rayon de Puteaux-Suresnes dont son copain d'enfance est le responsable. De tous ces étudiants devenus ouvriers parce qu'ils sont « militants » — un mot qui a un sens alors car on engage sa vie même —, il sera le meilleur. Ecouté de ses camarades de travail parce qu'il a su se faire estimer, respecter et aimer d'eux.

Son copain, d'ailleurs, ce n'est plus Claude, d'Angoulême comme lui, c'est Raoul — de Puteaux-Suresnes. Un homme de son espèce, comme on n'en fait plus, selon ce que disent les vieux.

Ensemble, ils se trouvent, à 22 ans, à la tête d'un groupe ouvrier communiste de la grande banlieue parisienne, un des détachements de cette IVe Internationale fondée par Trotsky qui s'est fixée la tâche de relayer la IIIe, de Lénine et de Trotsky, et d'escalader le ciel. Ils y croient.

II - L'armée prolétarienne à Puteaux-Suresnes

Un frais dimanche matin de 1945 dans la banlieue parisienne, de petits groupes d'hommes et de femmes jeunes et endimanchés se dirigeaient vers un vieil atelier : les trotskystes se réunissaient. Manteau de cuir marron, allure état-major de l'Armée rouge et un peu solennel, Jacques Privas, secrétaire à l'organisation du PCI réunifié², désignait un homme jeune en blouson de cuir, le regard brûlant et le comportement fougueux, à un jeune garçon qui venait d'être recruté chez les Etudiants communistes³ et lui disait: « Tu vois ce camarade ? C'est le meilleur officier de notre armée prolétarienne. L'homme du rayon de Puteaux-Suresnes, Raoul ». C'était lui.

Une légende vivante. Le « rayon » de Puteaux-Suresnes. « Rayon », un nom copié sur les noms russes, subdivision administrative devenue subdivision du parti. Celui-là, c'était, dans la région parisienne, aux yeux des militants du PCI, ce que « le rayon de Vyborg » avait été à Petrograd pendant la révolution de 1917, le rayon des usines et des ouvriers.

A Puteaux-Suresnes — des noms d'usines prestigieux, sortis de l'ombre en juin 36, Blériot, Morane, Farman, SACAM, Latil, Bernard-Moteurs, Renondin —, il y a aussi au début des années 40 l'avant-garde de la classe comme du parti et son rayon du CCI est le modèle sur lequel le PCI entend construire dans tout le pays le parti prolétarien⁴.

Raoul était un beau et séduisant symbole des jeunes militants qui allaient donner l'assaut au ciel.

2. Cf. note 5

3. C'était l'auteur de ces lignes.

4. Cf. note 5

Les conditions

Combien étaient-ils de « trotskystes » dans cette banlieue du Nord-Ouest ? Au début, sept au plus. On avait affecté dans ce rayon et diverses usines des étudiants, des gens qui, ne faisant rien à moitié, voulaient tout donner aussi.

Deux jeunes ouvriers, Fernand et Bébert, s'étaient portés volontaires pour partir avec les travailleurs de la région parisienne requis en Allemagne. Car le CCI jugeait qu'il y avait là un secteur, un détachement de la classe ouvrière qui se trouvait de la sorte déporté, exilé dans des conditions très dures et qu'il ne fallait pas laisser sans aide politique, sans éléments de « l'avant-garde ». On ne considérait d'ailleurs pas cela comme un exil, ces ouvriers étaient détachés auprès de la future révolution allemande.

Raoul explique que les cellules trotskystes n'ont pas poussé comme des champignons au début des années 40 sur l'asphalte des trottoirs de la banlieue parisienne.

« Le développement du rayon de Puteaux-Suresnes ne peut être compris que par certains antécédents tels que d'abord le 15e rayon du PC. Bonnard, qui a milité avec nous, était un vieux cadre communiste de la région. Des responsables communistes avaient été exclus les uns après les autres. Il y avait une ancienne implantation trotskyste localement et dans les entreprises, liée aux exclus du PC et opposants divers.

Le rayon a été reconstitué avec des éléments jeunes, mais il n'y avait pas de rupture profonde de génération. Nous n'arrivions pas sur un terrain vierge et le « trotskysme » n'était pas inconnu. Nous retrouvions des alliés, comme Krautheim, un communiste hongrois de l'époque de Béla Kun qui coopéra avec nous dans divers domaines, sans que nous soyions d'accord en tout et nous avions des liaisons dans plusieurs usines.

On a commencé à très peu puisque l'on avait envoyé de jeunes éléments ouvriers à Berlin et à Vienne. Au début, il y avait Robert Ducimetière qui était chez Blériot, Bonnard, Lucien Masson, de Renondin, et moi. Nous avions comme stagiaires un gars de chez Maurer, un Italien, Albert Monnier qui travaillait chez Simca et le Rouquin chez Renondin. On s'est bientôt retrouvés à sept-huit. J'ai fait venir Clemenceau qui est entré à la SACAM. Je suis entré de mon côté chez Farman. Après la fusion nous est venu Brassamin qui était chez Morane. Nous avions des contacts dans d'autres usines : Latil, Bernard-Moteurs. Van Hulst

a été recruté par moi ensuite chez Farman ainsi qu'Antoniuk et Caillon, qui venaient de Rouen.

Des feuilles d'usine sont sorties régulièrement chez Blériot, Renondin, à la SACAM, chez Farman, et aussi quelques numéros du Soviet de Puteaux-Suresnes. Les diffusions étaient faites dans les usines citées et d'autres mais aussi massivement aux cités de Suresnes et Puteaux et à la gare du Val d'Or aux heures où les ouvriers arrivaient ».

Action clandestine en pays occupé

Raoul, car c'est désormais ainsi qu'il s'appelle, poursuit son récit dans un entretien avec un jeune camarade en 1976. Il explique dans quelles conditions les militants menaient leur travail de propagande :

« Au point de vue sécurité, nous appliquions la règle fixée par le CC qui voulait qu'il n'y ait aucun contact personnel entre les militants en-dehors du cadre de leur cellule, de leurs réunions ou des diffusions. Pas question d'aller au cinéma ou de sortir le dimanche ensemble.

Dix minutes avant la réunion, le responsable fixait à proximité du lieu une punaise qui indiquait que la voie était libre. A défaut de punaise, on n'y allait pas. Les diffusions dans les cités étaient délicates. Les minuterics étaient coupées à une certaine heure. Il fallait donc monter dans l'obscurité jusqu'au dernier étage et on posait les tracts en descendant. Cela se faisait par groupes, généralement, trois montant dans les étages et le quatrième contrôlant le retour des diffuseurs à une heure fixée impérativement en un lieu convenu.

Clemenceau tardait parfois à arriver parce qu'il était extrêmement méticuleux, glissant chaque tract sous la porte de crainte qu'un locataire stalinien tôt levé ne ramasse tous les tracts simplement passés sous le paillason. On allait un peu vers l'inconnu car la police pouvait tendre une souricière et il n'était pas facile d'échapper. A la Gare du Val d'Or, on jetait les tracts à la volée à l'arrivée des ouvriers et on se sauvait rapidement, le diffuseur étant couvert par quelques camarades.

On a vite renoncé à lancer les tracts par-dessus le mur des usines, car on s'est rendu compte que les gardiens avaient pour mission de ramasser tout papier qui traînait par terre ».

Activité simple ? Il s'en faut. Les « diffuses » exigeaient une extrême attention, une grande tension, engendraient beaucoup de fatigue nerveuse. Les distributeurs de tracts savaient qu'en cas

d'arrestation, c'était la torture, souvent la mort, immédiate ou, pire, très lente. Il fallait partir le matin comme si on ne devait pas revenir le soir. Même à vingt ans, c'est dur.

La propagande en direction des soldats allemands

L'un des aspects essentiels du travail révolutionnaire était la propagande de fraternisation avec les travailleurs français en direction des soldats allemands, les appelant à rejeter le joug nazi — elle sera plus tard utilisée par les staliniens pour parler d'« hitléro-trotskyistes » (sic). Raoul apporte là-dessus un bref témoignage :

« Les diffusions de tracts en allemand sur les casernes (de la Wehrmacht) ainsi que du journal en allemand édité par le CCI, *Arbeiter und Soldat*, (appelant à la fraternisation avec les travailleurs français) étaient préparées avec un soin particulier et l'on faisait une à deux diffusions blanches sans tracts avant d'opérer pour de bon, pour être certains que notre dispositif était au point. On faisait aussi des collages, avec, parfois, des imprévus désagréables de Feldgendarmarie surgissant brusquement. ».

Max précise à ce propos pour nos lecteurs :

« Beaucoup plus agréable était l'arrivée de soldats de la Wehrmacht s'arrêtant longuement pour lire nos tracts ; ils auraient pu, s'ils l'avaient voulu, faire usage de leurs armes sur nous qui n'étions qu'à quelques mètres d'eux.

Les précautions qu'on prenait réduisaient les risques mais il fallait néanmoins une bonne part de chance, parfois, pour échapper. La pauvreté de nos ressources limitait aussi les mesures de défense comme la disposition de locaux de rechange. Les cachettes personnelles pour mettre à l'abri les documents voire les armes étaient aménagées avec une ingéniosité et un soin tout particuliers par nos camarades métallos, experts en bricolage ».

Quand on n'a pas assez d'argent, il faut beaucoup d'ingéniosité pour être clandestin. Les trotskystes n'en manquaient pas.

Les trotskystes et les autres

Bien entendu, l'activité des militants vers l'extérieur ne pouvait se limiter à des diffusions clandestines de tracts et d'idées. Il fallait, à un moment, « apparaître », « se découvrir », dire à celui qu'on voulait

gagner qui on était, ce qu'on lui proposait. D'une certaine façon, se mettre entre ses mains.

Ce n'était pas une décision personnelle, mais une décision de cellule : on votait, pas d'initiative individuelle. Les souvenirs de Raoul apportent sur la température politique dans les usines de Puteaux-Suresnes sous l'occupation d'intéressantes indications quant à la place tenue par le PC, les activités qu'il contrôlait, l'état d'esprit dans les usines.

« Les tracts étaient évidemment diffusés aussi dans les vestiaires et établis des usines et circulaient de mains en mains. Certains ouvriers les lisaient à haute voix et les commentaient. Il n'est pas possible de recruter sans se découvrir un minimum et, dans un entourage de militants avertis du PC, on est vite classé.

Il n'y avait pas de difficulté majeure dans l'usine de par notre politique internationaliste contre le courant. On se heurtait certes aux gens organisés dans le PC surtout, pour une certaine génération. Mais les jeunes étaient disponibles et parfaitement perméables à nos positions. On n'avait pas le sentiment d'être incompris.

Il y avait une CGT illégale qui s'est manifestée tardivement et à laquelle j'ai adhéré. Mais c'était quelque chose de formel, qui ne se manifestait pas, seulement quelques tracts épisodiques sur la fin.

Il y avait sans doute une équipe du PC qui tenait les rouages car, pour ce qui est du sabotage, par exemple, les choses étaient bien faites. Le prototype d'avion Heinkel sur lequel on travaillait ne risquait pas de voler un jour tellement tout avait été trafiqué. C'est-à-dire qu'il y avait une sorte d'infrastructure militaire. On a exécuté aussi un jour un gardien allemand qui était visiblement un responsable de la Gestapo, dans des conditions qui impliquaient une parfaite connaissance des choses. Mais il n'apparaissait pas d'action proprement politique du PC ».

Les trotskystes, eux, s'activaient de toutes leurs forces. En 1945, le Soviet de Puteaux-Suresnes a dressé le bilan de l'activité du rayon :

« Plus de 20 tracts et journaux clandestins ont été édités sur la base locale. 14 tracts ont été édités pour Blériot, Renondin, la SACAM, Saurer — 2 tracts sur la relève, 4 numéros du *Soviet de Puteaux-Suresnes*, 1 tract en français-allemand sur l'assassinat de deux jeunes ouvriers, rue du Pont, 1 tract appelant à la grève générale et à l'occupation des usines en août 1944, sans compter les papillons ».

C'était incontestablement une activité considérable pour un petit groupe de clandestins.

Une orientation révolutionnaire

Les trotskystes, dans leurs tracts largement diffusés appelaient à la formation de Groupes ouvriers auxquels ils proposaient des objectifs :

- « 1 Organiser le contrôle des cantines d'usine, l'amélioration des repas, 800 gr. de pain par jour, le quart de vin par repas, le repas du soir à emporter ;
- 2 L'échelle mobile des salaires ; le réajustement des salaires au coût de la vie ;
- 3 Ralentissement et sabotage de la production de guerre — faire allonger les temps — absences et retards par roulement ;
- 4 Lutte contre le travail de nuit ;
- 5 Organisation de la solidarité aux victimes de la répression et aux déportés de la relève ;
- 6 Organiser le dépistage des mouchards ;
- 7 Paiement intégral et non récupération des heures d'alerte ;
- 8 Abolition des catégories ;
- 9 Préparation à la grève générale contre la relève ».

La propagande pour la grève générale avait une tonalité très révolutionnaire. En même temps, elle exprimait le désir de lier les mots d'ordre à l'expérience vécue. Un tract de 1944 expliquait :

« La révolution commencée en juin 36 reprendra demain.

Juin 36 est la répétition générale des luttes à venir. Nous irons jusqu'au bout, jusqu'au pouvoir des comités, jusqu'au socialisme. Comme les ouvriers italiens nous reprendrons la lutte au niveau le plus élevé qu'elle avait atteint lorsqu'elle fut brisée par Thorez, Blum, Jouhaux. La grève générale avec occupation des usines sera notre arme la plus puissante ».

Il prévoyait la formation de comités d'usine dont l'ensemble formerait le Soviet de Puteaux-Suresnes qui « assurera le ravitaillement, la gestion, rendra la justice contre les spéculateurs, les fascistes et les patrons ».

La perspective était exaltante et le ton du tract épique, semblant fait de pièces et morceaux d'époques différentes en référence :

« Camarades [...] tous ensemble comme en 36. En avant pour un puissant Front ouvrier. Transformons la guerre impérialiste en guerre civile d'où sortiront les Etats-Unis socialistes soviétiques qui seuls apporteront le Pain, la Paix et la Liberté ».

Un autre tract, à propos de l'assassinat de deux jeunes ouvriers, traite de la fraternisation avec les soldats allemands et lance le cri de guerre « Mort aux SS » :

« Les chiens sanglants de la Gestapo et des SS attendent tous les jours eux-mêmes à la vie des soldats allemands. C'est eux qui les escortent, la mitraille au cul, à la boucherie normande. C'est eux qui poursuivent dans les bois et sur les routes les déserteurs du front. C'est eux qui fusillent par centaines les matelots et les soldats révoltés dans les fossés de Vincennes et du Mont-Valérien. Les bandits fascistes savent ce qu'ils font : ils veulent creuser un fossé de sang entre les prolétaires allemands en uniforme et les ouvriers français. Ils veulent empêcher la fraternisation, l'aide aux déserteurs, en creusant une barrière de haine chauvine et de méfiance »

Il faut, explique-t-il, désarmer les brutes hitlériennes avec l'aide des soldats allemands et les traduire devant la justice des comités d'ouvriers et de soldats. C'est la révolution en Allemagne, la révolution allemande, que ce combat prépare.

La vie interne de l'organisation

L'organisation trotskyste vivait repliée sur elle-même. Aussi bien en pratique — car les tâches se succédaient où l'on n'était qu'entre soi —, qu'en théorie, car elle se croyait un peu le centre du monde et la dépositaire des secrets du grand feu d'artifice qui allait éclairer tous les recoins du monde des opprimés.

Le positif, c'est qu'elle faisait lire ses militants. Mais à part les livres de Trotsky — on veillait sur eux comme sur un Saint-Graal —, la pitance était médiocre : l'*Histoire de l'Armée allemande* de Benoist-Méchin, pour se familiariser avec la Révolution allemande et *La Commune de 1871*, de Talès, pour l'histoire du mouvement ouvrier français.

Il y avait aussi au CCI une sorte de chasse à la déviation. La discipline était telle qu'on pouvait se sentir dans une organisation enrégimentée à la prussienne et les cadres dirigeants manquaient parfois totalement d'humour. Certains ont avancé l'idée que de tels groupes, outre qu'ils avaient la dimension de sectes, avaient des mœurs comparables à celles des PC de l'époque « zinoviéviste », pré-stalinienne. C'est de toute évidence excessif, mais avec un zeste de vérité.

On n'aimait pas trop l'opposition et la critique. On s'adonnait beaucoup à salir les camarades qui avaient rompu ou formulé des critiques, à les accabler sous les épithètes infamantes, à prédire leur fin imminente dans le déshonneur et la trahison. Ainsi le dénommé Lejeune (Lambert) avait-il commis le crime d'« intellectualisme » contre lequel chacun récitait son couplet. De quoi s'agissait-il ? On ne sait pas. Raoul n'aimait pas ce sport, ces accusations litaniques rituelles, trop proches de la calomnie. Il confie :

« La première tâche qui m'a été proposée par Privas, c'était de travailler sur Puteaux-Suresnes. En-dehors des livres, on m'a fait lire des *Vérité* rouges d'avant la guerre et les brochures sur la crise des B(olcheviks) L(éninistes) éditées par le PCI avant la guerre⁵. La lutte contre Testu et le Capitalisme d'Etat⁶ a été martelée longtemps, bien que le débat ait été achevé et que personne ne le suivait plus sur ce terrain. »

Au sujet de la bataille interne au CCI qui s'est terminée par l'exclusion et aurait pu peut-être se prolonger — c'étaient là mœurs du temps plus que d'un groupe que d'en avoir eu l'idée — par l'exécution d'Henri Molinier (Testu) et Pierre Lambert (Lejeune), coupables d'avoir revendiqué un minimum de démocratie, il donne des précisions :

« J'appuyais la direction sur le plan politique, mais j'approuvais certains arguments de Testu et Lambert contre les méthodes de la direction. J'ai été mis à l'écart de la direction du rayon de Puteaux-Suresnes pour cette raison. L'hypothèse d'une exécution de Lambert et Testu⁷ qui était "parti avec la caisse" a été soulevée à une réunion à la Glacière où il y avait Mauricio,

5. Les trotskystes français étaient depuis 1936 divisés en deux organisations, le Parti ouvrier internationaliste (POI), section "officielle" de la IVe Internationale, et le Parti communiste internationaliste (PCI) que dirigeaient Raymond Molinier et Pierre Frank. Pendant la guerre, il s'était transformé en CCI (comité communiste internationaliste), le groupe qu'avait rejoint Raoul. La brochure en question était une histoire de la scission. La réunification a eu lieu début 1944, dans la clandestinité.

6. Testu était le pseudonyme d'Henri Molinier qui avait défendu l'idée que l'URSS était devenue un "capitalisme d'Etat".

7. Sur le débat autour du projet d'exécution de Testu et Lambert, Raoul dit dans une autre entrevue que Privas avait faibli devant ses arguments à lui. Avec les deux il y avait aussi un ancien cadre du POUM Rafael Font y Ferran, dit Adrien.

Catherine, Paul, Bruno ⁸, Privas, Mauricio et moi étions opposés. Le CCI aussi, c'était une déviation petite-bourgeoise, mais d'un autre genre : des "illuminés jacobins". »

Raoul a été sincère partisan de l'unification des forces trotskystes, dont il dit :

« L'unification a été positive, bien sûr. Elle fut réalisée avec les difficultés de l'époque, c'est-à-dire par "en-haut". Mais on ne pouvait faire autrement, et il y avait urgence. Le CCI avait une très grande confiance en lui-même, évidemment exagérée. Il ne craignait pas alors de se faire absorber mais il redoutait la pagaie du POI ⁹ qui prêtait le flanc à la répression.

Puteaux-Suresnes étant considéré comme un fief du CCI (dans le PCI unifié), nous avons toujours été contrôlés par des membres majoritaires (ex-POI) de la direction, principalement par Essel ¹⁰, mais on ne tenait pas grand compte de leurs observations. On avait un peu une conception de "vilaya". Lors de l'unification, nous avons eu un contrôle qui a produit un mauvais effet ».

En 1969, il a été plus prolix sur ce curieux contrôle :

« Il y a eu une espèce de commission d'enquête avec Etienne le Roumain, Henri Claude ¹¹, qui sont venus voir un certain nombre de gars qui étaient des militants, plus des gars qui étaient déjà en GER, dont van Hulst, que je venais de recruter, mais qui était

8. Lambert allait devenir le pseudonyme de Pierre Boussel, à l'époque Lejeune. Mauricio dit Ernesto était Eduardo Mauricio, un ancien dirigeant de la section espagnole, Catherine une institutrice nommée Jeanne Goujon, épouse Lapoumeyroulie, Paul était le pseudonyme d'un militant étranger, Michel Varjagier, qui, ayant pris l'identité de Paul Hirzel, est mort sous ce nom, Bruno celui d'Iakovas Birger, un étudiant de nationalité soviétique, Privas celui de Jacques Grimblat, un ancien des JSOP devenu dirigeant CCI.

9. Le POI s'était reconstitué dans le cours de la guerre. Il ne brillait pas par la rigueur de son organisation au moins chez les étudiants, comme l'auteur de ces lignes en a fait l'expérience. Dans une entrevue avec des jeunes militants, Raoul explique pour sa part qu'après avoir suivi en Sorbonne trois cours de Gaston Bachelard, il connaissait déjà toute l'organisation étudiante du POI à Paris.

10. André Essel était dit à l'époque Lenôtre. Il allait devenir dirigeant des Jeunesses socialistes sous le nom de Dunoyer. C'était le futur PDG de la FNAC.

11. Etienne était le pseudonyme d'un militant du SI d'origine roumaine, Neli Grunberg dit aussi Spoulber, Marcoux, Clarion. Henri Claude était le pseudonyme d'un enseignant d'*Octobre*, du nom de Pouget.

encore en GER¹², mais je me rappelle, il avait fait fort bonne impression à Etienne et Henri Claude etc. Dans notre coin, ça s'est d'ailleurs passé d'une manière très souple et très rad-soc, visiblement Etienne, ça le faisait chier de venir voir, vérifier etc. Bon, ils sont partis contents. J'ai rarement vu un truc aussi con, d'ailleurs. Deux gars venir voir des mecs, parler vaguement avec eux puis dire "Bon, bien, ça va", enfin je ne sais quoi. Tu sais, tu penses à MacMahon : "Vous êtes des bons gars. Parfait, l'affaire est réussie" ¹³.

J'ai participé aux contacts avec la minorité du POI dans les bois de Verrières. Il n'y a pas eu tellement de débat sur l'unification. Il y avait des craintes sur leurs méthodes d'organisation et leur caractère petit-bourgeois. Craipeau ¹⁴ aurait dit, selon la minorité, que le CCI allait rentrer "au pas de l'oie". Il n'y a pas eu d'opposition à l'unification ¹⁵.

Dans une lettre adressée à un étudiant en histoire qui cite le Dictionnaire Maitron pour la biographie de son camarade Marcel Bleibtreu, Raoul fait une mise au point un peu sèche. Il reproduit la citation :

« Tous les étudiants du CCI, puis du PCI unifié, furent envoyés en usine ». Bleibtreu non. (« Il se consacra intensément au travail ouvrier dans la banlieue ouest »...!!!

Puis il donne son point de vue :

« Je dirigeais ce rayon. Bleibtreu, pour de bonnes et mauvaises raisons (parce qu'ex-POI, parce que pas en usine, etc.) n'y joua aucun rôle. Et je ne suis pas vache en disant cela. Voilà comment on écrit l'histoire dans les "dictionnaires". Quand "les embryons de double pouvoir s'y développèrent", Bleibtreu fut et resta absent. Forcément d'ailleurs : il n'était pas en usine et,

12. Le GER, Groupe d'études révolutionnaires, était la pré-cellule de "formation".

13. Allusion à une visite à Polytechnique du Maréchal de Mac Mahon, Président de la République, qui avait demandé à rencontrer le seul élève Noir de l'Ecole, Sosthène Mortenol, et ne trouva à lui dire que : "C'est vous le nègre ? Eh bien, continuez !".

14. Yvan Craipeau, un ancien de l'Opposition de gauche, était un des dirigeants du POI.

15. Le POI et le CCI s'unifièrent ainsi que le groupe Octobre. On sait moins, généralement, que ce dernier, issu d'un mouvement "abondanciste" (J.E. U. N. E. S.) était depuis peu dirigé par Testu et Lejeune (Henri Molinier et Lambert), exclus du CCI, qui entrèrent ainsi dans le PCI unifié.

disons-le, était boycotté par la majorité des membres du rayon de Puteaux-Suresnes. Sauf par Brassamin — qui venait du POI — et joua très bien son rôle chez Morane-Saulnier ».

Gérard de Sède, un cadre du POI, a rencontré Raoul au Jardin du Luxembourg en février 1944 dans le cadre des préparatifs d'unification. Il se souvient encore de sa surprise. Il attendait un affreux sectaire, dogmatique et cassant. Il rencontre une jeune homme très beau dans le manteau de cuir, l'uniforme des militants de l'époque, « un garçon ouvert, ignorant les tabous, se fichant des dogmes, allergique à la langue de bois comme à celle de guimauve ».

Il ne faut pourtant pas s'y tromper. Il y avait entre certains de ces hommes des haines solides qui se révéleront tenaces, des comptes qui ne seront jamais réglés, même si, cinquante ans plus tard, ils ne survivent que par de simples allusions obscures, et des sourires entendus. Peut-être aussi des rancœurs, voire des peurs secrètes. En 1969, Raoul l'a dit sans ambages à deux jeunes camarades :

« J'étais haï des deux bords, par les droitiers parce que j'étais un ex-CCiste, et au sein des anciens dirigeants CCistes comme Privas et Auguste, parce qu'ils savaient très bien que j'avais failli faire basculer la majorité dans le CCI du côté Lambert-Testu pendant la fameuse nuit à la suite de laquelle ils ont été exclus et que j'avais représenté un rapport de force réel pour la bonne raison que ce n'était pas à travers des trucs et des machins, mais par ce qu'ayant Puteaux-Suresnes, ayant commencé à recruter des Viets. Et puis, comme le parti n'était pas très fort, il n'y avait pas besoin de beaucoup de mandats pour arriver à tout retourner ».

On le sentira nettement dans les pages qui suivent, du fait de la capacité d'indignation de Raoul et malgré sa discrétion. Après tout, Henri Molinier (Testu) et Lejeune (Lambert) prennent place dans le parti unifié où ils sont arrivés à la tête du petit groupe Octobre, après « s'être démerdés », comme dit Raoul, « pour avoir un peu d'infanterie leur permettant de siéger dans les instances » et ils retrouvent leurs accusateurs et candidats bourreaux d'il y a quelques mois seulement. Bien sûr, c'était la guerre, mais était-ce pour autant facile à digérer ?

La Libération : occupation d'usines

Les lignes que Raoul consacre à la Libération dans cette banlieue de la région parisienne sont d'un exceptionnel intérêt. Il a en effet

vécu dans le rayon de Puteaux-Suresnes les jours décisifs d'une vacance du pouvoir qui pouvait devenir dualité de pouvoirs. Son témoignage bouleverse bien des idées reçues d'auteurs qui ont écrit cette histoire d'un point de vue de censeurs, voire de l'extérieur, à partir de schémas. Il note d'abord qu'il s'est produit dans le parti communiste une importante relève, délibérément organisée :

« A la Libération, en moins de trois semaines, toute la génération des anciens militants du PC de 1936 et des années d'avant a été remplacée par des jeunes de 25 ans. On a l'impression qu'une grande partie des militants sont restés inemployés. »

Les hommes du rayon du PCI de Puteaux-Suresnes ont multiplié à cette époque les actions — manifestations, grèves avec occupation, actions militaires, etc. — sans pour autant abandonner leur programme et leurs mots d'ordre —, en cherchant des applications concrètes dans des conditions évidemment nouvelles qu'ils avaient incontestablement préparées à la mesure de leurs moyens. Ils se sont révélés des militants de grande qualité avec une image tout à fait positive chez leurs camarades de travail.

« Nous sommes allés manifester près des cantonnements allemands de Saint-Cloud. à la veille de la "libération" pour appeler les soldats à la fraternisation et à la désertion. Mais des motards allemands sont apparus et nous nous sommes rapidement repliés. Ils n'ont pas tiré, ils auraient pu.

Nous avons un groupe militaire et un camion de Latil et nous sommes allés nous emparer d'un second camion chez Blériot, avec des brassards nous présentant comme des membres de la Résistance. De l'autre côté de la Seine, on voyait encore les soldats allemands dans le bois de Boulogne. Posté en couverture avec un revolver à la porte de l'usine, un ouvrier m'interroge: "Quand va-t-on occuper l'usine ?" Je lui demande combien d'ouvriers il peut rassembler dans l'après-midi. Il répond "une vingtaine".

A la SACAM, les choses se présentaient bien car il y avait la paie, et Clemenceau en a profité pour prendre la parole et appeler à l'occupation. 80 ouvriers se sont portés volontaires sur-le-champ.

On ne s'est retrouvés que 10 à 15 devant chez Blériot et, après un moment d'hésitation, on s'est néanmoins lancés dans l'occupation. Les militants du PC étaient jusqu'alors un peu dans l'expectative et ils se décident à occuper Farman où ils sont en force, prenant l'affaire en mains.

Nous faisons encore occuper Morane. Le lendemain, nous sommes élus à la direction du Comité inter-usines, avec Clemenceau. Le responsable de la reconstruction de l'Union locale CGT est élu, c'est René Ducy. Son adjoint, c'est le Rouquin. Les copains du rayon d'Argenteuil-Colombes ont agi instinctivement de la même façon que nous. »

La forme qu'a revêtu l'action des trotskystes, le caractère de leurs initiatives, le déroulement même des opérations soulignent leur implantation chez les travailleurs et, de façon un peu inattendue s'agissant du groupe auquel ils appartiennent, le caractère « instinctif » de leur orientation que partagent leurs amis de l'autre rayon ouvrier.

La lutte armée

Ce n'est que quand les combats armés ont été mis à l'ordre du jour par l'effondrement de l'armée allemande et une répression féroce tous azimuts exigeant l'organisation d'une protection, que le rayon de Puteaux-Suresnes s'est doté d'une « organisation militaire » :

« Le groupe "Achille" s'est formé empiriquement. La Résistance gaulliste a voulu monter un groupe à partir d'anciens Croix de Feu. Robert Ducimetière et Krautheim les ont manœuvrés en recrutant des ouvriers : il était plus facile de rassembler des ouvriers dans ce cadre que de les recruter pour l'organisation trotskyste et Robert a pu réunir quatre ou cinq éléments de chez Blériot. Ils avaient un garage où des voitures et des armes avaient été stockées et ils ont rançonné le patron de Latil pour un versement de fonds.

A la Libération, le groupe ne savait pas trop quel objectif se fixer. Les officiers français arrivant à ce moment leur ont interdit d'entreprendre l'occupation du Mont-Valérien. Tout en appliquant notre politique de priorité du travail d'usine, nous étions en position de réaliser aussi des opérations militaires mieux que quiconque localement, sans avoir eu besoin pour cela d'une "orientation nationale" comme le POI ».

En réalité, le rayon de Puteaux-Suresnes avait marché du même pas que les travailleurs de cette banlieue ouest, trouvait les armes quand il en avait besoin, les utilisait au moment opportun ; c'était simple, pour lui.

Vers le pouvoir des soviets

L'orientation politique de ces jeunes hommes était celle du CCI, qui sautait allègrement par-dessus les étapes et ne croyait à aucune « stabilisation » du capitalisme. Pour eux, il n'y aurait aucune phase démocratique et les organisations ouvrières traditionnelles n'avaient aucun avenir. Le pouvoir des soviets allait succéder sans transition à la Kommandantur de la Wehrmacht — les soviets étaient là, à portée de leur main.

Raoul narre un épisode significatif de ce rêve éveillé :

« Notre orientation "soviétique" nous a fait opposer les soviets à tout le reste. Un fait symptomatique : on est au sommet de la libération de Suresnes, à la tête du Comité inter-usines où les staliniens eux-mêmes nous ont propulsés. Nous sommes place Henri IV, un matin. Le PC pénètre dans la Mairie pour en prendre possession. Au lieu d'y aller avec eux, nous sommes restés à l'extérieur en nous moquant de leur légalisme démocratique. Il suffisait d'entrer et de nous asseoir. C'est délibérément que nous nous sommes tenus à l'écart, obnubilés par notre perspective de soviets "à l'état pur". »

Il ne dramatise pas pour autant. Puteaux-Suresnes n'était ni le centre du monde ni le nez de Cléopâtre. Il en a conscience et ne geint pas inutilement. Sa conclusion sur ce point est d'une grande sobriété :

« Ceci dit, compte tenu des rapports de forces au plan national et international, ce n'est pas ce que l'on aurait pu faire à Suresnes qui aurait modifié la face des choses. On ne saisissait pas que l'occupation des usines devait aller de pair avec celle de la rue et du pouvoir, ne serait-ce que local. »

Les militants trotskystes : Max Clemenceau

Parmi les militants du rayon de Puteaux-Suresnes qui se sont distingués dans cette période, Raoul met en relief son ami Max Clemenceau. Il écrit à son sujet :

« Il a été affecté au rayon de Puteaux-Suresnes en 1943. Il est entré à la SACAM où il a fait un travail remarquable à la Libération. Il avait mené des luttes dans l'entreprise sur des questions de cantines et autres. Il regroupe 80 ouvriers en vue de l'occupation de l'usine, se procure des armes, réquisitionne des

voitures qui porteront l'inscription "Comité d'usine de la SACAM", organise un Comité d'usine et exproprie la cantine.

Il arrête le directeur Carol, avant de le livrer aux autorités. Il partait avec ses voitures à travers les convois militaires des Américains pour réquisitionner dans les campagnes viande et ravitaillement pour sa cantine. On y mangeait à satiété et gratuitement pour un laps de temps. Les ouvriers affluaient. Il avait acquis une autorité sur la région où il se rendait d'usine en usine en délégation.

Bientôt commence le travail de sape du PC, se répandant : "Oui, ces gars sont courageux, mais ils ont été pour la fraternisation avec les Allemands".

Clemenceau s'est rendu à la cantine au moment de l'affluence, s'est juché en hauteur pour s'adresser aux ouvriers, déclarant d'emblée : "On a dit que j'étais pour la fraternisation avec les Allemands. C'est vrai ! Le maréchal Foch disait après la guerre de 1914, qu'il se sentait plus près d'un hobereau prussien que d'un ouvrier communiste français. Quant à moi, internationaliste prolétarien, je me sens plus près d'un ouvrier allemand sous l'uniforme que d'un général français, fût-il de Gaulle. Je n'ai jamais cessé, verbalement ou dans nos tracts, de préconiser une lutte à mort contre les SS, les hitlériens, les chefs de la Wehrmacht et, si possible, aux côtés des soldats allemands dans un grand élan de fraternisation prolétarienne".

Tempête d'applaudissements. Il retournait la situation. C'était aussi un indice des limites du fameux sentiment nationaliste des masses. »

On est loin de l'imagerie d'Epinal des travailleurs grisés par la fibre patriotique, l'élan de la libération nationale. Il y avait à la cantine beaucoup de travailleurs pour applaudir Max Clemenceau. Ce n'était pas propre à Puteaux-Suresnes. L'auteur de ces lignes se souvient d'un débat organisé en novembre 1944 par le Cercle d'études marxistes du Front national ¹⁶ de la Maison des Lettres des étudiants de la rue

16. Le Front national, mis en place à partir du haut par le PCF, regroupait des bourgeois de toutes tendances y compris des royalistes "anti-boches" (note de Max Clemenceau). Trois étudiants membres du PCI, Claude Lefort, Donald Simon, Pierre Broué avaient été envoyés dans cette organisation au Quartier Latin avec mission d'y constituer des cercles d'études marxistes. L'assemblée hebdomadaire, tous les jeudis, de ces cercles, sur un thème politique, devint très vite l'une des rares places où on discutait vraiment politique à Paris. Les dirigeants du FN durent dissoudre leur section.

Férou sur le thème un tantinet provoquant de « De Gaulle est-il Bonaparte ? ». L'homme du PCF dans cette section du FN, Manuel Bridier, plus tard responsable RPF, délégué à l'Action ouvrière de ce « rassemblement », puis membre de la direction du PSU, appela les présents, scandalisés selon lui par un tel sujet, à sortir, et sortit seul sous les huées, ses sbires eux-mêmes n'osant pas aller contre la volonté de débat de la centaine d'étudiants présents. Dans quels livres trouve-t-on ces épisodes-là ?

C'est pourtant là et à ce moment que devait s'arrêter la vie militante active de Max Clemenceau, fauché en pleine jeunesse au moment où il allait, avec ses camarades, recueillir pour sa cause quelques fruits d'années d'acharnement. Raoul le raconte avec une amertume que l'on peut deviner entre les mots.

« La catastrophe, c'est que Max était au bord de l'épuisement physique. Il se décida à consulter un médecin à l'hôpital et n'en sortira que trois mois plus tard. Il était tuberculeux. Les gens du PC allaient lui rendre visite régulièrement à l'hôpital. Il devait se soumettre à deux ans de convalescence en province. Il a connu ensuite d'énormes difficultés à se reclasser socialement. Il a travaillé en Amérique latine, en Algérie et milité plus tard au PSA. Pendant toute la période grave, le Parti (PCI) n'a rien fait pour l'aider ».

Destin des militants

Clemenceau est loin d'être un cas isolé. Raoul se souvient :

« De façon générale, le dénuement des camarades pris par leur activité militante a fait que nous avons enregistré un pourcentage élevé de tuberculeux à la libération : le Rouquin, Pierrette, Masson et sa famille, sans compter Max — un chiffre supérieur à la moitié du noyau initial. Nous devions être alors 18 au total, dans quatre cellules ».

En 1992, il relève qu'il n'y a plus que cinq survivants, dont lui, de l'ancien rayon PCI de Puteaux-Suresnes. Il parle toujours avec une immense affection malgré le temps écoulé, d'un jeune camarade en qui il avait placé beaucoup d'espoirs et qui fut tué dans les combats de la Libération :

« Van Hulst avait été recruté chez Farman au début 1944. Il était très doué et intelligent. On était OS à l'ajustage et à la soudure. Il était très ouvert à la discussion et en liaison avec des JC. Il est

venu très vite avec nous. Ses parents étaient des ouvriers belges et son père avait eu une des premières cartes du PC belge. Il était fils unique. Sa carrière militante a été intense mais brève.

Il avait entamé un excellent travail politique de fraternisation avec les soldats allemands blessés hospitalisés à l'hôpital de Garches. Au cours des journées d'août, il s'est joint à une action de ses jeunes camarades, qui, sous la direction du PC, ont voulu prendre d'assaut la caserne de la Milice à Neuilly. Il a été tué d'une balle à la tête. Il fut l'unique victime de cet affrontement. Immédiatement, les "résistants", les curés, la gendarmerie, se sont emparés du cadavre. C'était le seul mort civil de Suresnes.

Nos camarades de Paris, de la direction du parti, n'ont pu arriver à temps aux obsèques, si bien que nous avons dû subir au cimetière le drapeau tricolore, les discours patriotiques, le goupillon, sans rien pouvoir entreprendre au dernier moment. Sa tombe est au cimetière de Puteaux, près du drapeau national où sont inhumés des jeunes tombés en divers endroits, mais elle est la seule à ne pas porter la mention "Mort pour la France". C'est sa mère qui a dit aux autorités : "Mon fils n'est pas mort pour la France, il est mort contre le fascisme", et qui a interdit qu'on porte cette mention sur la tombe de son fils ».

Dans une autre entrevue, Raoul raconte qu'ayant eu à vider la chambre louée dans laquelle vivait van Hulst, il fut impressionné de la qualité des lectures, du soin qu'apportait à ce travail le jeune ouvrier.

Chaque année, depuis 1944, Raoul le dur, Raoul la gouaille, allait porter un bouquet de roses rouges sur la tombe de son jeune camarade Henri van Hulst au cimetière de Puteaux. Il lui arrivait de s'inquiéter, cette année 1994 surtout, qui allait marquer le 50e anniversaire de sa mort. Qui irait porter chaque année sur sa tombe au mois d'août un bouquet de roses rouges quand lui, Raoul, serait mort ?

C'était un homme sensible, très éloigné du modèle « bolchevik de fer », dont certains étudiants trotskystes de l'époque se gaussaient alors en parlant de « bolcheviks de chemin de fer » — à cause des rails qui les bornaient, bien sûr.

Bilan d'années décisives

Raoul a écrit en 1976 — et en gros il l'a pensé jusqu'à sa mort — que ses années de militant du CCI chez Farman et dans le rayon de Puteaux-Suresnes sous l'occupation, étaient non seulement une

expérience mais l'expérience capitale de sa vie, tout simplement la justification du choix qu'il avait fait, en s'y engageant, d'être un révolutionnaire prolétarien.

Le groupe trotskyste ouvrier, le rayon ex-CCI de Puteaux-Suresnes, malgré les pertes, avait doublé ses effectifs, atteignait presque la vingtaine en août 1944. Les conditions de la clandestinité et aussi et peut-être surtout une conception terriblement étroite de la sécurité, propre au CCI, limitaient singulièrement et même dangereusement le recrutement.

En outre, aucun de ses militants n'avait conquis de façon durable une position ou une influence dans la classe ouvrière où ils avaient été populaires, écoutés et suivis. Certains des militants de cette période ont du coup pensé qu'ils avaient perdu leur temps.

Raoul n'a jamais même supposé que ce fût possible. Il raisonnait tout autrement :

« La vie militante a des hauts et des bas. L'une des raisons qui m'ont fait rester à la IVe Internationale à travers tous ses méandres, c'est l'expérience du rayon de Puteaux-Suresnes, de ses hommes, et de la guerre. J'ai vu pour la première fois et pas seulement dans les livres, qu'un tout petit nombre d'hommes, dans certaines circonstances, bien entendu sur un programme, peuvent contribuer considérablement à la prise du pouvoir par le prolétariat. J'ai vu de mes yeux ce que peut être un rayon communiste, ouvrier, discipliné, à quel point ce peut être efficace et à quel point c'est finalement "facile" ».

Dans sa correspondance, dix ans plus tard, il revient une fois sur cette expérience qui, en fait, semble avoir été unique dans le champ trotskyste. Discutant des raisons pour lesquelles les différentes sections de la IVe Internationale en Europe n'ont pas été capables de s'intégrer dans la classe ouvrière de leurs pays respectifs, il émet l'idée que c'est « parce qu'elles ont joué la carte du "parti" comme atout maître par rapport à celle de l'action de la classe ». Il ajoute cependant une remarque capitale :

« En France, ce n'est pas très clair parce que le "gauchisme" et le "spontanéisme" du CCI a mené ses militants à spéculer dans un sens exact (à Puteaux-Suresnes, nous étions, consciemment ou non, disposés comme un commando de la classe, non comme un état-major) ».

Dans le cours de la même discussion de 1954, il dit aussi :

« Dans nos rangs, les ouvriers ont déjà montré ("Libération", constitution de l'appareil militaire à Suresnes) qu'ils n'avaient guère besoin de tuteurs lorsqu'il s'agissait de régler la question des moyens d'action et d'intervention ».

Il ne va pas plus loin et c'est dommage bien que cette expérience soit sous-jacente à ce qu'il pense que doit et peut être un parti révolutionnaire en France. Dans les notes qu'il a rassemblées sur l'activité et les gens du rayon de Puteaux-Suresnes, il formule, suivant du regard les camarades égaillés dans diverses directions, une conclusion qui peut apparaître quelque peu pessimiste :

« Les camarades se sont dispersés dans les années qui ont suivi, en particulier à partir de 1947. Certains, comme René, ont dit qu'ils ne reviendraient jamais dans une organisation dans laquelle les ouvriers sont des otages, un saisissant raccourci de ce que nos camarades ont pu penser et ressentir entre 1944 et 1947.

Sur le CCI et l'unification, autant je peux être sévère sur sa vie intérieure, autant je pense que dans l'ensemble et malgré ses erreurs schématiques, comme sa formule "Staline tombera d'abord" ou son sectarisme, en gros, l'expérience du CCI a été positive ».

Que l'on songe pourtant que Raoul mentionne ici un bilan qu'il avait bouclé en 1944 et qu'il est mort en 1994. Les cinquante années écoulées depuis la fin de l'expérience du rayon de Puteaux-Suresnes, les crises personnelles, les conflits politiques, la destruction et la renaissance de son parti, sa décomposition et finalement son propre départ, tout ce que l'on voudra, bien sûr, mais pourquoi est-il resté jusqu'au bout ce qu'il était à vingt ans ?

C'est que la base de son engagement était demeurée intacte. Raoul demeurait un combattant révolutionnaire — jusque dans sa tenue — en grande partie à cause de l'expérience vécue dans le rayon de Puteaux-Suresnes. Les péripéties de l'appareil dirigeant — un mini-appareil, mais efficace, ses « théorisations » en forme de propositions sectaires — ne sont pas pour lui décisives. Seuls le sont les rapports qui ont été noués avec les masses.

C'est ce qu'il pensera jusqu'au bout.

Un croquis très vivant

A quoi Raoul ressemble-t-il en cette période ? Gérard de Sède a vécu dans le même « hôtel picaresque » que lui, la Schola Cantorum

où vivait, écrit-il avec tendresse, toute une ménagerie : on y côtoie Edouard Glissant — futur grand écrivain —, venu de sa Martinique, Serge Gainsbourg, qui s'appelait encore Lucien, le normalien Jean Laplanche qui va se faire un nom dans la psychanalyse.

Gérard de Sède se souvient :

« Au physique, il est magnifique, mais son pouvoir de séduction ne s'arrête pas là. Sa véhémence en toutes choses est portée par un prodigieux talent oral émaillé d'argot et de gestes improvisés : il faut l'avoir vu se déhancher de deux façons différentes pour illustrer les démarches respectives des lézards bleus et des lézards verts. [...] C'est avant tout un moraliste pour qui l'action révolutionnaire est inséparable de la révolte, d'une capacité de refus qui est la pulsation même de la vie. [...] Raoul a maintenant pris l'allure d'une sorte d'officier bolchevik auquel ne manque même pas le manteau de cuir [...] Ce que j'aimai aussi chez Raoul, c'est que sa confiance en l'avenir de l'espèce humaine ne le porte pas à s'illusionner sur les individus, sauf sur les femmes : l'une des conséquences est qu'il ne pare l'Orga d'aucune vertu morale, ni d'aucun statut métaphysique. Tout comme moi, il la considère comme un simple outil ».

III - « Ses » Viets

La rencontre avec Gilbert avait permis un beau croisement. Nous avons dit que ce dernier avait été en contact dans son pays avec le groupe trotskyste de Ta Tu Thau. Pierre, son compatriote et camarade d'école le convainquit en 1942 de la nécessité d'agir. Tous trois — Raoul, Gilbert, Pierre — s'attelèrent à la construction d'un groupe de travailleurs vietnamiens en France. C'est ainsi que Raoul fut l'un des bâtisseurs du groupe communiste internationaliste indochinois de France — le « Groupe bolchevik-léniniste indochinois » —, le « groupe viet » comme il disait avec rudesse et une infinie tendresse.

Là non plus, ce n'était pas une terre vierge. Il y avait au Vietnam et en France, où elle était née, une solide tradition trotskyste qu'incarnait un jeune militant d'une vaste culture et d'un immense courage, Ta Tu Thau, expulsé de France par la République pour une manifestation à l'Elysée, assassiné en 1945 par des tueurs du Viet-Minh. A son sujet, Raoul fut en correspondance avec Daniel Guérin qu'il poussa à interroger Ho Chi Minh sur les circonstances de ce meurtre.

Une longue tradition de combat avait associé dans les années 30 les staliniens et les trotskystes vietnamiens au combat du fameux journal anti-colonialiste *La Lutte*. Pour combattre cette alliance jugée par eux contre nature, les dirigeants du PCF avaient fait semblant d'envoyer l'un des leurs, Maurice Honel, ancien dirigeant des JC, membre du CC du parti, député de la Seine, pour « convaincre » les dirigeants du PCV de la nécessité d'un divorce.

En fait, Honel était un agent du GPU qui avait participé au moins à un kidnapping sur le territoire français et ses responsabilités « françaises » n'étaient que la couverture de ses activités d'« agent » au service des policiers et tueurs de Staline : un homme sûr qui réussit dans sa mission de transmission et d'exécution des ordres de Moscou.

Un vivier militant

Les militants du CCI et les militants indochinois connaissaient leur histoire du communisme. Ils savaient tous que le Parti communiste chinois était alors dirigé dans les montagnes et la clandestinité des villes par des hommes qui, comme Chou Enlai et Liu Shaoqi, avaient découvert la politique et le communisme comme travailleurs en France ou d'autres pays d'Europe, pendant la Première Guerre mondiale et les années suivantes et y avaient eux-mêmes recruté ses premiers cadres.

C'est une entreprise semblable à laquelle s'attelèrent Raoul, Pierre et Gilbert : recruter des militants dans les rangs des travailleurs vietnamiens, regroupés en France dans des « camps de travail » et secoués par la fièvre politique qui montait autour d'eux et dans leur propre pays, les « former » avant leur retour. Quand le CCI intégra ce travail en le plaçant sous l'égide de sa « commission coloniale », il donna à Raoul une collaboratrice précieuse, une jeune femme, plus tard agrégée de lettres et professeur d'université, à l'époque élève de l'ENS de Sèvres, fille solide de paysans de Haute-Loire, Marguerite Bonnet, qui devint quelques années plus tard la grande spécialiste d'André Breton, l'amie de Natalia Trotsky.

Qui étaient les Vietnamiens de France ? Quelques milliers de soldats dans leurs unités et 15 000 travailleurs environ, dépendant du ministère des Colonies, qui avaient été amenés en France pour travailler, pendant la guerre, à partir de septembre 1939, dans les industries de guerre, à des tâches pénibles et souvent dangereuses. Gilbert, sous son pseudonyme nouveau d'Anh Van précise :

« Après l'armistice, ils ont été parqués dans des baraquements à Sorgues dans le Vaucluse, à Bergerac en Dordogne, à Mazargues près de Marseille, à Vénissieux dans le Rhône, etc., astreints à des travaux pénibles, sous-alimentés : leur ration, surtout pendant la guerre, fut la plupart du temps volée par les commandants et les gradés des camps qui en faisaient du marché noir [...] A part le travail dans les poudreries et les arsenaux, les travailleurs vietnamiens formaient des détachements pour couper du bois de chauffage, participer aux travaux d'extraction du sel, de la tourbe etc. : travaux durs, mais surtout sous-alimentation ».

Ces hommes étaient généralement issus de la paysannerie pauvre. Dans leur très grande majorité, ils étaient illettrés. Ils ne connaissaient pas le français. C'étaient des hommes misérables, exilés dans un pays

étranger, souvent hostile, en tout cas jamais fraternel, avec qui l'unique lien était les interprètes, devenus de fait de puissants surveillants, souvent aux ordres, mais dont une minorité les défendit, les soutint et aida à les organiser.

C'est à les organiser, à leur apporter une conscience d'eux-mêmes et du monde que s'attachèrent les militants trotskystes du CCI, le « groupe bolchevik-léniniste » indochinois, composé de quelques interprètes et de deux ingénieurs, et dont Raoul fut le responsable français.

Ces hommes avaient beaucoup souffert. Ils avaient en outre un immense besoin de dignité. La découverte de la solidarité, de la solide camaraderie d'hommes comme Raoul allaient les transporter. Il existait donc un autre monde que celui où l'on devait battre ou être battu, humilier ou être humilié. Raoul, pour beaucoup, a incarné ces rapports humains nouveaux qui ont tant compté. Lui, les aimait tout simplement, disant en parlant d'eux « mes Viets » comme un instituteur dit « mes gosses » des enfants de sa classe.

L'action du GBL indochinois

C'est en juillet 1942 que commença le travail. David — un groupe qui ne comptait même pas une dizaine d'hommes — contre Goliath — les forces d'occupation de l'impérialisme allemand et l'Etat français. Les seconds voulaient asservir un peu plus les travailleurs coloniaux en les engageant dans leur effort de guerre. Le premier voulait les affranchir.

L'histoire du GBLI commence en juillet 1942 : il s'agit de contrer initiatives et efforts pour recruter les Vietnamiens comme travailleurs en Allemagne ou comme combattants dans des unités spéciales présentées comme d'« élite » — des sortes de SS vietnamiens. Il faut démasquer ceux qui cherchent à les attirer par une propagande qui utilise les thèmes de l'anti-colonialisme.

Ce fut au lendemain de la rafle du Vél d'Hiv, qui mit sous les yeux de quelques-uns les perspectives et la conséquence de la politique allemande. Les désertions de militaires ou de travailleurs s'étaient multipliées, et certains, venus à Paris avaient pris des contacts. On connaissait maintenant les conditions de vie atroces faites aux Vietnamiens dans leurs camps de province, les désertions dictées par la misère, les auto-mutilations pour éviter le travail dans les mines de sel, le désespoir de ces jeunes hommes qui n'avaient d'avenir que de

sous-hommes. Les camarades de Raoul avaient constitué, par les déserteurs, un petit réseau qui s'appuyait sur l'organisation légale de l'Amicale des Travailleurs Vietnamiens en France. C'est Anh Van qui raconte :

« Le premier travail du groupe trotskyste vietnamien consiste donc à contrecarrer la formation de divisions armées au profit de l'Allemagne hitlérienne [...] Il a pu diffuser un tract, le premier tract clandestin, dans lequel il est expliqué que la lutte anticolonialiste et la lutte anti-nazie est la même lutte, que l'oppression n'est pas le propre d'un pays mais que la barbarie, l'exploitation sauvage est le fait du fascisme qui existe dans tous les pays.

Cette propagande de foi internationaliste a porté et créé une effervescence dans toutes les casernes et tous les camps de travailleurs vietnamiens. Nous avons porté le message au bon moment. Malgré le « bas » niveau intellectuel de ces soldats et travailleurs vietnamiens, ils ont compris tout de suite que nous avions raison. Que les ennemis ne sont ni les Français, ni les Allemands, mais les fascistes allemands ou français, les colonialistes anglais ou français. Les oppresseurs ne sont pas tous blancs, ils sont de toutes les couleurs. De même ceux qui travaillent, qui peinent, qui souffrent, qui sont exploités, qui sont nos frères, ils sont de tous les pays. Le mot de Marx, « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous », est tout de suite assimilé par cette masse qui a connu misère et malheur.

Contrairement aux arguments des gens timorés qui disaient qu'il ne fallait pas aller trop vite ! Que les paysans « ignorants » ne peuvent pas assimiler le marxisme ! En tout cas, les pauvres comprennent mieux que les riches la signification de la lutte de classes. De génération en génération, ils ont subi cette lutte de classe dans leur chair. Ce n'est pas pour eux de la théorie mais une réalité quotidienne et cruelle. C'est cette compréhension parmi les travailleurs et soldats vietnamiens qui a permis le succès de notre lutte contre le recrutement allemand ».

Ce premier élan reçut une impulsion décisive du soulèvement des travailleurs français à partir de 1944. La crise de l'Etat français avec l'effondrement de Vichy affaiblit les capacités de résistance de la bourgeoisie française. Elle était maintenant obligée de discuter et parfois de reculer devant ceux qu'elle méprisait hier. Les trotskystes, très anti-religieux, se plaisent pourtant à souligner le rôle joué dans ces contacts et négociations par l'Amicale des Vietnamiens et ses animateurs, catholiques ou bouddhistes, hommes d'honneur et de compassion, souvent pleins d'humanité.

Ce sont les trotskystes vietnamiens autour de Raoul qui comprennent pourtant que l'amélioration de la qualité des rapports humains, pour non négligeable qu'elle soit, n'en est pas moins un aspect secondaire. Il faut que les travailleurs vietnamiens gagnent le droit de s'exprimer. Sur le travail dans la période d'août-septembre 1944, où la cellule « viet » comptait neuf membres, Raoul écrivit en 1946 :

« C'est une des périodes les plus importantes du GBLI, au cours de laquelle nous remportâmes des succès considérables du point de vue prestige au sein de l'émigration ouvrière, militaire et étudiante. Dans une réunion de cellule du 11 août 1944, Pi(erre) et Ra(oul), considérant la situation politique que créerait l'effondrement de l'appareil d'Etat de Vichy et l'absence d'une force politique policière homogène, décidèrent de lancer l'idée d'un organisme représentatif des Indochinois en France, organisme de dualité de pouvoir avec le Ministère des Colonies et le service de la main d'œuvre indigène (MOI). Ceci doublé d'un appel aux camps de travailleurs pour qu'ils forment des comités, bases de dualité de pouvoir avec l'administration des camps [...]. L'opération réussit au-delà de nos espérances. Le ministère des colonies, l'administration des camps ne purent résister à la marée et avant qu'ils se ressaisissent, un Congrès national était convoqué à Avignon en novembre 1944, qui réélut sur la base de délégués par compagnie la délégation élue par 150 Indochinois de Paris le 16 septembre 1944. La moindre tentative de toucher à la Délégation issue d'Avignon, c'était la grève générale. Depuis cette époque, les travailleurs des camps ont le contrôle effectif de l'administration du camp et jouissent d'une entière liberté politique à l'intérieur [...] Il faut noter que les staliniens ne participèrent aucunement à cette opération et la combattirent systématiquement pendant plus d'un an ».

Sur le même épisode, Anh Van raconte :

« C'était le groupe trotskyste vietnamien qui avait prôné, organisé et préparé cette réunion de septembre 1944. Un langage nouveau pour l'assistance, surprise d'apprendre que, dans l'ombre de la clandestinité, des gens avaient milité pour la liberté et l'indépendance de l'Indochine (le mot "indépendance" n'a pas été prononcé mais il était sous-entendu). Résultat : toute la liste d'une quinzaine de membres est élue avec un nombre de voix différent pour chaque candidat. Dans cette liste, il n'y avait que deux trotskystes et même un abbé progressiste. C'est un exemple que les revendications démocratiques bourgeoises ne sont pas impulsées par la

bourgeoisie colonisée mais par des militants marxistes agissant au nom des classes pauvres.

Le comité provisoire devait être confirmé au congrès d'Avignon en décembre 1944. Il fut reçu par le représentant du ministre des colonies qui reconnut comme légitime le droit des travailleurs d'élire leurs représentants auprès des autorités, dans chaque camp. Mais le ministère refusa ensuite de donner une forme concrète à cette revendication acceptée. Le comité appela les travailleurs à procéder à ces élections, ce qui fut fait.

De la même façon le gouvernement français refusait de désavouer les provocations de ses militaires et se préparait à la guerre de reconquête. Dans ce cadre-là, les 15 000 travailleurs parqués dans les camps qui avaient pour une grande partie appris à lire, à écrire, à s'organiser sur le plan syndical, à respecter les convictions des autres, devenaient un danger pour l'ordre public. Du côté gouvernemental on prenait le mal en patience tout en préparant l'issue militaire que le général Leclerc avait demandé de reporter. »

Une réalité peu connue

En fait, nous avons retracé ci-dessus l'histoire en disant ce qui peut l'être sans provoquer un *tolle*. Mais le « travail indo » avait bien d'autres aspects du fait qu'il se déroulait dans un univers clos. Après la guerre et du fait des « viets », Raoul n'avait guère quitté le domaine de la clandestinité. Mieux, il s'y était profondément enfoncé. Ouvrier chez Farman, il avait eu en effet une façade légale et la clandestinité était le domaine où il retrouvait ses camarades, distribuait des tracts, apparaissant en public pour disparaître aussitôt.

Dans le travail avec les Indochinois, c'était une tout autre histoire. Un Vietnamien est un Vietnamien qui, en France, se distinguait alors au premier coup d'œil. Seuls de rares privilégiés, médecins, ingénieurs, professeurs vietnamiens avaient normalement une position sociale en France. Nombre de militants du GBLI, ou vietnamiens, et autour de lui étaient des déserteurs, qui avaient abandonné caserne ou camp pour échapper à la répression, la prison, la torture et étaient dans une totale illégalité. Faire de faux papiers était alors pratique banale certes, mais de faux papiers pour un Vietnamien n'étaient pas des papiers ordinaires et posaient des problèmes beaucoup plus difficiles à résoudre. Ils le furent.

Les nécessités du « travail » obligeaient parfois Raoul à entrer et à demeurer un certain temps à l'intérieur même des casernes, à jouer, comme il disait, « à Robin des Bois » car il n'y entrait ni n'en sortait

pas toujours par la porte. Il y passait la nuit à des activités politiques et des discussions, parfois aussi des tâches pratiques et techniques. Pour assurer l'entrée nocturne de visiteurs étrangers dans la caserne et empêcher toute mauvaise surprise pendant qu'ils s'y trouvaient encore, l'ordre que ses camarades y faisaient alors régner était évidemment très strict.

Raoul ne racontait pas volontiers l'histoire de l'indicateur de la Gestapo qui avait été coupé en morceaux, car cela lui donnait l'air de se plaindre de ce que ses camarades lui avaient demandé. Démasqué dans une caserne, l'homme avait été jugé et exécuté sur-le-champ. Le problème était de se débarrasser de son cadavre, car rien n'avait été prévu. Les camarades pensèrent évidemment à Raoul et lui confièrent donc, lors de sa visite attendue, une solide malle contenant le corps du mouchard soigneusement découpé pour ne pas tenir trop de place. Sans vouloir faire rejouer ici *La Traversée de Paris*, il faut bien admettre que deux Français ordinaires porteurs d'une malle attiraient l'attention moins que deux Vietnamiens se livrant à la même occupation. Raoul n'avait rien d'autre à faire que d'accepter.

L'odyssée de la grosse malle ne dura pas longtemps. Elle fut découverte à sa première étape, juste avant la seconde prévue dans le fleuve, et la presse s'interrogea sur « l'Asiatique coupé en morceaux » qu'on attribua finalement au milieu. Raoul reconnaissait qu'il avait pendant quelques jours lu avec beaucoup d'attention et quelque crainte la chronique des faits divers et l'affaire de la « malle sanglante ».

La « justice » des camps et casernes fut une réalité depuis l'organisation des travailleurs jusqu'à leur dispersion forcée. Mais elle n'avait pas à régler tous les jours des problèmes qui relevaient de la « tchéka » de la caserne — comme ils disaient en désignant leur petite police interne. Parfois la faute était plus bénigne en apparence, sérieuse cependant : ainsi la consommation d'alcool, qui rendait le coupable bavard, donc dangereux et qui était strictement prohibée par l'organisation dans les casernes qu'elle contrôlait.

L'une d'elles avait même sa prison : quelques chambres sommairement aménagées au sous-sol, jamais fermées à clé, « prison libre » avant la lettre. Au visiteur qui s'étonnait, les maîtres de maison expliquaient patiemment que la police de l'Etat français pouvait être informée et chercher à poursuivre des militants pour « enlèvement et séquestration », mais que, si elle venait — et elle est parfois venue sur dénonciation —, elle ne trouverait ainsi que des chambres non

fermées et des gens qui assuraient y résider normalement et de leur plein gré.

La période de l'après-guerre ne présenta pas de situation aussi brutalement dramatique que celle de la malle sanglante. Mais il y eut des incidents très vifs, comme à Bergerac où la police locale tira sur une manifestation de travailleurs vietnamiens, dans le cours d'une grève organisée et menée à bien par les camarades de Raoul.

La « formation » se fit en revanche dans des conditions plus favorables. L'auteur de ces lignes se souvient d'une longue marche en sentiers de montagne, dans le Massif central, qui le conduisit dans une petite clairière où flottait un drapeau rouge orné de la faucille, du marteau et du sigle IV (IV^e Internationale) où il fit un exposé sur « l'Internationale ».

A son arrivée, les stagiaires vietnamiens se levèrent et chantèrent *L'Internationale* ainsi qu'un chant vietnamien intitulé *Les Enfants de Lac Long* — dont il eut à assurer ensuite la transcription en français où il était question de « jauniers » contre lesquels « marcher ensemble » avec « nos frères ».

Dans certaines casernes ou camps, on put même organiser des cycles de conférences en toute légalité, une sorte d'« école marxiste » qui passionnait les auditeurs. A cette époque, les délégués des travailleurs commençaient à nouer des liens avec les syndicats et les partis, se faisaient amis et connaissances.

Les difficultés de la tâche étaient immenses. Raoul devait écrire, toujours en 1946, à propos de la situation en 1944 :

« Il y avait encore 18 000 illettrés en septembre 1944 (il n'en reste pas 1000 actuellement à cause de notre activité). Et chez ceux qui savaient lire, tous partis jeunes d'Indochine, il y avait une inculture politique totale. Même les plus élémentaires rudiments du communisme étaient ignorés. "Bourgeoisie capitaliste", "Impérialisme", "révolution prolétarienne", etc. étaient des termes ignorés ou compris dans un sens totalement différent de leur véritable signification. Dans les comités syndicaux, la tâche essentielle durant des mois fut d'apprendre à ne pas jouer aux jeux d'argent, l'hygiène etc. [...] Ceux qui croient que c'est en ajoutant une faucille et un marteau avec un 4 en tête du journal qu'on forme sur notre programme des militants, ont une conception ahurissante de la construction d'un groupe dans de telles conditions. Notre conception [...] était celle d'un groupe de cadres recrutés soigneusement et formés soigneusement, intégrés aux masses en lutte et comptant sans

activité de bluff les meilleurs cadres se dégageant au cours des luttes et de notre propagande ».

Cela implique évidemment avant tout un travail d'éducation et de formation. Raoul écrit dans une résolution de 1946 :

« Les fondements politiques de la stratégie et de la tactique communistes dans les pays arriérés demandent à être enrichis par un travail de documentation, étude, publication etc. [...]. Il nous sera impossible de pénétrer sérieusement dans les pays coloniaux tant que nos réponses aux problèmes posés dans ces pays relèveront d'un caractère théorique trop abstrait et ne répondront absolument pas aux questions précises que les éléments d'avant-garde de ces pays sont amenés à nous poser. Il est par exemple difficile de pénétrer au Maroc tant que nous nous bornerons à développer aux Marocains notre théorie de la révolution permanente en l'appuyant exclusivement sur l'expérience de la Chine ou des Indes sans répondre plus précisément à leurs conditions spécifiques ».

Il insiste longuement sur ce que ni ses camarades vietnamiens, ni ses camarades français ne comprennent. Il l'écrit d'un camp près de Sorgues dans le Vaucluse où il a vu concrètement les problèmes des travailleurs viets :

« En aucun cas il ne s'agit pour nous d'essayer de ramasser une masse de gars dans l'organisation. Nous sommes en émigration et non en Indochine. On ne construit pas un parti de masse dans l'émigration. Il faut des cadres. Il faut que l'arrière-train plombé ne renverse pas la tête. Il ne s'agit pas de recruter sur la base de la sympathie confuse et de l'adhésion au forceps. Il ne s'agit pas de foutre dans le groupe tout ce qui nous y préparerait une crise centriste ici ou pire plus probablement au retour en Indochine. Il s'agit de grouper solidement, org(anisationnellement) et pol(itiquement) un noyau-cristal de cadres [...]. Des centaines et des milliers de travailleurs retourneront là-bas en sachant que c'est le groupe de la 4 qui les a aidés à s'organiser, à combattre, qui a fait ses preuves, non pas seulement dans des cours incompréhensibles pour la plupart, mais dans l'action ».

Il a une idée très nette des réticences des cadres des travailleurs à l'égard de la IVe Internationale :

« Chez un ou deux responsables ouvriers en contact étroit avec la délégation gouvernementale, cela provient d'une nette hésitation à se heurter au Viêt Minh, d'un côté parce qu'il se présente à eux comme une force écrasante à la fois par sa simple

force numérique et par l'auréole révolutionnaire que le Viet-Minh a tout à fait normalement. Chez la plus grande partie, il y a le fait très compréhensible que, même prêts à adopter l'ensemble de notre expérience et de nos positions programmatiques, ils ne voient pas la nécessité de posséder une Internationale qu'ils n'ont pas vue à l'épreuve (j'entends épreuves décisives). Pour ces deux catégories il y a aussi la peur d'être coupés des masses à leur retour là-bas par le boycott stalinien. Ils ont déjà vu des livres imprimés là-bas, où le trotskysme est déformé et combattu et ils savent que Duong Bach Mai ¹⁷ cherche à repérer et a déjà repéré certains des "agitateurs" des camps qu'il soupçonne de trotskysme ».

Dans une très belle lettre écrite de Sorgues, où il anime en juillet 46 un camp de 53 stagiaires avec 4 heures de cours par jour dans la langue du pays et 4 heures de discussion et où il forme les formateurs, il donne son emploi du temps, complètement dément, et ajoute — c'est tout Raoul — :

« Cela me fait un rude boulot, préparer leurs cours avec eux et faire les miens propres, déjà presque rédigés pour ronéotage. Mais je t'avoue que travailler dans ces conditions, c'est cent fois mieux que des vacances. Je te jure que ça a de la gueule de voir les gars par chambrée l'après-midi discuter ferme pour arriver à comprendre au maximum. Quoi qu'il arrive, ce boulot n'est pas perdu. Malheureusement je ne peux pas vivre avec eux continuellement because repérage ».

Pour le congrès de la section vietnamienne qui va avoir lieu cet été-là, Raoul prépare tous les textes, résolutions, plans de travail, en un mot, « mâche le boulot » tout en discutant « avec les gars un par un ». Ses efforts seront récompensés puisque la section vietnamienne de la IVe Internationale dépassera bientôt l'effectif des 500 qui en fait la deuxième après la section de Ceylan. Mais ce n'est pas ce qui l'intéresse vraiment.

Le gouvernement français va mettre fin brutalement à cette aventure passionnante. Une opération coup de poing en février 47, camps et casernes encerclés de nuit, travailleurs embarqués sur des camions puis des bateaux, cadres et militants séparés les uns des autres. Le gros des travailleurs furent renvoyés sur leur terre natale, les militants enfermés dans les camps y compris le sinistre Poulo-Condore. On n'en sut sur le coup que ce que de petits commerçants

17. Duong Bach Mai était à la fois diplomate et agent des services.

sympathisants, venus réclamer une ardoise imaginaire pour avoir des informations, tirèrent des policiers. Un peu plus tard, on eut confirmation de la destination des prisonniers par des messages du genre carte postale dans une bouteille à la mer, adressés de Djibouti à des petites Françaises.

Raoul était séparé de ses « Viets ».

Pour toujours, même s'il a par la suite retrouvé des amis et d'abord son cher Anh Van.

Vers la Guerre d'Indochine

Avec la guerre de reconquête de l'Indochine, Raoul commence à se poser et à poser à son parti la question d'une politique efficace. Dans un texte qui porte ce titre, il s'en prend à une conception qu'il juge erronée de la lutte anti-impérialiste qui, sous l'influence du PCF et autres milieux dits « de gauche », tend à prévaloir dans la presse même du PCI :

« C'est l'attitude qui consiste à agiter les atrocités coloniales, à faire appel au sentiments et indignation vertueuse des « démocrates » conséquents, à dégouliner de larmes de crocodile à longueur de colonnes sur le sort des pauvres petits peuples coloniaux, tant il est vrai que le "démocrate" conséquent de la Mère Patrie ne renonce pas facilement à sa mission civilisatrice ».

L'attitude du révolutionnaire doit être différente :

« Nous pouvons déjà voir, en contradiction avec ce genre d'anti-impérialisme littéraire, les fautes à ne pas faire et surtout le caractère que nous devons donner à notre propagande anti-impérialiste même lorsqu'il ne s'agit que de dénonciation des atrocités coloniales. 1° C'est à des peuples majeurs que le prolétariat français et son avant-garde s'adressent. 2° Les campagnes contre les atrocités ou barbarie colonialistes ne sont qu'un prétexte à développer les raisons profondes de leur existence, qui résident dans le système capitaliste, sous peine de tomber dans la même erreur que celle que dénonçait Trotsky dans la lutte « anti-fasciste » à la manière stalinienne. 3° Et avant toute autre chose, toujours être guidé par le fait que, après la lecture d'un de nos articles ou l'audition d'un de nos discours, l'auditoire ou le lecteur se pose la question, : "Il faut immédiatement faire quelque chose, je dois faire quelque

chose" et non pas "Quelle dégueulasserie que le système colonialiste !" ».

La conception du PCI de la lutte contre la guerre d'Indochine est selon lui imprégnée de ces idées semi-pacifistes de protestation de « la petite-bourgeoisie indignée ». Elle doit être inspirée par l'objectif d'une lutte pratique :

« Il faut comprendre que, quelles que soient nos forces, qu'elle que soit la sympathie des masses envers notre politique dans cette question, le parti en tant que parti doit travailler pratiquement à la défaite de notre propre impérialisme, jusques et y compris par le sabotage dès que l'occasion s'offre. La chose est encore plus nette dans cette question, il ne s'agit même plus du défaitisme révolutionnaire tel qu'il était exprimé par Lénine lors de la guerre inter-impérialiste de 1914, mais du défaitisme révolutionnaire des marins de la Mer Noire. Cela ne signifie évidemment pas l'abandon d'une politique d'agitation tendant à entraîner la classe ouvrière dans cette voie, avec nous, au contraire, mais cela signifie que, même sur le plan de l'"agitation", c'est à des conséquences pratiques d'organisation du boycott de l'expédition que nous visons avant toute autre chose. Il ne s'agit pas de viser essentiellement à auréoler le PCI et l'Internationale d'une réputation de propagandistes de l'anti-colonialisme, il s'agit que nous apparaissions comme une armée combattant en quelque sorte militairement contre notre propre bourgeoisie et surtout que nous aidions pratiquement un secteur de la révolution mondiale en marche ».

Les efforts du parti doivent s'exercer, selon son point de vue, à « ébranler des couches du prolétariat et les entraîner dans une action pratique contre la guerre d'Indochine ». Il conclut sur ce point :

« Le parti doit parvenir, qu'il en retire ou non une sanctification, principalement à ébranler des couches du prolétariat en les entraînant à une action pratique contre la guerre d'Indochine (depuis des résolutions dans le syndicat jusqu'à la grève ou le sabotage perlé) et aussi à susciter des actes de sabotage de l'expédition d'Indochine. Cela implique une propagande et un travail organisationnel adaptés à cette tâche. Sous prétexte de retourner comme un boomerang les déclarations des centristes ou staliniens, social-démocrates ou partisans de l'Union française "rénovée", contre leurs promoteurs, le parti et la *Vérité* laissent dans l'ombre les mots d'ordre centraux autour desquels toute notre propagande et agitation devraient être axées [...] : cessation immédiate des hostilités — retrait immédiat de toutes les troupes

d'occupation, reconnaissance immédiate de l'indépendance de l'Indochine.

Ces mots d'ordre ne peuvent pas être séparés les uns des autres et ne sont pas lancés comme une sorte de défi au gouvernement français, mais comme un appel à la classe ouvrière française pour qu'elle impose par sa lutte, par le boycott de l'expédition, les trois mots d'ordre ci-dessus ».

Sa conclusion est plutôt sévère pour ceux qu'il appelle « la majorité », la direction du PCI couramment appelée « les droitiers », dont la filiation est directe avec le POI. Car, pour lui, cet opportunisme n'a pas des origines métaphysiques mais tient concrètement à ce qu'il appelle « une étroitesse de vue nationale » dans leur pensée :

« Pour ma part, ce n'est pas de gaieté de cœur que je crois fermement que, pour de nombreux camarades, les Indochinois ou la question d'Indochine ne sont guère que sujets à des souscriptions ou à exhibition d'yeux bridés dans nos meetings [...]. Paternalisme suffisant de "révolutionnaires avancés" envers les peuples coloniaux, pagaie propagandiste, viscosité organisationnelle, tel est l'abcès qu'il est grand temps de crever ».

L'une des dernières occasions de Raoul de s'exprimer sur le Vietnam fut un article signé R. Dassac, publié dans la revue *Quatrième Internationale* de janvier 1947 sous le titre « De la conférence de Fontainebleau à la Guerre d'Indochine ». Il y analysa la période des négociations, les concessions extrêmes d'Ho Chi Minh, ce qu'il appelait les provocations françaises (d'Argenlieu¹⁸) et la reprise finale des hostilités, l'entrée dans « la guerre d'Indochine » — si longue et où allaient disparaître tant d'êtres humains et pratiquement tous les trotskystes vietnamiens. Au terme de cet examen sur les causes de la reprise des hostilités, il expliquait :

« Quoi qu'il en soit, ce n'est pas du point de vue de "qui est responsable de la reprise des hostilités ?" que le prolétariat français et mondial peut se placer pour prendre position devant la guerre coloniale de l'impérialisme français. Depuis l'aurore du mouvement ouvrier, les révolutionnaires ont toujours distingué les guerres justes, correspondant à la révolte d'un peuple opprimé ou accélérant le processus révolutionnaire, des

18. L'amiral Georges Thierry d'Argenlieu, ex-Supérieur des Carmes déchaussés sous le nom de TRP Louis de la Trinité, fit tout pour provoquer la reprise des combats.

entreprises réactionnaires et contre-révolutionnaires de l'impérialisme.

Dans le cas de l'Indochine, il ne peut subsister à ce sujet aucun doute: la guerre menée par les masses indochinoises est une guerre juste, elle est susceptible d'accélérer considérablement le processus révolutionnaire dans l'Union française, en France et en Extrême-Orient. Même sous la direction Ho Chi Minh-Giap, même si elle était dirigée par des nationalistes bourgeois, elle doit être soutenue inconditionnellement et par tous les moyens par la classe ouvrière mondiale et en premier lieu par le prolétariat français ».

Sa conclusion est le fruit de son expérience dans ces années d'un travail de type particulier, ce « travail colonial » qui avait pour les « révolutionnaires prolétariens » une énorme importance. Elle mérite d'être soulignée, car elle est ici publiquement exprimée :

« Les travailleurs français doivent exiger de leurs partis et de leurs organisations de jeunesse une prise de position claire en faveur d'une action coordonnée de solidarité envers les Indochinois en lutte. Mais ils doivent eux-mêmes PASSER A L'ACTION sans attendre l'avis des bonzes réformistes ou staliniens. En particulier les dockers et les marins soutenus par l'ensemble de la classe ouvrière française doivent organiser nationalement et internationalement le boycott de l'expédition imperialiste française en Indochine pour imposer :

- La cessation immédiate des hostilités
- Le retrait des troupes françaises de toute l'Indochine
- La reconnaissance de l'indépendance totale du Viet-Nam ».

Nous nous contenterons d'indiquer ici que la période « viet » de l'histoire personnelle de Raoul était terminée. Nous avons trouvé cependant dans ses papiers une lettre du 14 mai 1954 à Daniel Renard¹⁹ une lettre dont il ne semble pas qu'elle ait eu des suites, dans laquelle il écrit :

« Quoi qu'il en sorte, une osmose de plus en plus grande s'opère entre le PC chinois et le Vietnam. Nous avons un groupe à Saïgon. Cette ville peut devenir notre coin le mieux placé pour interférer dans la vie politique communiste en Extrême-Orient. Que signifie für Commission coloniale ? Für parti ? Für Internationale ? Cela signifie qu'un effort énorme doit être fait

19. Daniel Renard, héros trotskyste de la grève Renault, ancien dirigeant de la JCI, était entré à la direction du PCI.

pour quasiment reconstituer forces BL en Indochine. Les alimenter politiquement, organisationnellement, aux dépens d'autres tâches moins pressées vu nos forces. Commission coloniale en France ne signifie que deux tâches maintenant : avoir une bonne fois pour toutes un représentant accrédité auprès MTLD, responsable devant BP, un spécialiste. Avoir un ou deux camarades visant essentiellement section vietnamienne. Le reste, c'est de l'auto-masturbation (quel pléonasme !). Et pas fouillis de tâches avec fouillis de réunions! ».

Raoul marxiste

Anh Van terminait l'article sur les travailleurs vietnamiens en France, auquel nous avons fait des emprunts, en posant des questions qui s'imposent. Il écrivait :

« Les historiens auront encore beaucoup à faire pour comprendre comment Staline, avec ses méthodes si odieuses, a pu avoir tant d'emprise sur les masses mondiales pendant des décennies [...] ».

La principale leçon à tirer de l'histoire des 15 000 travailleurs vietnamiens en France de 1939 à 1952 est celle-ci : des hommes, des paysans et des travailleurs auparavant illettrés, "ignorants" ; traités comme des loques humaines, considérés par la société "civilisée" occidentale comme des "sous-hommes", qui se considéraient parfois comme tels dans leur longue résignation, étaient parvenus au contact du marxisme non stalinien, du véritable marxisme, à devenir en l'espace de quelques années des hommes véritables dans le sens le plus élevé du terme. Des hommes éprouvant un véritable amour et une véritable fraternité envers les travailleurs de tous les pays, les vrais créateurs de richesse qui, de tout temps, peinent et souffrent pour que l'humanité puisse vivre ».

A Puteaux-Suresnes, une dizaine de militants avaient occupé dans la classe ouvrière une position d'influence, attiré les sympathies, frôlé le rôle dirigeant. Dans l'entreprise des Vietnamiens de France, c'était un petit groupe de quelques hommes appartenant au même parti et relevant du même système de pensée, marxistes anti-staliniens, donc par la force des choses à l'époque, trotskystes, qui avait servi de révélateur et finalement de guide inspirant plus d'une dizaine de milliers de travailleurs coloniaux.

Dans les deux cas, Raoul a joué un rôle dirigeant et déterminant. Nous n'en tirerons pas la conclusion qu'il était le chef charismatique que le prolétariat mondial, voire français seulement, attendait. Même en guise de plaisanterie, une telle phrase l'eût fait bondir. Il ne

s'imaginait pas militant politique hors d'un organisme collectif, écoutant les autres, discutant, s'instruisant. Dans l'action il était un « officier », conformément au chromo de Privas cité ci-dessus, mais il ne se voulait pas un général. Il reste que, marxiste convaincu, il avait dans les deux cas démontré dans la pratique comment les hommes comme lui pouvaient s'unir aux masses les plus profondes, les aider à se mettre en mouvement, chausser des bottes de sept lieues et exprimer leurs besoins historiques dans des mots d'ordre politiques. Cela aussi, c'était pour lui un facteur de longévité politique révolutionnaire, un encouragement à demeurer le « militant trotskyste » qu'il était en approfondissant ses connaissances et sa pratique, à préparer les « hauts » — où il savait si bien jouer — à travers les « bas » dont il savait sortir. Mais la période qui s'ouvrait n'était pas facile et il allait avoir besoin de cet énorme capital politique et moral acquis dans sa jeunesse de combattant, « lutteur de classe », comme il disait.

Il notait en 1954 que, significativement, lui qui avait commencé à militer avec les Viets et la section coloniale dans les pays qu'on commençait à appeler alors du « Tiers Monde », avait cependant été toujours convaincu de la primauté de l'Europe occidentale en particulier. Et c'est un rappel utile, à la fin du chapitre sur les révolutionnaires vietnamiens, que de relever cette remarque qu'il fit alors :

« Il y a des tas de gens qui mettent déjà la classe ouvrière américaine entre parenthèses. Demain, ce sera "A chacun son Ricain !" », etc.

Ce n'est que la première prédiction exacte que nous avons trouvée sous sa plume. Il y en a d'autres.

Professionnel au S.I.

C'est dans cette période qu'il devint permanent auprès du secrétariat international. Il raconta en 1969 à Claude Chisseray et Jacques Lombard :

« Ce n'est venu d'aucun type issu du POI, ni d'aucun type issu du CCI, cette histoire de me foutre dans ce job. C'est venu de Pablo²⁰, qui a dit un jour : "Bon, tu peux pas faire à la fois le travail Viet, Puteaux-Suresnes, etc. et ne pas être professionnel".

20. Pablo, Gabriel, Molitor, etc. étaient les pseudonymes du secrétaire de la IVe Internationale, M. Raptis.

On m'a foutu professionnel avec un salaire de misère abominable — c'est pas un reproche, c'est une constatation — qui était d'ailleurs, et c'est important, supportable pour un Français, car un Français avait des liaisons familiales et pouvait se démerder, une copine ou un truc comme ça, mais ils ont par exemple infligé à Jimmy Deane, le premier ouvrier qui ait jamais été membre d'une direction internationale de la IVe avant Stéphane Just, un gars qui venait des docks de Liverpool et qui avait la même paie que moi, alors qu'il n'avait strictement aucune racine en France et qu'avec ça, il fallait qu'il se démerde à payer son hôtel et son restaurant, autant dire qu'il crevait de faim [...]. Il fallait que je justifie d'un certain travail technique, c'est-à-dire qu'on faisait ce qu'on appelait à l'époque la *Newsletter*, une édition en anglais, une en espagnol et une en français, d'une espèce de truc qui doit s'appeler maintenant *World Outlook*, qui était une espèce de tentative de bulletin international dans lequel, à travers nos correspondants de différentes sections, on pouvait donner des nouvelles de la lutte de classe dans ces pays, de la construction du parti et de tout ce que vous voudrez ».

Au cours de ses deux périodes de travail au SI, il rencontre des responsables au plus haut niveau et nous en donne des portraits féroces: « le nommé Patrice ²¹, un Ricain qui venait du SWP et avait sévi en Amérique latine pendant la guerre [...], un type d'une mesquinerie incroyable », à propos duquel il dit que le fait qu'il ait été envoyé par le SWP au SI montre le peu d'intérêt de ce parti pour la construction de la IVe Internationale : « s'ils ont envoyé ce mironton-là, , quoi qu'ils expliquent par ailleurs dans leurs textes, c'est ça qu'ils ont fait, c'est la politique qu'ils ont eue, pas celle qu'ils ont exprimée ou leurs bonnes intentions ». Il a aussi un jugement très dur sur Sam Gordon, dit Stuart, responsable du SI après la mort de Trotsky, qui s'opposa à l'égalisation des salaires au SI, « l'apparatchik vivant à l'hôtel, et pas n'importe où [...] et qui trouvait normal, de vivre, lui, comme un Yankee, en Bolivie ou en Patagonie, au sein même de l'Internationale, par rapport aux autres mecs ». Il a des mots féroces pour Jo Hansen, « un médiocre » et surtout pour George Clarke, dit Livingstone, dit surtout « le cow-boy ».

En revanche, il a trouvé l'air intelligent et sympathique à George Breitman, qui n'est pas resté longtemps, Morris Stein, « qui était pas

21. Il s'agissait du journaliste Sherry Mangan, correspondant de grands hebdomadaires américains (Terence Phelan pendant la guerre).

tellement mal », et Farrell Dobbs, qui avait été l'un des dirigeants des grèves de Minneapolis en 1934, puis du syndicat des teamsters.

D'Ernest Mandel (Germain), son adversaire politique à l'époque, il dit en 1969 qu'il était « un bon mec, c'est indiscutable, un faible, mais un bon mec et en plus, même politiquement, à plusieurs reprises, il a eu d'abord la position correcte, ensuite il a capitulé, mais il a eu d'abord la position correcte ». Il se souvient d'une intervention que fit Germain réclamant pour tous les travailleurs du SI un salaire uniforme, du refus catégorique de l'Américain, de l'écœurement de Michel Pablo — qui ne fut jamais permanent, la fortune de sa femme, alliée de la famille royale grecque, lui permettant, dit-il, de vivre —, du silence de Pierre Frank, du renoncement du jeune Belge.

Curieusement, il ne trace aucun portrait de Pablo, qu'il semble avoir estimé pour son activité à la tête du « travail allemand » avec Widelin notamment. Son entrevue de 1969 mentionne aussi ses premières rencontres latino-américaines :

« On a vu débarquer un Moreno ²² qui était déjà un gars spécial, de grande envergure, dont le raisonnement sous certains rapports n'était pas vraiment trotskyste mais qui était un mec qui avait fait la preuve qu'il était capable de construire, appelez ça une section et aussi de savoir monter un appareil financier, dans des conditions difficiles, pas par miracle, intelligemment, un gars qui était capable sur son propre budget de laisser deux militants, deux jeunes Argentins, en France pendant un an pour qu'ils apprennent le français, pour qu'ils étudient l'Europe et pour qu'ensuite dans leur pays, quand ils parlent au sein de leur CC, ils ne se fient pas à la lecture du *Monde* de leur pays mais parlent d'une expérience qu'ils avaient côtoyée dans la section française. Lora ²³ est apparu à l'époque et un certain nombre d'autres que j'ai moins connus, Posadas ²⁴, cet espèce de Vittorio de Sica ²⁵ prétentieux toujours en train de nous faire un numéro, etc. »

22. Hugo Bressano dit Moreno, était un jeune dirigeant de la section d'Argentine.

23. Guillermo Lora, un des premiers trotskystes de Bolivie, était à l'époque organisateur des mineurs.

24. Homero Cristalli, né en Italie, devenu sous le nom de J. Posadas un des dirigeants trotskystes argentins, bien connu pour ses talents de footballeur et de chanteur de tangos, devait successivement diriger un "secrétariat latino-américain" de la IVe, puis sa propre IVe Internationale où il se désignait toujours à leur suite comme successeur de Marx, Engels, Lénine et Trotsky.

25. Vittorio De Sica, acteur et réalisateur, était une des grandes vedettes de l'après-guerre.

En dernière analyse, son expérience au SI fut infiniment moins enrichissante et beaucoup plus amère que ne l'avaient été ses premières armes sous l'occupation et avec les « Viets ».

IV - La crise de la IVe Internationale

De ce capital, Raoul allait avoir besoin dans la période qui s'ouvrait. Car les années de crise commençaient. Raoul, nous l'avons vu, était tout à fait hostile à la direction dite « droite » du PCI, qu'il jugeait liquidatrice, centriste, opportuniste, et aussi extrêmement méfiant vis-à-vis d'opérations comme l'investissement de la direction des Jeunesses socialistes.

Il avait en fait conservé à l'égard d'une fraction de la direction issue du POI toute la méfiance et parfois l'hostilité d'un ancien du CCI. Le 29 septembre 1946, dans une lettre à ses camarades de la minorité du CC, il écrit :

« Personne d'entre nous ne pourrait sérieusement envisager la constitution d'une fraction actuellement et pourtant chacun d'entre nous devrait, me semble-t-il, en sentir la nécessité devant le POUM qu'on est en train de nous construire ».

Il se situe du côté de ce qu'on appelait à l'époque « la tendance Frank » — l'ex-dirigeant du PCI d'avant-guerre avec Molinier, revenu de Grande-Bretagne où il avait été interné pendant la guerre —, avec beaucoup de réserves cependant sur la conception de la démocratie et du régime de l'organisation. Il écrit dans le même document :

« Nous portons la responsabilité de l'avenir du PCI. Encore une banalité dont il faudrait tirer des conclusions politiques pratiques. Et pas seulement quand on regarde la droite, mais aussi et surtout quand on voit que notre base prolétarienne est mûre objectivement pour le bordiguisme ²⁶, si ce n'était sa fidélité et les misérables incarnations du bordiguisme en France, quand on voit que les tendances Montal-Chaulieu et Gallienne-Darbout ²⁷ vont bientôt se mettre à déconner sur un terrain où ils

26. Amadeo Bordiga (1889-1970) avait été le premier Italien à se prononcer pour la IIIe Internationale. Il avait fondé et dirigé le PCI italien dans ses premières années, sur une ligne "abstentionniste" dans les élections. Ici "bordiguisme" est synonyme d'ultra-gauchisme.

27. Montal était le pseudonyme du philosophe et sociologue Claude Lefort, Chaulieu celui de l'économiste trotskyste grec Cornelius Castoriadis. Jacques

seront perdus pour le bolchevisme (surtout Chaulieu-Montal). Si ces camarades en sont là, c'est que notre carence les oblige à réfléchir tout seuls et à tenter de « repenser » tous les problèmes. L'« orthodoxie » dans son sens positif va être minée bientôt de toutes parts et les courants centrifuges confus + la démoralisation vont se répandre dans et aux alentours de notre tendance comme la moisissure sur un corps sans vie ».

Une parenthèse

Pendant plusieurs mois au moins, il se pose des questions à partir des critiques de la tendance qu'animent Chaulieu et Montal, selon lui en réalité l'Espagnol Grandizo Munis. Il se sent proche d'eux, prend pourtant des distances, quand il comprend que leur intervention ne cherche pas vraiment à corriger la ligne du Parti et de l'Internationale et qu'ils vont se « résigner » à être exclus. Il ne les suit pas, mais garde le contact et lit avec intérêt et sympathie, pendant les années qui suivent, la revue *Socialisme ou barbarie*. Il écrira presque trente ans plus tard :

« A partir de juillet 1947, je suis (très) volontairement « retourné à la base ». J'avais passé la main du « travail indochinois » à Marguerite Bonnet et Prager et avais quitté le rayon de Puteaux-Suresnes. Je gardais forcément (amitiés, discussions) toute une série de contacts avec des camarades français et étrangers (avec Ted Grant, Jim Deane notamment, qui allaient se faire exclure ultra-bureaucratiquement par Pablo-Healy). Bien que coupé de la direction (dont je pensais pis que pendre), ce fut une période très riche de discussions et réflexions tous azimuts. Je repris une activité de plus en plus intensive avec les Brigades en Yougoslavie, puis à partir de 1954 avec la guerre d'Algérie ».

En fait ces quelques années sont en quelque sorte une parenthèse dans la vie de Raoul. C'est l'époque pendant laquelle, comme il l'avoue bien plus tard à sa fille Sylvie, il a fait « des conneries ». Il écrit à leur propos :

« Qu'elles m'aient « coûté » n'a pas vraiment d'importance. C'est vrai que j'ai le pot d'être né assez insensible à cet aspect des

Gallienne était un instituteur dont le pseudo était Guérin. Darbout était le pseudonyme de l'enseignant Marcel Pennetier. Les deux tendances "révisaient" sur la nature de l'URSS.

choses. Mais ça a finalement coûté à ce que pour quoi je me battais : ceux qui m'estiment ne se rendent pas compte à quel point je ne suis pas utile au quart de ce qui aurait pu être ».

Ce n'est pas notre intention, nous l'avons déjà dit, d'écrire sa biographie, donc de mener une enquête sur sa vie à cette époque. Il est tout de même important d'indiquer que, passé du lycée à l'activité clandestine, « révolutionnaire professionnel » pendant des années avec toute la rigueur et la pénurie imposée par ce rôle, il s'est éclaté, comme on dit aujourd'hui, dès qu'il n'a plus eu de responsabilités comme celles de Puteaux ou des Viets.

Cet homme encore très jeune — 25 ans en 1946 — s'est mis à vivre intensément, à brûler la chandelle par les deux bouts. On voit se succéder et se mixer sur l'écran de contrôle de sa vie la rechute dans ses exigences d'anar, le besoin de l'action, la fascination du cinéma, l'aventure du justicier, la passion du jeu et le goût du risque, l'amour tout court, l'amour des femmes.

Il a eu une liaison et bien des orages (y compris un mariage) avec Madeleine, plus tard épouse de Léo Ferré. Il en a eu une avec Betty Knout, jeune terroriste intrépide du groupe Stern — sioniste alors qu'elle n'est pas juive, cousine de Molotov. Enfin, il fut l'amant d'une jeune femme qui était alors l'un des grands symboles du monde d'après-guerre, Gilda, la bombe sexuelle, la star Rita Hayworth.

Sa soif de vivre, sa fureur de connaître, d'aller toujours plus loin, l'ont conduit dans des zones dangereuses — c'est ce qu'il appelle « ses conneries » —, les quartiers chauds de villes brûlantes, Marseille, Casablanca. Mais dans cette dernière ville, en 1949 pendant six mois, il a retrouvé Yves Cuq et sa femme Madeleine Forcada, cadre trotskyste, et y a milité. Il joue sa vie en se joignant à des chasseurs d'hommes, des Juifs à la recherche de criminels nazis —, Isidore dit Zizi Pohoryles, qui en pleine guerre, abattit à bout portant à Nice, dans la rue, un des chefs de la Gestapo, Rubel, Appenzeller, l'un membre du groupe Stern, l'autre, un des organisateurs de l'odyssée de l'Exodus. Il a avec lui son grand ami, du PCI aussi, aristocrate et militant, aussi courageux et même tête brûlée que lui, Louis Dalmas de Polignac, dit Magnin.

Il joue aussi dans les casinos et aux petits ou grands chevaux et, toute sa vie, rêve de la martingale qui ne peut pas ne pas faire gagner celui qui l'aura découverte et servir ainsi la cause. Est-ce à cause de cette fréquentation que, des années plus tard, il disait « résultat des courses » pour « résultat » ?

Il fait plus que frôler le milieu où il pouvait mille fois se perdre. A la sortie de ces quelques années, il se rétablit avec une seule affaire embêtante sur les bras — une histoire de contrebande d'aiguilles pour machines à coudre avec ses amis chasseurs de nazis pour leur financement — qu'il lui a fallu pourtant plusieurs années pour régler définitivement avec l'administration des douanes.

C'est en 1949 qu'il revient, retrouve le PCI à travers l'activité du SI : le stalinisme est en train de connaître sa première crise sérieuse de l'après-guerre, en Yougoslavie.

Les Brigades de travail en Yougoslavie

Le conflit entre Staline et la Yougoslavie de Tito, la campagne de meurtre engagée en 1948 par le maître du Kremlin contre un parti et un pays entier fournirent en effet alors aux trotskystes un champ d'intervention.

Après l'interview de Tito par Louis Dalmas, un ancien, et, nous le savons, un ami très proche de Raoul, voilà ce dernier de nouveau engagé. Il resurgit en 1950, sur proposition du SI, en tant qu'organisateur, pour le compte du PCI et avec la bénédiction des diplomates yougoslaves de Paris, des Brigades de travail de la jeunesse en Yougoslavie, l'un des ponts imaginés pour nouer des liens avec le PC yougoslave agressé par Staline.

A la suite de l'excommunication de Tito et du PCY par Staline et le Cominform, sur le thème « La Vérité sur la Yougoslavie », des milliers de jeunes — 1500 Français — se rendirent à l'été de cette année-là sur le chantier de la Cité universitaire de Zagreb, la capitale de la Croatie, puis voyagèrent pour « enquêter » à travers le pays.

Il semblait que les trotskystes étaient en train de s'inscrire pour de bon dans la réalité politique en nouant de précieux liens avec les forces que dégageait la crise du stalinisme — car c'était bien ce dont il s'agissait. Était-ce enfin la sortie du tunnel ?

Certains signes inquiétèrent Raoul. Il y avait beaucoup d'exaltation au niveau des dirigeants. Michel Pablo, secrétaire de la IVe Internationale, avait découvert à Belgrade le « centrisme de gauche » et les possibilités qu'il ouvrait « pour la révolution communiste mondiale, pour la rénovation du mouvement ouvrier international » (*IVe Internationale*, oct./nov. 1949, p. 19). Gérard Bloch, de la direction du PCI, écrivait de son côté :

« La Révolution russe fut le tremplin à partir duquel la IIIe Internationale prit son essor historique. La révolution yougoslave peut devenir le tremplin d'où la IVe Internationale s'élancera à la conquête des masses » (ibidem, mars/avril 1950, p.53).

Dans une lettre du 15 avril 1992 au chercheur cité plus haut, Raoul fait une remarque terriblement sarcastique sur les dirigeants de la IVe Internationale et le rapport entre leur stratégie et leur pratique :

« Dans la vie, il y eut une démarche stupéfiante de la part des stratèges du SI. C'est lorsqu'ils eurent décidé de "soutenir critiquement" Tito contre Staline, qu'ils adaptèrent leur vision des Etats du "glacis"²⁸ à leur stratégie/tactique. Sorte de "divine surprise" analogue à leur stupéfaction/fascination devant la victoire de Mao. Se dessinaient déjà des glissades pragmatistes vers le "pablisme" ».

Et puis sans trop de commentaires cette remarque en passant :

« A noter pour ta gouverne que les membres du SI et du BP du PCI allèrent en Yougoslavie en train, puis hôtel, puis, etc. Lequenne, Renard et Just allèrent en brigade, comme le *vulgum pecus* de la base. Pablo, Lambert, Bleibtreu et *tutti quanti* ne se salirent jamais les mains avec pelles et pioches ».

Dans l'ensemble, il est plutôt critique de la façon dont a été mené le « travail yougo ». Il pense que la direction du PCI a offert ses militants à Tito, pour lui servir d'infanterie, prenant les uns et les autres « pour des cons », en somme qu'on a travaillé pour le roi de Prusse.

L'expérience a fait aussi apparaître quelques fractures possibles le long de lignes de fêlures. Un dirigeant du SI en visite à Belgrade, victime d'une plaisanterie de camarades en goguette, n'a-t-il pas cru vraiment que Milovan Djilas l'invitait personnellement en pleine nuit à rencontrer Tito en secret ? Et il y a aussi ces trotskystes lyonnais qui reviennent de Zagreb plus « titistes » que les Yougoslaves eux-mêmes, un sous-produit, selon Raoul, non du « titisme », mais de la politique du SI de la IVe .

Dans une longue entrevue de 1969 avec Chisseray et Lombard, il a développé ce thème. Il nous apprend d'abord que les dirigeants n'ont pas vu tout de suite les problèmes qui se posaient en

28. On appelait à l'époque le "glacis" la série d'Etats d'Europe centrale et orientale placés dans la zone d'influence reconnue à l'URSS par ses alliés et qui devaient devenir les "Démocraties populaires".

Yougoslavie, bien que des spécialistes en aient déjà parlé à l'époque. En réalité, c'est Moreno qui a attiré leur attention : il sentait en Yougoslavie la révolution paysanne qui s'était produite pendant la guerre.

Raoul s'essaie ici à un bilan :

« L'Internationale a réagi à retardement, elle n'a pas réagi sur des chapeaux de roues (mais) elle a réagi correctement en ce qui concernait un tournant, appelez-le stratégique ou tactique, ça n'a pas d'importance, c'est-à-dire, le soutien à Tito contre Staline et le Kominform. Ce qui a été inquiétant, c'est la rapidité avec laquelle tous (les Etats) qui étaient caractérisés la veille comme bourgeois sont devenus des Etats ouvriers dégénérés, *sui generis* si j'ose dire : ça n'a pas été employé à l'époque, mais il est évident qu'un Etat ouvrier où il n'y a pas eu de révolution prolétarienne et qui dégénère quand même, ça pose évidemment des problèmes compliqués pour les gens "mécanistes". Mais la vitesse avec laquelle la Yougoslavie s'est trouvée caractérisée comme un Etat ouvrier compliqué, bizarroïde, certainement pas à l'état pur, etc. à la suite du tournant de Tito contre Staline, a donné, si vous voulez, un premier signe de légèreté. Une chose que je suppose parfaitement compréhensible, c'est le soutien de Tito contre le Kominform, contre Staline, contre la bureaucratie [...] Et le tournant a été pris avec une rapidité extrême. [...] La tendance que toute cette équipe avait à effectuer d'abord un mouvement stratégique ou tactique, et ensuite à le justifier théoriquement, était un phénomène extrêmement inquiétant ».

En 1992, il confie à un de ses correspondants qu'il avait vu à l'époque d'autres signes inquiétants. Son correspondant lui ayant cité Lambert, qui évoquait les illusions de la direction de l'Internationale, son idée, par exemple, de faire basculer le comité central yougoslave et de le conduire à se prononcer pour la IVe Internationale, il répond :

« Exagération de Lambert mais exagération **seulement**. Le rêve de faire basculer le Comité central yougoslave fut **réel** ».

En 1969, il disait :

« On était à la recherche de gens qui prenaient conscience, du type opposition de gauche. Il y avait Mosa Pijade qui, d'ailleurs, de ce point de vue, c'était vrai, n'était vraiment pas mal. C'était un mec qui avait eu du bol, si j'ose dire [...]. Il s'était trouvé en taule tout le temps, dès avant la dégénérescence du Komintern et il est ressorti à la fin de la guerre. En conclusion, n'étant pas à Moscou

ni rien, etc., il est ressorti sans être passé à travers les procès de Moscou, les pressions à Moscou sur les déracinés du Komintern, [...] tout ce qui s'est exercé sur les Hongrois et sur les Yougoslaves, lui, ne l'a pas subi. C'est pour ça qu'il a été un des premiers à employer cette expression en disant que, M. Vychinsky étant devenu ministre des affaires étrangères, est-ce que les procès de Moscou étaient devenus un article d'exportation ? ».

Il a des mots terribles pour caractériser le comportement des dirigeants de la IVe Internationale :

« Le lèche-cultage vis-à-vis de Belgrade, le besoin, le désir, l'envie, le rêve, que Belgrade redevienne notre Moscou, même un peu déformé, enfin cette espèce de Mecque, quelque chose enfin sur quoi on puisse appuyer la IVe Internationale, qui soit autre chose que la classe ouvrière mondiale, mais quelque chose qui ait un appareil, qui ait des bouquins, qui ait un Etat qui ait des militaires, qui ait du fric etc., c'est ressorti à cette période d'une manière colossale. Si vous ajoutez ça au tournant brusque du point de vue théorique, c'est-à-dire l'absence de rigueur, l'imprudence dans l'analyse, il est évident que la voie était ouverte à toute une série de révélations ».

Concernant la Yougoslavie, il garde aussi sur le cœur les conditions dans lesquelles la IVe Internationale a rompu avec elle. Il raconte :

« Il était absolument juste de refuser toute compromission avec la Yougoslavie à partir du moment où son gouvernement avait à l'ONU effectué un vote qui signifiait qu'il considérait la Chine comme agresseur dans la guerre de Corée. Mais la rupture a été effectuée avec la même brusquerie des gens qui brûlent ce qu'ils ont adoré [...] J'ai dit à l'époque et je le maintiens que si Tito avait voulu à tout jamais tuer le trotskysme dans son bled, il n'avait rien à falsifier, il n'avait qu'à traduire ce truc-là en serbo-croate et dans toutes les langues des républiques yougoslaves et le diffuser partout en disant "Voilà ce que vous dit la IVe, alors si vous êtes d'accord, essayez donc". C'étaient vraiment des morpions qui expliquaient de Paris des choses de ce genre, la Commune a peut-être été vaincue, mais elle est restée un exemple pour le prolétariat mondial, etc. La Yougoslavie n'avait qu'à choisir, etc. C'est beaucoup plus alambiqué que ça et sophistiqué, mais le fond du problème, si tu te places sur la position d'un Yougoslave, c'est vraiment de ce tonneau ».

Il conclut :

« Au moment de la question yougoslave, tout le processus de ce qu'on a appelé le pablisme a été déclenché »

Mao ou la divine surprise

Il met l'attitude vis-à-vis de la victoire de Mao sur le même plan que l'affaire yougoslave. Il explique :

« Moi aussi j'ai souvent cité l'histoire de la "divine surprise" de Maurras²⁹. Enfin Maurras a dit "la divine surprise" au sujet de Pétain. Bon, voilà un mec qui a toujours été un nationaliste, mais qui voyait enfin surgir un gouvernement qui ressemblait un peu à ce qu'il avait souhaité, mais à travers la défaite de la nation et l'occupation étrangère, et qui n'y voyait qu'une divine surprise parce que, peut-être qu'il y avait l'armée étrangère et que la patrie était foutue, mais en tout cas, il avait au moins le régime qu'il avait souhaité. C'est-à-dire, si vous voulez, que Maurras a été tout d'un coup satisfait au sein d'un révisionnisme, au sein d'un reniement de ce qu'il avait toujours défendu.

Bon, eh bien le ver était déjà suffisamment dans le fruit, la tête d'un certain nombre de leaders de la IVe Internationale pour que finalement la victoire de Mao Tsé-toung soit un peu cette forme de divine surprise. En ce sens que, bien sûr, il avait vaincu. Cela semblait un déni, un déni à ce qu'on avait toujours expliqué, les paysans, ceci, cela, la classe ouvrière décisive et toutes ces choses, bon, c'est bien ce qu'on explique maintenant, le parti communiste n'a jamais été un parti paysan, des conneries de cet ordre etc., même s'ils s'appuyaient sur une guerre paysanne, c'est une autre paire de manches et, côté divine surprise, on peut vaincre sans l'encombrement, le bordel et la merde coercitive que toutes ces putains de règles du trotskysme à la godille, dans lequel il faut toujours tenir compte de ceci, de cela, la classe ouvrière, etc.

Et ces deux phénomènes, la Yougoslavie et l'expérience de maîtresse déçue, de putain déçue, parce qu'ils se sont conduits comme des putes à l'égard de Belgrade et de la Chine, ont ouvert la voie à ce qui s'est produit avec la crise pabliste ».

29. Charles Maurras, monarchiste et dirigeant de L'Action française, avait parlé de "divine surprise" lors de l'avènement du régime de Pétain après le désastre de 1940.

La crise pabliste

Dans la lettre déjà citée du 15 avril 1992, il évoque ce que, comme ses camarades du PCI, il appelle la « crise pabliste ». On sait que le secrétaire de la IVe Internationale, le Grec Mikhalis Raptis, connu sous le nom de Michel Pablo, commença à développer en 1950, en pleine Guerre Froide et au milieu des alarmes suscitées par la Guerre de Corée, une révision déchirante à travers un article intitulé « Où allons-nous ? ».

Abandonnant l'idée de l'antagonisme mondial entre classes, s'alignant sur l'analyse stalinienne de l'opposition entre le bloc dit socialiste et l'impérialisme comme ligne de clivage dans le monde, prédisant des « siècles de transition » de « révolution-guerre et de guerre-révolution », annonçant, à partir de la guerre de Corée, l'approche de la Troisième Guerre mondiale, il développe la stratégie de « l'entrisme *sui generis* » selon laquelle les trotskystes doivent s'intégrer, sans aucune perspective proche de ressortir, dans les « mouvements de masse » dirigés par les staliniens, à commencer par les PC. L'auteur de ces lignes se souvient de la séance du CC du PCI où Michel Pablo, au nom de l'Internationale, refusa la discussion de ses propositions, assurant qu'on ne discutait pas quand la maison brûlait.

Dans sa lettre à un jeune historien en 1992, Raoul s'attache aux facteurs qui ont favorisé l'ascension de Pablo au poste de Secrétaire de la IVe Internationale qu'il a apprécié dans les années précédentes comme un militant courageux :

« Pablo fut représentant du "secrétariat européen" parce qu'il tenait politique-ment une position "moyenne" entre la droite du POI sur la question nationale et le CCI (ni Marcel Hic/Parisot, ni Privas ou Vereeken). D'où cet aspect arbitre. Il fut reconduit secrétaire du secrétariat international après guerre pour des raisons analogues : "arbitre" entre les droitiers français plus ou moins alliés de Felix Morrow/Goldman +Ted Grant majo GB³⁰ d'une part, et le SWP/majo française d'autre part. En bref; ce ne

30. Felix Morrow et Albert Goldman, deux dirigeants du SWP américain, avaient constitué une tendance qui s'opposait à Cannon. La "majo GB" désigne le Revolutionary Communist Party (RCP) de Grande-Bretagne, dirigé à cette époque par Jock Haston, Ted Grant, Jimmy Deane.

furent jamais, en ces années 1943 ou 1946, les "qualités" de Pablo qui le portèrent à la tête mais ses astuces — prises de position à mi-chemin. Re- en bref, il était impossible **si on voulait l'unification pendant la guerre**, de mettre à la tête du Sec. Europ. un dirigeant **marquant** porte-parole d'une tendance caractérisée. De même pour le SI lors de la reprise des relations, à la fin de la guerre, avec la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, alors que sévissaient de violentes polémiques trans-frontières sur les perspectives immédiates et à terme ».

Quant aux origines de la scission, les adversaires de Pablo n'ont pas lésiné sur les explications d'un tournant qui aboutissait inéluctablement à la liquidation de tout le travail antérieur. Raoul va plus loin que tous, non sur le plan personnel mais sur le plan politique. Commentant une phrase que nous n'avons malheureusement pas pu identifier avec certitude, il écrit en 1992 :

« Tout le pablisme en une phrase — avec ses conséquences stratégiques et organisationnelles — **ET CECI ALORS QU'ILS CROYAIENT A UNE 3e GUERRE MONDIALE PROCHE**. C'était nous situer en temps de guerre comme flanc gauche du GPU. C'était **en temps de guerre**, "vaincre l'impérialisme (comme Franco d'abord)" ³¹ c'est-à-dire feu sur quiconque bouge *avant* la victoire contre l'impérialisme, compromettant l'effort de guerre. Cet aspect n'a jamais été assez souligné ».

Sur l'éclatement de la crise elle-même, Raoul écrit à son correspondant de 1992 :

« La "crise pabliste" ne m'étonna pas du tout, tant du point de vue politique (glissades déjà avec Yougoslavie et Chine) que du point de vue des méthodes (liquidation de la majorité anglaise) et que, du point de vue du choix des hommes — Pablo / Mandel à leur manière, Frank à la sienne, Privas (Grimblat) à la sienne. Outre (ce que tu ne trouveras pas dans les textes) que **tous** les permanents se retrouvèrent *in fine* avec Pablo. Mais je la vécus hors les détails (date, etc.) de direction ».

Dans son entrevue de 1969, Raoul insiste longuement sur le fait qu'il n'était pas déraisonnable de se poser la question de la possibilité d'une guerre mondiale au moment de la guerre de Corée. Il était en tout cas absolument persuadé que c'était évidemment la liquidation pure et simple de l'Internationale et des organisations trotskystes

31. Allusion à la guerre d'Espagne où les staliniens opposaient aux mots d'ordre révolutionnaires celui de "Vaincre Franco d'abord".

mondiales qui était ainsi décidée par son propre dirigeant. Après une très longue bataille politique plutôt confuse, la décision de Michel Pablo de faire « entrer » au parti communiste une quinzaine de cadres du PCI ayant des responsabilités syndicales, précisant qu'ils devraient faire pour cela les déclarations qu'on exigerait d'eux, les militants groupés dans la commission ouvrière se décidèrent à la résistance. A leur tête se trouvait Pierre Lambert. C'était la scission. Le correspondant de Raoul était en 1992 très avide d'avoir des détails sur ce qu'il appelait le retard de Lambert dans la lutte anti-pabliste. Raoul ne mit pas de gants pour lui répondre:

« 1) J'ignore combien de temps Lambert négocia avec Pablo (et je m'en fous).

2) idem quand Lambert s'abstint, prit acte etc.; ça peut avoir de l'intérêt pour ton truc mais n'en a vraiment aucun politiquement. Politiquement, a) Lambert n'a pas réagi immédiatement à ce que signifiait la simple préface de "Où allons-nous ?" b) il a réagi quand il a compris que la liquidation de *L'Unité syndicale* lui tirerait le tapis sous les pieds ».

En 1952, la direction de l'Internationale décida l'exclusion des membres de la section française qui refusaient ses propositions et qui constituaient la majorité de leur parti. Avec elle restaient d'anciens camarades de Raoul au CCI comme Prager et Privas. Quant à lui, il reste avec les exclus, majoritaires en France, qui conservent le nom de leur parti (PCI), et dont les adversaires ont cambriolé le local, prenant argent et fichiers au nom de l'autorité de l'Internationale. Le PCI majoritaire exclu va être bientôt baptisé « groupe Lambert » par les malveillants.

Il confie à deux jeunes camarades, en 1969, les conditions de cette exclusion :

« Comment s'est opérée l'exclusion des Français au moment du pablisme, c'est quelque chose d'invraisemblable. On a l'impression d'être dans une cuisine mal foutue, sans casseroles, avec des gars qui n'ont jamais appris à faire des sauces [...] Ce fut une tragédie, c'est bien évident, mais les personnages, eux, se sont comportés comme les derniers des gnomes, et, en tant que personnages, n'ont pas été à la hauteur de la tragédie que représentait l'explosion de la IVe Internationale, il n'y a pas l'ombre d'un doute. Cette tragédie a été faite par de pauvres types. Une autre interprétation serait délirante ».

Analysant au plus près le processus de décision, il montre que celui-ci s'est réduit à un vote du secrétariat international dans lequel la voix décisive a été celle de l'Hindou Kamalesh Banerji. Il commente :

« Bon, alors, en passant, je signale que la voix de majorité, c'est une voix qu'ils ont foutue à la porte, exclu eux-mêmes un an après. Et ce que je ne comprend toujours pas, je sais comment ça s'est passé, c'est comment, face à ça, Germain, Frank, Privas ont capitulé. Ce que je sais, c'est la chaîne des capitulations, pourquoi, comment et à travers quoi Privas le premier a capitulé devant Pablo, ce qui fait que Germain et Frank se sont sentis de plus en plus minoritaires. Ensuite Frank a suivi. Evidemment Germain a cédé le dernier. Il a cédé une fois de plus. Il faut comprendre que c'est à travers un processus de ce genre, au niveau de la direction internationale que la décision de nous foutre dehors avec tous ces détails, etc. a été prise. Je sais [...] que ce n'est pas demain la veille qu'on opérera (avec) une direction centralisée du type Internationale qui décide pour toutes les sections ».

Le PCI, immédiatement avant cette épreuve, comptait de 200 à 250 membres. La majorité du PCI, après les exclusions, n'en comptait plus que quelques dizaines — contre une douzaine à leurs adversaires. Une traversée du désert commençait, puisqu'il fallut, du point de vue matériel et d'organisation, tout recommencer à zéro et, sur le plan international, subir un long isolement — total pendant deux ans — avec de terribles séquelles.

Explications insuffisantes

Raoul, qui a été l'un des premiers à être d'accord sur l'essentiel, à savoir l'opposition à Michel Pablo et aux propositions de liquidation du mouvement à travers l'« entrisme *sui generis* », eut d'importants désaccords avec la direction de la majorité française, le PCI maintenu, qui apparaissent pour nous notamment dans une lettre à Daniel Renard datée du 14 mai 1954 au sujet des motions préparatoires au IVe congrès. Il écrit :

« Penses-tu qu'on peut se contenter des "critiques" faites jusqu'à présent du "pablisme" ? Penses-tu qu'on puisse prétendre n'avoir qu'à "actualiser" notre position sur l'URSS ? Penses-tu que le "glacis européen" n'existe plus [...] ? Penses-tu que les Etats-Unis socialistes d'Europe ne soient plus qu'un mot d'ordre stratégique (il est ce coup-ci enterré) ? Penses-tu que nous ayons

un programme en France ? Penses-tu que le Programme transitoire n'a qu'à être diffusé dans les campagnes électorales ? Penses-tu que la décomposition du SI et relativement de la IV ait commencé avec le péché originel du pablisme ? C'est-à-dire penses-tu qu'il soit normal qu'il n'ait jamais été discuté bien avant la liquéfaction de la section belge ? Maintenant que nous avons le recul pour juger la période 1943-1953, ne penses-tu pas que les crises IKD, droitière, belge, anglaise ³², pabliste actuelle peuvent et doivent être expliquées ? Et comment peux-tu penser que des gens qui ne savent rien d'eux-mêmes puissent prétendre savoir quoi que ce soit de l'"objet" ? [...]

Crois-moi, Renard, je ne t'écris pas par désœuvrement. Ils sont en train d'enterrer le redressement nécessaire sous leur démagogie. Si toi et d'autres ne prennent pas ce problème en mains, nous allons vers la décomposition politique et l'Inter avec nous. [...] Un mouvement comme le nôtre, à partir du moment où il est "enceint" de mille et une positions sur le glacis, sur l'URSS et sa défense, à partir du moment où il n'a aucun programme par sections nationales où la forme de "pensée en avant" se limite aux techniques du recrutement, est un mouvement qui se décompose.

La crise droitière en France, la liquéfaction des sections belge et hollandaise, sans parler de l'Allemagne, sont des expressions de cette gabegie idéologico-critique. Nous sommes la seule section européenne qui ait résisté à cette période tout en gardant des contours permettant n'importe quel redressement, semble-t-il, aujourd'hui ».

Il revient sur la question du pablisme et le sentiment qu'il a que la direction du PCI la considère comme réglée.

« Le pablisme, "crise grave" ? C'est un peu comme les tremblements de terre qu'on oublie un an après. C'était la liquidation du trotskysme et de la IV^e, oui ? Et nous sommes restés seuls pendant deux ans et il a fallu la mort de Staline, la fin

32. L'IKD, section allemande en émigration, avait, après un long conflit, cessé d'être considérée comme membre de la IV^e, la section belge, autrefois "ouvrière" et de masse, était en 1950 un Parti révolutionnaire des Travailleurs d'une cinquantaine de membres, qui allaient entrer dans le PSB. La section britannique, le RCP, après des années de lutte fractionnelle du SI dans ses rangs, scissionnait en 1958, la minorité, avec Gerry Healy, appuyé par le SI, s'engageant dans un travail au sein du Labour Party.

de la guerre de Corée, juin et août 53, pour que cesse notre isolement.

Mais bordel de Dieu est-il possible que ça ne vous reste pas présent à l'esprit : à la veille d'épreuves peut-être ultimes, notre mouvement a failli disparaître. Que peut-on attendre jusqu'à nouvel ordre de tous ceux qui ont hésité sur cette question ??? Rien, rien, rien. Ils seront ce que nous ferons. Et si nous filons comme le bouchon dans le courant, l'Internationale entière subira le même sort ».

Et de secouer avec vigueur l'optimisme de Renard du fait de l'existence dans le PCI d'un bon noyau d'ouvriers révolutionnaires solides dont il pense qu'ils peuvent s'opposer à toute dérive comme ils l'ont, dans une certaine mesure, fait devant le pablisme :

« Et maintenant, Renard, que comptent nos quelques ouvriers révolutionnaires dans un tel contexte si nous ne prenons pas le taureau par les cornes ? Il n'y a pas plus de génération spontanée des redressements qu'il n'y a de génération spontanée du liquidationnisme. Si tu ne réalises pas qu'avant d'être un syndicaliste, un dirigeant ouvrier trotskyste, un lutteur de classe "organisé", tu es un des quelque 50 trotskystes seuls en ce qui concerne l'action de "penser" le mouvement et son avenir, tu es en train de capituler sur l'essentiel et le déterminant .

Même cette relativement terrible histoire de la crise actuelle du parti français doit être pensée, appréciée, pesée, "de haut". Nous ne pouvons plus rien à notre passé. Nous ne pouvons qu'essayer de retenir le plus possible les bons éléments jusqu'à ce que nous les regagnions par notre activité idéologique et organisationnelle. Si je savais que dans un an nous aurions posé, pesé, discuté, répondu à quelques-uns des problèmes essentiels, je me foutrais comme de ma première carte d'organisation de me retrouver avec seulement 30 hommes, parce que les efforts actuels dans la consolidation purement organisationnelle ne nous laissent qu'une poignée de sable dans les mains »

Une lutte empirique

C'est en octobre 1954, toujours dans une lettre à Daniel Renard, qu'il considère comme le chef de file de la jeune génération, non seulement d'ouvriers mais de dirigeants trotskystes, qu'il écrit une sorte de bilan de deux années de lutte « contre le pablisme » au moment où s'engagent des négociations de « réunification » qui

laisseront de nouveau le PCI dans un isolement préjudiciable sur le plan international. Il s'exprime sur le fond :

« Le PCI français a refusé la ligne pabliste. En septembre 53, la majorité du SWP et du RCP a rompu à son tour, entraînant une réaction en chaîne. Un Comité de la IV a été proclamé.

Pablo de son côté, a gardé le "contrôle" de deux sections importantes, Ceylan et la Bolivie, plus une partie des Allemands, les Italiens, une fraction en Amérique latine, etc.

Pablo s'est trouvé devant une crise dans ses propres rangs : Clarke, Collins, M. Mestre ³³ ont poussé jusqu'au bout la "ligne". Il a tenu un "Quatrième congrès" confusionniste à l'égard du troisième. L'opération a en grande partie réussi : les Cinghalais et les Boliviens restent dans la IV^e officielle mais poussent à une "réunification".

Il y a des tas d'autres détails, ne nous laissons pas noyer dedans.

On a salué comme une victoire le tournant de Cannon-Healy ³⁴. Bien. Que signifie la non rupture des Cinghalais etc. d'avec Pablo : une défaite pour nous et pour le comité de la IV.

Nous avons clamé que Pablo se retrouverait le cul dans l'eau, qu'il serait vomi et je ne sais quoi. Pablo a encore la force de nous emprisonner (relativement) dans des histoires de réunification parce qu'il n'a pas été démasqué politiquement dans les rangs trotskystes internationaux.

C'est une défaite. Due à quoi ?

A cette chose toute simple que le pablisme a été combattu empiriquement, dans ses conséquences conjoncturelles, jamais sur le fond.

Tu sais qu'en France la majorité des camarades se sont décidés à lutter jusqu'à la rupture quand les pablistes ont voulu torpiller *L'Unité* ³⁵. Jusque là on trouvait que "Où allons-nous" y allait fort mais la majorité n'était pas prête à rompre sur cette base

33. Pablo est le Grec Mikhailis Raptis, l'Américain George Clarke, dit Livingstone, un représentant de la section américaine au Secrétariat international, Collins un pabliste britannique et Michèle Mestre le pseudonyme de Lucienne Abraham qui allait passer au stalinisme.

34. James P. Cannon était le dirigeant historique des trotskystes américains et Gerry Healy le chef des Anglais ex-entristes dans le Labour. Ils venaient de rompre avec Pablo qu'ils avaient soutenu.

35. *L'Unité* était l'organe d'un regroupement des syndicalistes "lutte de classes" orienté avant tout contre la direction stalinienne de la CGT, alors prédominante en France dans le mouvement syndical.

politique. Ce fut la même chose ailleurs. Cannon a rompu après l'attitude de Pablo-Germain sur juin 53 en Allemagne ³⁶ et l'affaire d'août 53 en France. Idem Healy. Précisons que ces camarades se trouvaient de plus avec une fraction pabliste au cul, ce qui n'a pas été pour rien dans leur retournement.

Avant, pendant, depuis, rien, rien, rien sur le pablisme en tant qu'idéologie révisionniste, sinon des adjectifs.

Comment un tel cancer a-t-il pu se développer aussi aisément dans notre mouvement international ? Mystère. Où ce cancer prend-il racine du point de vue théorique, politique, etc. Re Mystère. Comment pouvons-nous éviter le retour d'une telle épidémie ? Mystère des mystères. A moins qu'on explique que Pablo et sa clique étaient des vicieux ou des agents de Moscou, comment ne pas comprendre que, faute d'une réponse de fond, même la disparition de Pablo et de ses séides ne pourrait empêcher le retour de telles conceptions ?[...]

Des tas de camarades dans le mouvement international confondent stratégie "entriste" et pablisme crypto-stalinien. Ce par notre faute, car personne d'autre que nous, vu comment la crise a démarré, ne pouvait tenter d'aller au fond des choses. L'eussions-nous fait que la situation eût été bien différente ».

Il conclut qu'il faut faire de la discussion sur la réunification « une discussion de fond, théorique et politique » permettant de liquider le « pablisme » dans les têtes avant de le liquider définitivement sur le plan des organisations.

La pression « étrangère »

Daniel Renard expliquait, dans un texte du début de 1954 que l'on venait de vivre « la liquidation du pablisme » dans le mouvement et qu'elle signifiait la fin d'une étape de la vie de la IVe Internationale depuis sa fondation. Raoul répond le 12 mars 1954 à ce qui lui paraît être une tentative de donner une explication de toutes les crises du parti, pablisme compris. Il consacre à cette question un long développement intitulé « Bilan du passé, cul-de-sac et conclusions rétrogrades » :

36. La Déclaration du Secrétariat de la IVe Internationale du 25 juin 1953, au lendemain de l'insurrection ouvrière de Berlin-Est, parlait tout au long de "l'Etat ouvrier" et mettait dans le programme "que la IVe Internationale a toujours défendu" la "démocratisation réelle des Partis communistes".

« Dès le troisième paragraphe de ton texte, l'explication-clef, le croquemitaine-maison, nous avons nommé "la pression étrangère à notre mouvement", dite "tendances petites bourgeoises" (dite actuellement, si je comprends bien, "séquelles du pablisme"), l'esprit du mal qui guette l'athée fait son apparition ».

Renard a écrit à propos des luttes internes et des crises à répétition :

« Ce combat épuisant exprimait d'une part la pression étrangère à notre mouvement, pression qui devait se retrouver dans le "pablisme" et d'autre part la faiblesse de notre enracinement dans la classe ouvrière ».

Raoul cite longuement ce texte, énumérant longuement tout ce dont « le pablisme s'est nourri » et ironise férocement :

« Tout ça, voyez-vous, jusqu'au "triomphe des positions politiques de la section française", c'est dû "à l'essence petite-bourgeoise". Alors ça, mon vieux, non et non. On souffrait déjà suffisamment de l'abstention chronique en matière de bilan politique des crises passées sans que, par-dessus le marché, tu viennes théoriser ce défaut en empaquetant la vie du trotskysme 1945-1953 avec la grosse corde et le gros pavé "convulsions d'origine petite-bourgeoise". »

Pour lui, il y a un fil direct entre cette « stérilisante appréciation » et la conclusion de Renard selon laquelle il faudrait chercher l'explication des crises dans la forme livresque de l'éducation politique qui y est donnée et se tourner résolument vers une « pratique nouvelle » dans laquelle se formeraient les nouveaux cadres. Il répond :

« Il y a eu une constante dégradation du niveau politique global du parti. Cette constante dégradation, qui fit de l'école du militant une farce du type stalinien, est l'explication fondamentale du caractère explosif des crises (grosses scissions et non-isolement des déviationnistes), de notre incapacité à garder et conserver la plupart des nouvelles recrues, de la possibilité pour Pablo, Clarke, Ali ³⁷ et les capitulards, d'immobiliser et de tromper le parti pendant deux ans en jouant sur les demi-notions mal acquises et sur l'URSS et sur le capitalisme et sur la guerre et sur l'Europe et sur la stratégie révolutionnaire et sur la capacité historique du prolétariat et sur

37. Ali était le pseudonyme du B.L. indien du Bengale Kamallesh Banerji, membre du SI.

le parti ! Depuis 1945, le fait est là : la formation théorique collective toujours sacrifiée pour parer "au plus pressé". Le résultat : dégradation politique, pablisme, activisme, routine et empirisme. Et (je me tiens à ton texte) tu fais de la nécessité vertu ».

Puis il en vient à la question de la prolétarisation du parti :

« La prolétarisation dans son sens étroit apparaît dans ton texte comme la panacée-remède. Dans nos rangs, on ne peut distinguer ni conceptuellement, ni pratiquement enracinement du parti dans la classe ouvrière et enracinement de la pensée marxiste dans le parti et dans la classe. L'agitation, le recrutement sur tel ou tel mot d'ordre, dans telle ou telle conjoncture, sont d'évidentes nécessités, mais leur capitalisation ne se pose qu'en termes politiques. Il n'y a pas de prolétarisation au sens marxiste profond sans enrichissement, élévation de l'acquis et de la conscience marxiste collective du parti. A la limite, l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. Ce n'est pas un grumeau idéologique sans contenu mais une perspective-règle de travail dans la construction du parti : formuler, éclairer, théoriser, armer "la tendance instinctive et organique du prolétariat à reconstruire la société sur des bases communistes" ».

Il oppose à la conception de Renard, qui est aussi celle de la direction du parti, des textes de Trotsky, qu'il juge « limpides ». Rappelant que la majorité des adhérents trotskystes aux Etats-Unis venaient de partis liés à la social-démocratie ou au stalinisme, Trotsky soulignait qu'il s'agissait de « mauvaises écoles » et que la discussion de 1939-1940 avait révélé que de larges couches du parti américain n'avaient pas une éducation politique sérieuse. Trotsky ajoutait cette condamnation d'avance de la conception de « l'éducation » exposée par Renard :

« C'est précisément la pénétration du parti dans les syndicats et dans le "milieu" ouvrier qui exige une élévation théorique de la qualification de ses cadres. Par cadres, je ne veux pas dire "l'appareil", mais le parti dans son ensemble »

Comment on est arrivé là

Raoul tente alors ce qu'il appelle une « petite histoire » pour le « bilan d'une falsification » :

« Voyons maintenant comment on a introduit cette caractérisation ("tendance petite-bourgeoise") en France, comment on a laissé tomber les critères et l'analyse du Vieux au bénéfice d'un manichéisme démagogique et stérilisant. C'est une sordide histoire dont il faut malheureusement parler et dont les initiateurs furent Privas-Auguste dans le CCI à partir de 1941.

Partant d'une "explication" des crises de la Ligue en France, puis du duel POI-PCI se résumant en lutte entre la fraction petite-bourgeoise (POI) et la tendance prolétarienne (PCI) — les mêmes identifièrent "défaitisme" en URSS³⁸ et "tendance petite-bourgeoise" alors que le PCI était défaitiste ! —, durant l'occupation, ils empoisonnèrent la discussion sur l'unification dans le CCI puis l'organisation unifiée avec cette forme de caractérisation, bloquant toute confrontation fructueuse, tout travail homogène, livrant des combats tragiques de bêtise sur des mots (discussions sur les "groupes ouvriers", la milice ouvrière, les partisans, la question nationale, les syndicats illégaux, la légalisation du parti et j'en passe...) sans pour autant justifier, loin de là, tout ce qui s'est dit de l'autre côté, en prêtres exorciseurs d'autant plus messianiques qu'affligés d'une incommensurable médiocrité. Je passe sur leurs projets de terrorisme réel et pas seulement idéologique. Disons seulement que, dans notre coin, l'insurrection révolutionnaire ne se concevait plus guère sans le piment de l'épuration "prolétarienne" et radicale des éléments "petits-bourgeois" (POIstes) de la direction. [...] Si j'avais à caractériser cette tragi-comédie, je dirais tout bonnement que, dans le cas précis, la guerre sainte contre "la tendance petite-bourgeoise" fut une création de petits bourgeois ».

Il conclut sans la moindre indulgence :

« La racine de tout ça ? Médiocrité politique conservatrice, mépris pour l'éducation de "la base", activisme désordonné, esprit de clique, paresse idéologique, suffisance de borgnes au royaume des aveugles, le tout proliférant à partir de l'abandon de la tradition léniniste en matière d'éducation ».

Il revient sur la méthode employée :

38. Le "défaitisme révolutionnaire" préconisé par Lénine dans tous les pays capitalistes pendant la Première Guerre mondiale considérait comme un "moindre mal" pour un révolutionnaire la défaite de sa propre bourgeoisie. Trotsky étaient partisan de la "défense de l'URSS". Etre partisan du "Défaitisme en URSS" signifiait qu'on mettait sur le même plan l'URSS et les pays capitalistes.

« Limitée à elle-même, à quoi peut bien servir la caractérisation "pression étrangère" à propos d'une position politique quelconque ? Ce "truc" pris à la lettre reviendrait à dire : "Tout petit bourgeois porte en lui le virus comme tout homme le bacille de Koch". Si même c'était vrai (et) spécifiquement petit-bourgeois qu'est-ce que cela nous donnerait comme critère d'expérience pour déceler politiquement les ébauches révisionnistes crypto-staliniennes ? Pour les combattre à la racine ? Ce "truc" mène bien quelque part : au choix de confiance inconditionnelle en tel ou tel Messie le moins susceptible de céder à la "pression", libre à toi de le sélectionner à pile ou face, à coup de psychanalyse ou plus simplement en t'intronisant toi même.

Dans certains cas, une caractérisation sociale peut éclairer l'analyse des tenants et aboutissants d'un courant politique dans notre mouvement. Dans ces cas-là, elle est nécessaire, utile et précieuse. C'est pourquoi il ne faut pas jouer avec. C'est une caractérisation ultime formulée à propos de cas ultimes. Jamais une formule de polémique, jamais une insinuation personnelle à propos d'une position politique. De toute façon jamais un ersatz à l'étude, la critique, l'explication, l'éducation ».

La nature du glissement

La même année 1954, il étudie dans un texte destiné à ses proches la question de ce qu'on appelle « la crise de la IV^e ». Elle se résume pour lui en ce que « les sections prétendant à la direction des luttes n'ont pas travaillé à l'organisation de la classe dans leur sein à elles ».

Prenant l'exemple de la grève Renault où l'action du militant de l'Union communiste Pierre Bois a abouti à la création d'un groupement ouvrier indépendant, noyau de l'éphémère Syndicat démocratique Renault, il écrit :

« Il aurait été parfaitement réalisable et maintenable de faire l'"opération Bois" en construisant un foyer ouvrier autonome lourd de possibilités ultérieures. Au lieu de cela, les trotskystes trimbalant une idéologie administrative ("bureaucratique") ont nécessairement valorisé les grandes administrations des PS, PCF, FO, CGT, et ont toujours, même quand ils ont joué ou jouent la carte "débordement", mené la lutte dans une perspective d'administrations concurrentes, cherchant à capitaliser au compte de leur politique — au sein des grandes bureaucraties ».

Il affirme :

« Les erreurs d'analyse et de pronostic de la IV^e tiennent à une méthodologie crypto-bureaucratique. A partir du moment où la marche vers le socialisme se réduit à une abolition de la propriété privée et où les critiques ne jouent plus que sur le plus ou moins grand contrôle que les travailleurs exercent sur l'Etat et l'appareil de production, on ne peut penser qu'en termes d'"Etats capitalistes" ou d'"Etats ouvriers" plus ou moins dégénérés ».

Il ajoute que la formation des cadres de la IV^e s'est réduite à la formation de « couteaux sans lame » et de « candidats au martyre », parce qu'on a perdu de vue qu'on construisait une « organisation de guerre civile » :

« On ne fait pas une organisation de guerre civile sans former des orateurs, des spécialistes du syndicalisme, des faussaires, des économistes, en résumé des individus diversifiés quant à leurs connaissances, leurs tâches et leurs milieux de travail. Il n'y a là rien de neuf, absolument rien de neuf. C'est ce que des rêveurs ont appelé le "blanquisme de Lénine". C'est ce que le Comintern a fait pendant des années au service de la révolution avant de le faire au service de la contre-révolution stalinienne ».

Se penchant sur l'histoire de la section française en 1954, il écrit :

« Pour Renard, ça a été Renault, pour moi, Suresnes, puis Viets and colo. Pour Dunoyer JS. Il n'y a pas beaucoup de cas, mais il est à remarquer que ce n'est pas seulement une nécessité-perspectives, mais que ce n'est que comme ça qu'on a vraiment bâti des trucs, et pas en accumulant les points de vente de la *Vé(rité)*, les affichages, les campagnes dispersées et les fausses spéculations ».

Il ne savait pas encore à ce moment le prix que coûterait un effort sérieux de redressement.

V - La Guerre d'Algérie

On est évidemment surpris quand on constate que Raoul non seulement n'a pas joué un grand rôle à la tête du PCI pendant la guerre d'Algérie, mais encore qu'il occupait une position très minoritaire dans son parti engagé dans la lutte. Dès 1944, dans le projet de résolution qu'il soumettait à la conférence des Vietnamiens, il avait en effet mentionné la nécessité de travailler avec les Nord-Africains.

La première notation concrète concernant son activité en direction des Nord-Africains se trouve dans une lettre adressée à Prager et Marguerite Bonnet le 15 août 1946. Il écrit :

« Messali Hadj est à Paris, je l'ai vu à deux reprises et il a accordé un interview pour la *Vérité* à Beaufrère et a accepté de se faire photographier avec lui. Pas folle la guêpe, il sait bien que nous faire risette est le meilleur moyen de faire s'aplatir les staliniens. Ceux-ci ont, d'après Braïm³⁹, fait d'ailleurs des propositions extraordinaires. Duclos et Fajon étaient allés le voir. Entre parenthèses, le truc marrant est que Messali a demandé, sans savoir ce qui s'était passé, des nouvelles de Thau, qu'il avait connu, à Marty. Celui-ci a répondu évasivement et pour cause. J'ai expliqué à Messali ce qui s'était passé [...]. Messali est d'accord pour rencontrer une délégation de l'Internationale. Cela va être monté dans les jours qui viennent. Le PPA a fait un meeting dimanche dernier à Wagram. Vous en aurez le compte rendu dans la *Vérité* Le PCI s'est trouvé le seul parti français à parler dans cette assemblée et ce après un type du PC algérien. Cela mesure le rapport de forces entre le PPA et le PC pour que ceux-ci soient forcés de se plier à ce genre de choses ».

Dans la période dite de la guerre d'Algérie cependant, avec la mise en résidence surveillée de Messali Hadj à Niort, les relations avec le mouvement messaliste passeront d'abord exclusivement à travers le

39. Il s'agit de l'avocat algérien Brahim Maïza, lié à Messali Hadj et proche des trotskystes, en contact avec Raoul, et qui sera en 1945 le premier secrétaire général du PPA reconstitué en France.

leader algérien et Pierre Lambert, au domicile niortais de Madame Cardinal, la mère d'Annie, compagne de Daniel Renard. C'est en tant que militant de base que Raoul va être mis en face de cette situation et du tournant radical entrepris par la direction du PCI après le début de l'insurrection dans les Aurès et la dissolution du MTLD (ex-PPA, qui s'est reconstruit sous le nom de MNA, Mouvement National Algérien).

Après un vif incident lors d'une assemblée générale de militants de la région parisienne, il écrit le 15 novembre 1954 à Daniel Renard une lettre qui révèle clairement une détérioration des rapports entre la direction et lui mais aussi dans l'organisation :

« Le rapport de Just⁴⁰, je me demande si vous l'avez écouté, heureusement j'ai noté les phrases qui m'ont obligé à intervenir : "Avec les événements du 1er novembre, on a assisté pour la première fois à l'unité dans la lutte révolutionnaire des peuples du Maghreb"... "L'Algérie devient la pointe avancée de la situation en Afrique du Nord"... "Les leçons de 1945-1950 ont été tirées dans le MTLD"... "Il y a changement dans la nature du mouvement et dans la nature du MTLD"... "La lutte se radicalise et prend un caractère social de plus en plus approfondi"... "L'Aurès est l'aspect le plus avancé du mouvement" et je n'ai pas pu tout noter ».

Son commentaire dépasse largement le rapport qui en est l'occasion. Raoul commence à se poser des problèmes fondamentaux sur les rapports entre la direction et les membres de son organisation. Il écrit dans la même lettre à Renard :

« Ce rapport de Just, consciemment ou non, était un rapport d'"électrisation" du parti. Inutile de rappeler les exemples staliniens. Notons que si on sent le besoin d'électriser, c'est parce qu'on méprise son organisation — on ne lui fait pas confiance ».

Quelques jours plus tard, dans un texte à ses proches, il écrit sur ce thème :

« "Les fusils parlent", dit Lambert. "J'en vois qui hésitent, comme en Octobre," avise Bloch et "Ce n'est pas par hasard si j'ai commencé mon rapport par les tâches", ajoute Just. Visiblement le brain trust a une triste idée de "sa base" ».

40. Stéphane Just, ouvrier alors balayeur au métro, venait d'entrer à la direction du PCI qu'il avait rejoint après la guerre pendant laquelle il était prisonnier en Allemagne. Fils du dirigeant de la gauche SFIO Claude Just, il était entré au PCI avec les restes des JS.

Un engagement ancien

Sur les questions algériennes, Raoul ne tombait pas du ciel. Son expérience vietnamienne lui permettait de comprendre avant tous les autres les problèmes que posait le travail chez des ouvriers coloniaux exilés et presque étrangers, au moins par la langue, à la société française.

De plus, en tant que responsable de la commission coloniale du PCI, il avait évidemment une connaissance sérieuse de la situation sociale et politique de ce pays. Nous avons vu qu'il avait en tout cas été, sinon le premier, du moins l'un des premiers, grâce à Daniel Guérin, à rencontrer Messali Hadj entre deux internements administratifs, notamment lors de son séjour à Paris en 1946 chez l'avocat Brahim Maïza, son ami, proche des trotskystes.

Mais son apparent retrait était dû en réalité à une conception politique qui avait été la sienne dans son travail avec les Viets mais que la direction du PCI ne partageait apparemment pas dans le cas concret de l'Algérie.

Les militants trotskystes du PCI, qui aidaient le MNA, (Mouvement national algérien) successeur du MTLD (Mouvement pour le Triomphe de Libertés Démocratiques), fidèle à Messali, père du nationalisme algérien, pensaient qu'il était la seule organisation algérienne digne de l'appui des révolutionnaires, alors que Raoul pensait que toute direction de la lutte anti-coloniale devait en recevoir un appui inconditionnel.

Personnellement extrêmement courageux, Raoul ne condamnait pas le fait d'envoyer les « militants porter des valises », mais il aurait souhaité des manifestations de solidarité plus politiques, dans les usines, dans la rue.

L'une des manifestations premières de la crise du MTLD fut la lutte de fraction qui s'engagea à son sommet entre la majorité du comité central, les « centralistes », animés par Hocine Lahouel, Benkhedda et autres, et les fidèles de Messali. Bientôt, selon la version généralement admise à l'époque, une tendance activiste imagina une réconciliation sous le signe de la lutte armée : c'étaient les activistes du CRUA. *La Vérité* du PCI soutint sans nuances la fraction messaliste, condamnant les modérés qui cherchaient un compromis avec l'impérialisme et les activistes qui tombaient dans le piège de

l'influence du Caire et de l'extrémisme militaire, risquant ainsi de provoquer une insurrection prématurée.

La formation du FLN qui réussit à chapeauter les activistes du CRUA, les anciens « centralistes », les hommes du Caire et ceux de la bourgeoisie algérienne autour de Ferhat Abbas, compléta ce qui revenait à un véritable encerclement de la fraction messaliste devenue Mouvement National Algérien (MNA), condamnée à une acrobatique diplomatie et une marginalisation terrible dans les médias. Lambert devint en quelque sorte un porte-parole officieux du MNA, ce qui paracheva l'identification de ce dernier avec le PCI, dont les militants devinrent ses porteurs de valises.

Conscient que les différences politiques entre MNA et FLN (Front de libération nationale) avaient des racines sociales, Raoul ne voyait pourtant pas dans le MNA le « parti du prolétariat » et encore moins du « peuple prolétaire » et dans le FLN celui de la petite-bourgeoisie algérienne et du stalinisme mondial comme pouvaient le laisser supposer les féroces attaques du PCF contre les messalistes.

Raoul se souvenait que le petit noyau du GBL indochinois avait joué un rôle décisif en fondant le mouvement des travailleurs indochinois en lutte pour ses droits démocratiques. Les camarades vietnamiens de Raoul n'avaient pourtant intégré aucune organisation nationaliste de gauche, centriste ou communiste stalinienne, mais s'étaient adressés directement aux travailleurs en tant que trotskystes.

En Algérie, le mouvement nationaliste de Messali, le PPA-MTLD-MNA était à ses yeux une organisation populaire, plébéienne, à cet égard, alliée naturelle des trotskystes. Raoul pensait qu'il s'agissait bien de faire de lui l'interlocuteur privilégié, allié politique du parti, mais il ne croyait pas que la nature sociale de ce parti pût, en dépit du nombre d'ouvriers qu'il comptait dans ses rangs, lui permettre de devenir par une sorte de transformation organique organisée d'en-haut, voire d'évolution, un parti ouvrier, « le parti révolutionnaire en Algérie ».

C'était pourtant là le *credo* de son parti. Lui ne pensait pas non plus que ce dernier devait abandonner le terrain qui était le sien, celui de la lutte des classes en France, pour devenir l'organe et le porte-parole « légal » de cette organisation algérienne. Les heurts sur cette question furent d'une extrême violence et laissèrent dans l'esprit et le cœur de Raoul des blessures qui ne cicatrisèrent jamais.

Les divergences initiales

Dans le texte précédemment cité, avec le sous-titre « Les Problèmes de la révolution algérienne et le PCI », Raoul s'explique sur les divergences apparues entre lui et la direction de ce dernier au lendemain du 1er novembre 1953 :

« Où sont les divergences ? Si on laisse de côté les points de détail, elles portent :

3) sur l'appréciation des événements d'Algérie considérés en fonction du MTLD.

4) Sur les facteurs objectifs d'évolution de la situation algérienne.

5) Sur l'intervention du parti vis-à-vis du MTLD et de l'émigration nord-africaine en France.

C'est-à-dire que, pour nous, ce n'est pas le problème algérien en soi qui est posé, mais le problème du parti face aux événements d'Algérie.

Pour le BP (pour autant qu'il soit homogène à ce sujet — nous n'en savons rien), la tâche dévolue au parti dans cette affaire se résume exclusivement à une tâche de propagande et d'agitation

- pour l'indépendance de l'Algérie.
- pour la libération de Messali Hadj
- pour les libertés démocratiques en Algérie
- contre la répression contre-révolutionnaire en Afrique du Nord

Autrement dit, pour le BP, la modification apportée par les événements d'Algérie se solde dans le parti par le simple passage au premier plan d'une tâche classique : le soutien inconditionnel à un mouvement colonial anti-impérialiste.

Dans son orientation d'éducation, de propagande et de recrutement (et d'appareil), rien n'est changé pour le parti.

Pour nous, cette nouvelle situation modifie à des degrés divers - et notre attitude vis-à-vis du MTLD et notre propagande sur la question algérienne

- et notre orientation d'organisation et de recrutement vis-à-vis des travailleurs nord-africains (et la question de l'appareil).

Un tel hiatus ne peut s'expliquer que par des analyses différentes, que nous allons tenter de mettre au clair.

Sur quoi sommes-nous d'accord ?

6) Sur le fait que, à partir du 30 octobre, prématurée ou non, une nouvelle forme de lutte a surgi en Algérie contre la

bourgeoisie française et algérienne qui, quels que soient ses hauts et ses bas ne pourra plus être épongée par l'impérialisme (ce que les bourgeois appellent « une situation pourrie »).

7) qu'une jonction Algérie-Maroc-Tunisie est en route (et pas harmonieusement, le voit-on maintenant ?)

8) que ce phénomène aura sur la bourgeoisie française et dans la classe ouvrière des répercussions à la longue **considérables**.

9) que cette lutte algérienne ne peut avoir de solution rapide (ce qui n'était pas vraiment clair à la première assemblée générale mais fut admis par Lambert à la deuxième)

10) que le sort de la révolution algérienne est indissolublement lié à celui de la révolution prolétarienne en France.

Ce sont là, semble-t-il, cinq points d'accord sur une ébauche d'analyse objective. A partir de là, tout diverge du point de vue de la direction révolutionnaire et des tâches du parti. C'est-à-dire, pour parler notre jargon, à partir du problème de l'intervention "subjective". En principe, de la constatation selon laquelle le problème algérien est indissolublement lié à la révolution en France devrait couler de source une position identique sur l'orientation du parti. Mais là encore se décalquent des positions latentes. Une chose sont les accords sur des phrases générales, une autre chose est la place et la signification qu'on leur donne. Le problème algérien n'est pas "spécial" en ce sens qu'il justifie des manières "spéciales" de l'aborder sauf dans le cadre de la pensée d'un Germain⁴¹ (pour qui on a vu des choses si "bizarres" (Tito, Mao), que n'importe quelle bizarrerie peut survenir (pourquoi certains PC ne feraient-ils pas la révolution prolétarienne et pourquoi le PPA ne deviendrait-il pas un parti marxiste révolutionnaire par génération spontanée ?).

Implicitement, lorsqu'il s'agit de définir une orientation et des tâches vis-à-vis de l'Algérie, chacun les aborde comme il aborde le problème de la construction du parti révolutionnaire en France, comme il aborde le "travail de masse", comme il aborde les problèmes de programme et d'éducation, comme il aborde les problèmes d'appareil ».

Raoul relève qu'une note du bureau politique énumère comme facteurs d'évolution de la situation algérienne, les trois facteurs mentionnés par l'organisation nationaliste algérienne, les événements de Tunisie et Maroc, l'existence du MTLD et le renforcement du

41. Germain était le pseudonyme du Belge Ernest Mandel, membre important du SI.

comité de Libération du Maghreb arabe au Caire. Pour lui, et « que cela plaise ou non aux nationalistes nord-africains », ces facteurs sont, dans l'ordre, la situation de la bourgeoisie et de la lutte des classes en France, le caractère, l'évolution et l'orientation du PPA, la situation politique dans les masses urbaines d'Algérie et dans l'émigration européenne d'Afrique du Nord. La trahison du Caire et de la Ligue arabe est inscrite malgré leurs palinodies à l'ONU.

Il critique l'idée selon laquelle la lutte armée, qui n'est qu'un facteur d'évolution de la crise, serait par elle-même déterminante

« Des camarades déclarent que cette lutte armée est un dépassement de la situation précédente. C'est vrai quand les conditions objectives et subjectives de la révolution sont mûres. Quand elles ne le sont pas, la lutte armée n'est que la résultante de conjonctures, parfois une aventure, parfois une composante mais elle ne remplace ni ne crée de toutes pièces les conditions objectives d'ensemble et elle ne peut servir d'alternative aux problèmes du parti révolutionnaire ».

Puis il dirige sa polémique contre l'idée que le PPA aurait « changé de nature », une conception qui va sous-tendre toute la politique algérienne de son organisation :

« Le PPA est un "parti prolétarien révolutionnaire", nous dit-on. Ne discutons pas sur des mots. L'étiquette peut être employée à condition de ne pas laisser tomber le contenu réel. Parce qu'on ajoute, dans la note politique n°7, que le PPA "a assimilé complètement la pratique et l'organisation communiste du parti". Y a-t-il donc une "pratique communiste" indépendante du programme et de la stratégie du même nom ? Cette nouvelle découverte est du même tonneau que celle du bolchevisme réduit à une technique organisationnelle.

Le PPA est-il une organisation marxiste révolutionnaire ? Telle est la seule manière de poser dans nos rangs le problème de sa caractérisation.

- Il ne s'agit pas de savoir si on soutient le PPA contre l'impérialisme français. Cela va de soi, comme pour le Néo-destour ou le Viêt Minh. Le Viêt Minh est-il une organisation prolétarienne révolutionnaire ? Oui, semble-t-il, à moins que son caractère "stalinien" ne lui enlève le droit à une telle sanctification. Quelle est donc notre attitude vis-à-vis du Viêt Minh ?

- Le PPA n'est pas une organisation marxiste. Sa composition sociale et les données de la société algérienne permettent une

évolution dans ce sens. On peut même tenir pour certain qu'en fin de compte, même si cela devait se solder par une série de crises, une fraction au moins du PPA passera au marxisme — et à la nouvelle Internationale communiste.

Il n'y a pas de "révolution permanente" automatique sur le plan de l'idéologie ou alors il faut abandonner le léninisme. Si la preuve était encore à faire, considérons justement ce PPA, depuis 20 ans en contact avec le marxisme, depuis dix ans face aux problèmes issus de la guerre en Algérie, dont l'évolution se solde aujourd'hui par une crise contre une aile "réformiste", un courant insurrectionnel et 80 % au moins des cadres en prison.

Le programme du PPA ? C'est effectivement un "programme transitoire" analogue au nôtre. Là encore, ce programme permet effectivement une meilleure sensibilité au marxisme révolutionnaire. Mais le critère, pour une organisation, n'est pas tant son programme écrit que sa stratégie de lutte pour la prise du pouvoir et l'application de son programme.

Le PPA a toujours considéré la lutte de classes en France comme une force d'appoint. Jamais comme une condition *sine qua non*. Il a toujours considéré que, dans la lutte de classes en France, il n'était pas en définitive partie prenante. Même sur la question algérienne, la question d'un travail syndical a mis des années à se faire jour.

Le PPA s'est trouvé face à un mur. A partir du moment où, stratégiquement, il a voulu poser le problème d'une lutte victorieuse par les seules forces du peuple algérien — ou, pour étendre le front, celles du peuple maghrébin — il était acculé soit à tenter de vaincre l'appareil "du dedans" : "réformisme", soit à passer à la lutte armée style "Longue Marche".

La crise du MTLD sourd uniquement de cet écueil stratégique, le mouvement "prématuré" de même. Les rêves d'"internationalisation" du conflit, idem.. »

Il illustre ces affirmations par un rappel des conditions de la scission du MTLD, le courant centraliste de Hocine Lahouel proclamant des objectifs réformistes face à Messali Hadj et le courant du CRUA se fixant l'initiative militaire pour resouder l'organisation en imposant le combat armé. Il souligne ce qu'il considère comme une véritable démission de *La Vérité* par rapport à ce débat politique, écrivant :

« Qu'a-t-on fait alors pour faire comprendre aux réformistes qu'ils se fourvoient ? Qu'a-t-on fait pour faire comprendre à la fraction messaliste que les Lahouel ne faisaient que dériver un

souci sain de toute une fraction MTLD, à savoir le besoin d'une stratégie qui ne soit pas un simple *perinde ac cadaver* ?

N'avions-nous pas d'autre explication que celle qui a consisté à élargir une tendance, pratiquant le front unique avec le drapeau dans sa poche et à accuser une autre d'"admettre les massacres de 1945" [...] Par une telle attitude on se scie et vis-à-vis des uns et vis-à-vis des autres en tant que défenseurs d'un programme et d'une stratégie internationale et révolutionnaire ».

La polémique de Raoul dans la première année de l'insurrection algérienne se fait plus âpre contre la direction sur la question syndicale. Cette dernière abandonne pour le moment le mot d'ordre de constitution d'une centrale syndicale algérienne qui lui paraît à lui un élément indispensable de la lutte non seulement y compris mais surtout en temps d'insurrection armée. Il argumente :

« Lambert [...] nous a démontré que la constitution d'une Centrale algérienne était difficile — parce que, dans les congrès, les petits syndicats se trouvent avoir voix égales avec de gros syndicats style dockers. Qui a jamais posé le problème de l'organisation des masses algériennes en fonction d'une majorité dans un congrès ? C'est là une idée qui ne peut naître que dans certaines têtes.

La centrale syndicale indépendante était un schème vers lequel le MTLD devait tendre. Sa difficulté implique-t-elle que l'organisation des masses par corporation, centrale ou pas centrale, indépendante ou pas indépendante, doit être abandonnée ? On nous dit "Ceux qui sont si forts n'ont qu'à y aller, construire une centrale en Algérie". Ce genre d'argument ne vous rappelle rien ? »

Pour lui, celui qui accusait hier les « réformistes du MTLD de capituler devant les faits » capitule à son tour — mais devant qui ? — quand « il enterre une ligne vieille de dix ans, vis-à-vis du MTLD, sous prétexte que « les fusils parlent » ? C'est pour lui beaucoup plus qu'une capitulation, à savoir l'abandon d'un rôle essentiel du parti, qui est de chercher, d'élaborer et de faire passer une ligne stratégique juste. Il critique avec verve, mais déjà une méfiance et peut-être une hostilité réelle, ceux qui sont en train, selon lui d'abandonner des positions fondamentales et qui lui ont répondu que les marxistes révolutionnaires n'étaient pas « des pondeurs de thèses » :

« Mais dans ce cas, camarades, qu'est-ce que vous foutez dans la IVe Internationale, parce qu'à notre connaissance, celle-ci s'est construite aussi sur des "thèses", quand Mao faisait sa "Longue

Marche", quand Thaelmann⁴² "combattait les nazis", quand Staline "développait les forces productives", quand Marty "faisait la guerre à Franco"... »

C'est à la tradition trotskyste qu'il fait appel en assurant que l'une des premières tâches de son parti devrait être de travailler sur les « Problèmes de la révolution algérienne ». Il le justifie par une phrase dans laquelle se trouve en quelque sorte concentrée sa pensée face à la débâcle :

« C'est là une tâche qui retombe sur les épaules du parti. Nous n'avons pas démissionné avec la mort de Trotsky (et renoncé) à de telles prétentions, et les "miracles" Mao, Tito et Ho Chi Minh ne décrètent pas la faillite du trotskysme ».

Il pose un problème, finalement analogue, avec celui des ouvriers nord-africains en France. Il écrit :

« A cette étape, la jonction est déjà possible avec les travailleurs nord-africains pour qui la guerre civile est déjà ouverte et pour qui notre fermeté sur la question algérienne est déjà un critère. Sur cette question, il faut prendre position. Sous prétexte de front unique avec le PPA, ne tentons-nous pas de convaincre sa direction de la nécessité d'une jonction quasi organique du PCI et du MTLD en France ? Si nous n'arrivons pas à la convaincre, continuerons-nous à considérer les travailleurs algériens comme appartenant à une "nation" spéciale, ressortissant d'un parti spécial, ce qui reviendrait à dire que les exploités se subdivisent en France en couches nationales ? »

Il pose une question qui lui permet d'élargir le débat :

« Le front unique avec le PPA signifie-t-il que le trotskysme et son orientation vers les masses s'arrêtent là où commencent les prérogatives "nationales" ? Idem pour l'émigration étudiante : si un Algérien, militant ou non du MTLD, vient à nous pour chercher une politique ou une organisation, l'envoyons-nous à M(essali) ou faisons-nous notre travail traditionnel ? [...] Ces questions ne sont pas de détail, elles tournent toutes autour de la question suivante : le parti révolutionnaire se construira-t-il par des actions de sommet, tendant à détacher des "pans" d'organisations en détachant des leaders, ou se construira-t-il dans l'organisation des masses tout en faisant un travail de sommet complémentaire ? »

42. Ernst Thaelmann, imposé par Staline à la tête du KPD, conduisit ce parti et les travailleurs allemands à la défaite face à Hitler.

Pour une fraction trotskyste algérienne

Il préconisait pour sa part la constitution d'une « fraction trotskyste » dans le MNA, ce que la direction considérait comme au mieux une maladresse et en tout cas une grosse erreur, dans la mesure où l'accord était pratiquement total, disait-elle, entre Messali et elle. Tout se passait comme si, à ses yeux, Messali Hadj était en quelque sorte un « trotskyste naturel » ou en passe de le devenir dans le cours des tête-à-tête multipliés.

Mais la situation ainsi créée était insupportable aux yeux de Raoul. Les militants trotskystes étaient certes normalement solidaires des combattants coloniaux et Raoul ne le discutait pas. Mais en les soumettant à la politique d'une autre organisation, distincte, en faisant d'eux les « mercenaires » de Messali, ne soulevait-on pas le crucial problème de la démocratie ?

Et quel respect leur manifestait-on dans la lutte quotidienne, à ces hommes avec qui l'on parlait politique, que l'on traitait en frères combattants mais à qui on devait faire comprendre qu'ils faisaient leur devoir de militants en ne devenant pas trotskystes ?

Où était l'internationalisme quand les Algériens ne pouvaient être « trotskystes », mais seulement « messalistes » ? Ce n'était même pas une question de morale. C'était pour Raoul une absurdité — ou une absurdité qui recouvrait une autre réalité.

Raoul ne savait pas laquelle et il est des critiques qu'il ne formula jamais par écrit, dans la crainte des voies qu'elles risquaient d'ouvrir.

VI - La crise du Parti

Il est difficile de séparer désormais la discussion algérienne de la situation dans le parti. Elles se sont influencées, voire conditionnées l'une l'autre et la crispation est grande ainsi que la cristallisation des groupes, déjà tendances ou fractions de fait. Raoul est particulièrement blessé par les pratiques de la direction après que celle-ci ait déclenché contre lui un véritable tir de barrage lors d'une assemblée générale de la région parisienne où son intervention et ses questions ont empêché de « mobiliser » les militants, ce qui était l'objectif assigné à cette réunion.

Tableau pour un camarade étranger

Dans une lettre du 10 septembre 1954 à un camarade britannique très proche, probablement Jimmy Deane, Raoul explique la formation de son « groupe » dans le PCI :

« Le quart du PCI environ est organisé “de façon illégale” autour de quelques camarades (dont je suis) [...] Un groupe existe. Etroitement soudé, plutôt non-officiel pour le moment, car nous voulons choisir notre champ de bataille, pas à pas, et pas laisser Bloch ou Bleibtreu le faire pour nous. Nous connaissons leurs trucs, là-dessus, ils connaissent la musique. Nous ne voulons pas qu'on nous boycotte ou qu'on nous calomnie dans le parti ou l'Internationale avant que nous nous tenions ferme sur nos jambes. Pourquoi je dis “ils” ? Je ne peux pas dire un tel ou un tel. Ils ne savent pas où ils vont, la crise leur a donné le vertige. Dix ans au moins à couper les cheveux en quatre sur des rêves et des perspectives de la planète Mars ont miné le sol sous leurs pieds.. “Ils”, c'est ce qu'on appelle “la majorité du CC”, en général de fort bons combattants, pas mal d'ouvriers réellement intégrés dans la classe ouvrière (les choses ont bien changé depuis 47), mais qui ne savent pas où ils sont exactement sauf qu'ils veulent construire une organisation ouvrière révolutionnaire. “Ils”, ce sont ceux avec qui nous avons combattu Pablo, avec qui nous avons maintenu le parti etc., mais “ils” sont des camarades qui, jusqu'à présent, n'ont pas

compris que le "pablisme" n'est pas né du néant. Certains d'entre eux pensent que toute cette crise n'est que le vieux combat entre petits-bourgeois et ouvriers, d'autres pensent que le pablisme est un "péché originel", plus ou moins perpétré par des agents staliniens, beaucoup, en fait, ne pensent rien.

[...] Nous, nous nous sentons des "leurs". De la véritable tendance ouvrière qui se regroupe en partie autour de la "majorité". Nous savons qu'à long terme, quelques-uns d'entre eux sont foutus, perdus. Pourquoi ? [...] Il faut le comprendre, il n'y a pas eu un seul texte "théorique" traitant du pablisme. La section française a réagi parce que les pablistes voulaient détruire leur tendance syndicale pour l'offrir aux staliniens — empiriquement. Ainsi Cannon et Breitman⁴³ ont-ils commencé à comprendre quand ils ont vu le reniement ouvert des pablistes en juin 53 en Allemagne et devant août 53 en France »⁴⁴.

Il trace ensuite du PCI le tableau suivant :

« Le PCI est une organisation ouvrière révolutionnaire, née dans le trotskysme plus que créée par lui, dont les membres aujourd'hui sont presque exclusivement "parisiens", dont la composition sociale est à 90 % d'ouvriers et d'employés, dont le comité central reflète cette composition, tous étant syndiqués, sauf une demi-douzaine qui sont sans emploi ou employés dans un secteur sans syndicat [...] La Fédération autonome des Postes, fondée en août 53, nationalement organisée, est dirigée par Lafière (qui est avec "nous") et deux sympathisants. Le trotskysme est une force réellement reconnue à l'intérieur de Renault, dans les transports parisiens (métro et bus), chez les cheminots. Si on considère *L'Unité syndicale*, que nous contrôlons, notre influence est bien plus grande encore. Hébert, dirigeant gauche de FO, Lemoine, un ancien stalinien qui contrôle totalement Lourches, une zone minière, un stalinien au contrôle de la CGT dans une ville importante, sont de proches alliés. Plus encore, je ne peux le dire avec précision, mais nous et nous seuls sommes en contact agissant avec des pontes staliniens exclus ces dernières années et les gens derrière eux [...].

Si on pense en termes de "parti", on est horrifié de notre effroyable faiblesse, mais si on considère que la classe n'est pas qu'une infanterie, il y a deux conclusions : aussi faible soit-il, le

43. George Breitman était un dirigeant de la deuxième génération du SWP.

44. Raoul reprochait au SU d'avoir "collé" aux réformistes du SED en Allemagne, et à la CGT lors de la grève générale déclenchée au mois d'août 1953 en France, malgré tous les appareils syndicaux.

PCI est intégré dans la classe ouvrière, pas assez mais en train de l'être, il est ensuite l'unique organisation qui ait des traditions communistes révolutionnaires, l'unique foyer aujourd'hui du regroupement révolutionnaire, l'unique organisation révolutionnaire liée à un mouvement révolutionnaire international. Le PCI tel qu'il est a pavé la voie à la construction de l'organisation ouvrière révolutionnaire en France. Cela ne signifie pas, absolument pas, qu'il est l'embryon du futur parti révolutionnaire de masse, cette évolution est un enjeu, mais, quel que soit l'avenir, le PCI a dans ses rangs des révolutionnaires valables qui sont de bons cadres pour l'organisation révolutionnaire future ».

Après avoir expliqué à son correspondant qu'il s'agirait de gagner Daniel Renard pour modifier le rapport des forces interne, il lui indique ce qui est, à son sens, la maladie du PCI :

« Elle plonge ses racines dans une conception fautive du parti et de la classe, celle dont Lénine parlait en 1903, "la classe qui n'a qu'une conscience trade-unioniste". Bien sûr, le parti est nécessaire. Bien sûr celui qu'ils ont (le PCI) est plus du type menchevique que bolchevique, du point de vue de la préparation à la guerre civile. Mais ils sont imbibés de la sous-estimation de la conscience de classe et des capacités de la classe. L'appareil politique est tout. Gagnons-le et nous gagnons le prolétariat ».

Une atmosphère délétère

La discussion initiale au sujet de la guerre d'Algérie a eu des aspects très négatifs et Raoul en est sorti avec quelques cicatrices douloureuses. En novembre 1954, il reprend des formules que nous avons citées et développe une idée sur un fait qui lui paraît très grave :

« Le fait le plus grave, c'est qu'on peut déjà risquer un diagnostic terrible : cette direction se méfie de son parti.

Des camarades ont posé des questions à l'AG. Quelles réponses avons-nous entendues ? Bloch a déclaré qu'il s'attendait à des "hésitations" devant les tâches. Just a précisé qu'il avait commencé son rapport sur les tâches exprès. Qu'est-ce que ça signifie ? Que cette direction, si elle ne doute pas de sa "valeur", semble-t-il, doute de sa base. Pour elle, non seulement il est incongru de vouloir éclaircir les problèmes, mais cela devient un signe de lâcheté. Elle s'est auto-conservée dépositaire du capital

politique, des stratégies tactiques et appareils et maintenant de la morale révolutionnaire ».

N'oubliant pas les comptes ouverts du temps du CCI pendant la guerre et l'immédiat après-guerre, il montre du doigt ce qu'au PCI on appelle un « pabliste », un des anciens « vieux-bolcheviks », comme il dit, lui, avec une ironie infinie :

« Vieille histoire, de même origine, ça c'est Privas ».

Et pour faire bonne mesure sans doute, il se retourne aussitôt contre un autre ancien du CCI, Pierre Lambert, devenu, lui, dirigeant du PCI majoritaire :

« Pratiquement, Lambert est le contact-man du parti. Où en sont D., Hébert, Lemoine et Alfred ⁴⁵ ? [...] Le contact-man dirigeant incontrôlable du parti qui, partout où il a passé laisse le doute vis-à-vis de notre sérieux, de notre ligne, de notre efficacité, n'êtes-vous pas foutus de le voir ????, ce contact man, faudrait voir à le faire rentrer dans le rang d'abord, au sein du BP, c'est votre turf. Comprends donc ceci : sur quelle base exige-t-il et vous à sa queue la confiance ? Sur l'expérience ? Est-il cinglé ? ».

Raoul demeure discret sur les liens avec André Marty, entretenus par Lambert, qui a bercé ses camarades d'espérances avec l'organisation, en accord avec l'ancien mutin de la Mer Noire, de Comités de redressement communiste, avec la perspective — fausse selon lui — d'un journal, d'un appareil, et non l'élaboration d'une plateforme d'opposition dans le PCF. Commentant une série d'articles d'André Marty parus dans *La Vérité* sous le pseudonyme de Vasseur et quelques autres, il explique néanmoins :

« Les articles de Vasseur à eux tous, aussi nombreux seront-ils, ne constituent pas une plateforme de regroupement et de combat. Ils ne font qu'exprimer et peut-être même entretenir une critique amère, désordonnée, à la longue démoralisante et stérile. Le thème en est "Un jour viendra où les prolétaires communistes chasseront les usurpateurs de la direction".

45. Nous ignorons qui était D. Alexandre Hébert était un cheminot anarcho-syndicaliste animateur de FO à Nantes et Charles Lemoine un dirigeant du Nord des mineurs CGT et du PC à Lourches. Alfred était André Marty ancien héros et dirigeant du PCF qui venait d'en être exclu en décembre 1952, avec lequel Lambert poursuivait la discussion et que Raoul avait rencontré.

Usurpateurs de quoi ? Par rapport à quoi ? Par rapport à qui ? Pour quoi faire ? Comment ?

Nous, nous jubilons. On publie du première main ? Enfoncés les pablistes ! "Le trotskysme est une arme extraordinaire", pontifie Lambert. Démagogie, courte vue et sur cette voie, faillite ».

Un peu plus tard, il signale, avec une pointe d'exaspération concernant André Marty :

« Et Alfred ??? — On ne pourra pas nous dire qu'on n'a pas attendu patiemment les phénomènes nouveaux qui nous firent taire au congrès et depuis. Maintenant, qu'on ne nous explique pas que ce sont là des questions "anti-direction" parce qu'elles sont de lèse-majesté ».

Une fois encore il essaie de convaincre Daniel Renard :

« Je ne peux pas croire que tu te soies laissé aller au point d'oublier tout ce qui t'a mené, à une certaine époque, à avoir une conscience d'un certain nombre de choses à bannir. Si toi aussi tu es cuit, si tu crois qu'on doit avant tout défendre son "prestige", alors c'est grave.[...]. Si par vagues d'assaut style Saint-Cyriens en gants blancs, vous mettez ce parti dans l'impossibilité de se doubler d'une structure adéquate dans la situation actuelle, vous n'aurez été que des criminels impressionnistes. Nous n'en sommes plus aux discussions sur le papier. Le actes lient maintenant. Les conneries verbales pouvaient être sans effets du temps passé. Aujourd'hui, vu la situation objective en France, Afrique du Nord et Europe occidentale, chaque acte joue la tête du parti et les perspectives futures. "Armes de la critique et critique des armes", je l'ai déjà dit et ce n'est pas un grumeau idéologique.

Il est encore possible et il est encore temps de se prendre la tête à deux mains et, peu à peu, s'organiser politiquement et organiquement aux événements à venir. Le style "droitier" actuel ne peut donner que ce qu'ont donné les organisations trotskystes à la veille de la Deuxième Guerre mondiale : un effondrement immédiat et une course classique et épuisante après la situation parce qu'on n'a pas voulu s'y préparer.

On est faibles ? Ne sens-tu pas à quel point cet argument est précisément criminel, s'il ne fait que justifier le refus des tâches du jour (et "du jour" ne veut pas dire quotidien), enfin, enfin, enfin, puisqu'il faudrait se faire suivre d'un dictionnaire ».

Dans un texte incomplet de 1955, il reviendra sur la question des accusations lancées à la légère sans dissimuler son amertume :

« Que reste-t-il en définitive des crétinisantes accusations d'« hésitation », pour ne pas dire de lâcheté lancées dans la discussion algérienne ? Du vent, sinon une tendance intolérable à évader les questions, à éluder les divergences par le « rapport de force », à ravalier les discussions dans le parti au niveau des jeux de cirque où seuls des malades peuvent prendre plaisir à compter les coups, pour ne pas parler des responsables qui se livrent à des offensives systématiquement destructrices des notions élémentaires de respect de la dignité des militants dans un parti révolutionnaire. Que Bloch, dans la dernière assemblée générale, partant d'une critique juste de la *Vérité* postiers, n'ait vu là qu'une occasion de parler de « trahison », une fois de plus se livrant à une intervention maladroite d'inquisiteur, l'élimine comme dirigeant révolutionnaire dont le rôle est d'être écouté, respecté et non craint.

Pourquoi nos dirigeants voient-ils systématiquement dans des questions ou divergences un phénomène de lèse-majesté — nous renonçons à nous y intéresser. Mais pour ce qui est de nous laisser imposer ce système, qu'ils n'y comptent pas.

La majorité du parti réagira ou ne réagira pas. Ce n'est plus guère de notre ressort. Nous ne portons pas la guerre sur ce terrain, pas par tempérament, par souci des responsabilités. Nous essaierons de ne pas répondre aux provocations de cet ordre. Mais nous avons la naïveté d'avouer que ces méthodes puent, croyant que le bolchevisme n'a rien à voir avec l'indifférence devant des signes indéniables de décomposition ».

Plus loin, dans les mêmes notes, il relève que l'arrogance est une attitude étroitement liée au manque d'éducation politique :

« Du jour où Just et Renard se sont trouvés « à la direction », les problèmes qu'ils soulevaient — en substance rien moins que les rapports entre la direction et sa « base », entre le parti et « les masses » —, leur ont semblé réglés d'eux-mêmes ou, sinon réglés, du moins réglables à longue échéance, par la seule garantie de leur présence. Se plaignant hier du manque d'éducation, ils considèrent aujourd'hui que leur éducation propre suffit [...] Tout se passe comme si ce groupe, hypersensible aux critiques — « Nous n'avons pas la science infuse » — était en même temps profondément convaincu de sa mission. Les « intellectuels » (!) parlent peut-être juste, mais « nous » avons la foi, les muscles et (*interruption de texte*) ».

La détérioration des hommes

Il repart dans sa réflexion de l'expérience de la révolution russe :

« On comprend bien que la défaite de la révolution en Europe occidentale après la guerre de 14, l'isolement de l'URSS, aient entraîné le Thermidor bureaucratique, mais il est toujours difficile de comprendre, a priori, comment il a pu se faire que ce Thermidor ait été administré par toute une série de révolutionnaires de la veille.

Les phénomènes dits « psychologiques » ont la réputation d'être négligeables et, sur une longue course, ils le sont. Le Testament de Lénine n'en est pas moins là pour souligner leur rôle éventuel. Pour moi, maintenant, après plusieurs expériences, je crois avoir compris comment les hommes se détériorent. La réplique haineuse de Molotov à Trotsky : « Tout le monde ne peut pas avoir du génie, camarade Trotsky, mais on peut avoir de la persévérance », prend toute sa valeur à l'image de médiocres mégalomanes dont la seule forme de survie est nécessairement de combattre tout ce qui risquerait de leur taper sur les doigts ».

Il a retrouvé chez ses propres camarades la haine des intellectuels qui sévit dans les organisations stalinienne.

« Derrière la haine des intellectuels, il y a, comme chez les staliniens, non pas seulement une méfiance justifiée envers la cyclothymie petite-bourgeoise, mais il y a aussi une haine rageuse de frustrés, d'incompris, de génies méconnus, d'infantiles rêves de grandeurs qu'on solde comme on peut — dans les mauvaises périodes en organisant une autre forme de « chasse aux sorcières » ».

Il en vient aux « caractérisations » d'individus, fait des citations, puis commente :

« 50% du parti sont donc des incapables ou des enfants de chœur, les autres 50%, eux, sont, comme Pablo disait si bien à sa fraction scissionniste, « la crème du prolétariat ». Et les membres du BP, un par un, offrent probablement des garanties historiques politiques, organisationnelles et militantes peut-être ?

Sur ce plan la discussion est ravalée au niveau des inquisitions moyenâgeuses, avec cette différence, excusez-nous, qu'Ignace de Loyola construisait une organisation d'inquisiteurs et n'était pas quelqu'un qui voyait son empire réduit à une peau de chagrin pitoyable ».

Pensant un moment que son parti n'est plus redressable, il envisage de le quitter et écrit en 1954 toujours dans un projet qu'il laissera inachevé :

« *Comediante tragediante*, les Crétins solennels affichent l'étiquette de ce qui faillit être le "parti" "communiste" "internationaliste", "section française" de la "IVE Internationale". On se demande ce qui l'emporte, du ridicule ou de la tragédie dans cet événement — parce que c'est un événement.

[...] Ainsi on aboutit — et notre départ n'en est pas un critère — nous sommes restés trop longtemps pour avoir compris trop tard — dix-sept ans après la fondation de la IVE, après trente années de "trotskysme", à cette officine qui prétend au *copyright* sur le programme communiste révolutionnaire.

On peut comprendre le désarroi, on peut comprendre l'exaspération, mais ce qu'on ne peut admettre, c'est l'effarante prétention de ces gens ».

Et pourtant, il ne part pas.

Pourquoi il ne part pas

Un texte dont nous n'avons pas malheureusement la date exacte mais qui correspond en gros à la discussion au lendemain du début de la guerre d'Algérie nous donne la clé du comportement de Raoul qui, après un moment de colère, prend position nettement contre ceux de ses proches camarades qui envisagent de s'en aller pour fonder une autre organisation.

« Une chose est de poser le problème de l'organisation révolutionnaire du prolétariat français (et mondial), une autre chose est, sous prétexte qu'on se pose le problème, de prétendre que cela suffit à se définir comme groupe homogène idéologiquement et organisationnellement structuré, etc.

Dans ce cas, il doit être clair qu'il faut être cinglé, illuminé, ou chercher une porte de sortie, pour, à l'heure actuelle, s'imaginer qu'on puisse sortir, ou faire comme si, des cadres aussi moches soient-ils du PCI actuel pour ferrailer, tout en construisant une organisation. Précisons : on peut toujours construire "une organisation", toujours. Mais construire l'organisation nécessaire pour une quinzaine d'années à venir, en France, ça, c'est une autre histoire.

Tout minable qu'il était, le PCI a cependant été un foyer d'expériences très instructives : les tendances à ne pas faire. Il

faudrait avoir le temps de les reprendre, une par une. Nous n'avons pas le temps, comme de beaucoup d'autres choses et c'est dommage — pour les camarades qui s'imagineraient que les prédécesseurs étaient tout bonnement des cons ; ou que la situation était plus mauvaise ou on ne sait quoi qui revienne à dire : avec un quarteron de gueulards, on fait quelques blocs astucieux, on se tire, et faites-nous confiance.

S'il faut mettre les points sur les J, précisons ceci : jusqu'à nouvel ordre, il y a dans le PCI toute une série de types qui valent largement du point de vue capacité et expérience les membres de notre groupe. Ce sont les cadres de pensée et d'organisation dans lesquels ils vivent qui leur donnent leur apparence actuelle. Qu'on en pense ce qu'on en voudra, ils sont encore là et où sont les grandiloquents réformateurs qui ont fait des "tendances" bidon ?

Enfin, disons-le crûment : s'il y a des gars qui s'imaginent qu'avec quatre lectures, la collection "*Que sais-je ?*", le manuel du fantassin et quelques mauvais 9 mm, ils sont capables de renverser la vapeur vers la création d'une organisation révolutionnaire valable, ils me font bien marrer, et, à ce compte-là, je préfère marcher avec les "fossiles" qui ont lu quelques bouquins de plus, connaissent peu ou prou la lutte illégale, ont une expérience et n'ont pas fait de preuves mythiques. Personnellement, allons-y crûment : couper au rasoir avec les aventures, les blocs sans principe, les improvisations, les à peu près, les prétentions injustifiées, la démagogie anti-direction. [...]

Il y a les gars qui frappent à la porte et qu'on ne peut ni amener au PCI ni laisser en suspens dans la nature. C'est une question importante. Quelle est sa place et peut-on y répondre ?

Sa place : par rapport à Baratier, Renard, Henger, Dumont⁴⁶, et une série d'autres, s'il fallait choisir, le choix est fait ; on met des années à former des cadres révolutionnaires, des années à savoir s'ils tiennent ou ne tiennent pas —, depuis des années, des dizaines de milliers de prolos sont restés "à côté", à cause de l'incurie de l'organisation, c'est cette incurie qu'il faut vaincre pour retrouver "les masses" et les quelques gars en question. S'il fallait choisir entre un an de travail interne, sans recrutement aucun et un an de recrutement sans travail politique, à l'étape actuelle, il faudrait sacrifier le recrutement ».

46. Henry Baratier (Renault) et Pierrot Henger étaient métallous, René Dumont, photographe, responsable syndical à la Bibliothèque nationale.

Raoul, finalement, n'a pas quitté son parti au lendemain de la dramatique discussion sur la question algérienne en 1954 puis de l'attaque publique, qu'il juge scandaleuse, contre Bleibtreu⁴⁷ et ses camarades, minorité du Comité central. Mais il n'y reste pas en capitulant. Dans une note de novembre, il déclare que ses camarades et lui ne toléreront aucune exclusion dans leurs rangs :

« Nous n'avons pas l'intention, sous prétexte d'une fausse identification entre ce BP et le passé et l'avenir du trotskysme, de livrer nos camarades aux réactions mégalomanes de bolcheviks de carnaval [...] Nous avons choisi une voie : avec ce parti, sous réserve d'une politique et de méthodes communistes ».

Il a repris le collier. Sans illusion. Il a été un long moment très atteint par la campagne de calomnie déchaînée contre lui. Il surmonte et aborde ce qu'il appelle avec dérision « le cas Raoul ».

« Raoul ne prétend pas avoir les mains blanches, ni en ce qui concerne les idées politiques, ni en ce qui concerne sa "vie personnelle". Mais justement parce que Raoul semble un cas clinique, il offre au moins l'avantage de la saturation : après n tonnes de boue, une de plus ou de moins ne change guère. Et la question resurgit : bien que les idées soient difficilement séparables de leurs défenseurs, ces idées, il ne les défend pas seul et de ce fait elles exigent un autre genre de réponse ».

Il dit par exemple qu'il a droit à une réponse comme tout camarade qui penserait comme lui qu'il n'y aura pas de scission du genre de celle du PSOP⁴⁸ d'ici la prochaine guerre ou que la notion de « parti révolutionnaire de masses » est un leurre et une perspective destructrice parce qu'irréalisable. Il est même prêt à servir de bouc émissaire puisqu'après avoir proposé à ses proches un article au vitriol qui ne les emballe pas, il leur écrit :

« On me fait remarquer que c'est justement avec de tels articles qu'on resoude derrière leur "direction" ceux qui sont restés au sein de l'Eglise. C'est peut-être vrai, probablement même. Mais cela ne peut signifier à la longue qu'une seule chose : ces

47. Marcel Bleibtreu, médecin, ancien du POI, dit Tanguy et Favre, avait été secrétaire général du PCI et avait dirigé initialement l'opposition à Pablo. Raoul insiste toujours sur ce point.

48. Le Parti socialiste ouvrier et paysan (PSOP) français fut fondé par les militants de la fédération de la Seine de la SFIO exclus en 1938 qui appartenaient à la Gauche révolutionnaire de Marceau Pivert et Daniel Guérin.

camarades "de la base" se durciront et tenteront coûte que coûte de bâtir une organisation révolutionnaire "sous le coup des critiques les plus criminelles". Si cela est, ils bâtiront, et pour bâtir, ils jetteront tôt ou tard par-dessus bord la clique de faillis qui leur sert, à l'heure actuelle, de direction. Une hostilité féroce n'en existera pas moins ? Elle ne sera pas plus forte que les nécessités politiques et devra trouver un exutoire personnifié. Quand bien même, au bout de la route, Raoul en ferait les frais, ce ne serait pas là un problème ».

Comment réussit-il à écrire autant de textes et sur les sujets les plus divers ? Il semble que, trop longtemps frustré et sentant l'urgence de la situation, il ne puisse plus se résigner à se taire : il le montre en tout cas lorsque, se voyant refuser l'accès aux feuilles de discussion parce que « stagiaire » — une telle réponse, non statutaire selon lui mais parfaitement bureaucratique, adressée à un militant comme, lui est évidemment un scandale — il s'adresse directement aux membres du parti au risque de se faire exclure. Il semble que là, la direction eut le bon réflexe de fermer les yeux : sans doute avait-elle senti que la limite était dépassée avec ce militant explosif, mais d'une loyauté à toute épreuve.

Le regroupement

En réalité, depuis plusieurs mois déjà, Raoul et ses camarades existaient sous la forme d'une fraction un peu spéciale, se concertant et agissant ensemble, sans réalité « légale » dans le parti, puisque ne s'étant pas déclarés comme « tendance ». C'est dans une lettre déjà citée par ailleurs sur l'analyse de la situation, datée du 22 avril 1954, que Raoul avait adressé par écrit à ses camarades ses propositions d'organisation, de ce qu'il appelait pudiquement et peut-être prudemment dans son esprit un « regroupement ».

Après avoir rappelé les crises déjà subies, il avait alors écrit :

« A notre époque, une organisation révolutionnaire internationale, si nécessaire et si justifiée qu'elle soit, ne peut tenir indéfiniment dans une telle confusion. Le cycle de crise a culminé avec le "pablisme" ».

Les crises à venir, si elles ne se développent pas à travers une tentative de "redressement" sur les points cités ne seront plus que de pures et simples crises de décomposition [...].

Penser qu'on pourrait répondre par une simple succession de textes politiques serait se bercer d'illusions : il n'en reste pas

moins qu'au départ la question d'un réarmement politique prime. Que, par surcroît, ce réarmement politique, faute de subir le sort des opérations politiques sectaires, doit être opéré à partir du milieu dans lequel nous sommes à juste titre intégrés.

L'avantage d'une composition ouvrière s'exprime en particulier par la soif constante d'une traduction des problèmes les plus "abstraites" en stratégie, tactique, mots d'ordre, schèmes d'organisation "concrets". Les soucis ci-dessus exprimés seront tous sensibles dès formulation dans une telle organisation. L'ouvrier veut vaincre. Il n'a aucun goût pour les *credo quia absurdum...*[...] Notre tâche porte sur la totalité du réarmement, discuter les perspectives, profiler les schèmes organisationnels ».

Rappelant à ses camarades de « regroupement » que tous les militants étaient plus ou moins imprégnés des « vices de forme » de leur organisation, il mettait en garde contre la tentation de redresser le parti « au forceps », de recruter aussi des camarades simplement mécontents, sans en même temps s'efforcer d'en faire des cadres marxistes : sans faire fond, avant tout, sur la prise de conscience politique. Il leur demandait d'être conscients de la longueur et des difficultés de la tâche qu'ils entreprenaient.

Concrètement, il fixait des objectifs précis :

« En gros, cela signifie à la première étape pour les membres du "regroupement" être les animateurs du "réarmement" et de la vie politiques, tendre à prendre le contrôle de "éducation et de la propagande" au sein du PCI, s'intégrer dans un secteur de travail, le créer ou le développer, veiller de très près aux développements politiques dans la IVe Internationale.

Cela définit le choix d'un seul et unique objectif pour le congrès de juin du PCI : convaincre le plus grand nombre possible de militants de la nécessité et des cadres généraux du "redressement", tenter de faire passer une résolution sur "l'éducation et la propagande" à la plus grande majorité possible, prendre le maximum de responsabilités dans ce travail. De plus, participation à la rédaction de *La Vérité*: contrôle et orientation du travail "jeune"; travail en direction des anars en évolution, pénétration dans le travail *Alfred* »⁴⁹

Sur le fonctionnement de ce qu'il appelle finalement « le regroupement », ouvert par cooptation même aux non-membres du

49. Daniel Lafièvre, le fils du postier Henri Lafièvre qui appartenait au groupe de Raoul, fut secrétaire parlementaire d'André Marty.

PCI, il écrit, le 14 novembre 1954, après avoir proposé l'élection de deux organismes, un « centre administratif » et un « centre de la RP » :

« Maintenant, qu'on comprenne bien que c'est là une mesure QUI NOUS EST IMPOSEE ET A LAQUELLE, DANS D'AUTRES CIRCONSTANCES, ON NE DEVRAIT PAS RECOURIR, SI ON S'EN TENAIT A NOTRE SEULE PHYSIONOMIE POLITIQUE.

Alors, pas de nécessité vertu. Pas de "direction" style parti. Et d'autre part, pas de sensibilité, prestige, pieds sensibles et autres conneries de microcosme qui se prend pour "la direction révolutionnaire du prolétariat mondial".

Désignation de ces organismes au vote secret. C'est peut-être une lubie, mais mon expérience me fait me méfier de la soi-disant rentabilité des votes à découvert en matière de questions mettant en jeu l'existence d'un groupe, parti ou organisation.

Toujours pas de discipline de groupe sur le plan des votes dans le parti. Discipline sur le plan des tâches librement choisies individuellement. C'est-à-dire, pas de centralisme, mais pas d'amateurisme ».

Nous n'avons aucun moyen de dire comment cette orientation fut appliquée et si elle le fut, ce que fut la vie et l'histoire du regroupement de Raoul. Ses camarades se souviennent qu'il mourut de sa belle mort : Raoul ne supportait pas d'être le seul à prendre des initiatives.

VII - Questions à revoir

Pour le reste, dans des lettres à Renard, comme dans les lettres à ses proches, il ne traite pas seulement d'actualité, de problèmes au jour le jour, ou d'expériences passées, le suc des leçons de l'Histoire, mais il s'exprime aussi sur des questions de fond, toutes brûlantes, toutes reliées à la question du programme, dont il considère qu'elles n'ont pas été résolues.

Au point de départ, il considère que c'est une erreur permanente qui a servi de base au travail des trotskystes, à savoir une caricature de la notion mise en avant par Trotsky en 1938 : « La crise de l'humanité, c'est la crise de la direction révolutionnaire ».

« Rapidement, la crise de l'humanité n'est plus en grande partie la crise des moyens qui manquent à la classe pour vaincre mais avant tout la non-pénétration des idées et mots d'ordre des "socialistes conscients" dans la classe. Tout ne relève plus alors que d'une plus ou moins grande conscience dans la tête des leaders et de leurs plus ou moins grands moyens matériels et humains chargés de faire pénétrer leurs idées. Dès lors on ne forme plus du tout de cadres, sacrifiant cette tâche à l'agitation ou, si on en forme, on fait une école stérilisante, tout juste capable de permettre de tenir en mains la "base". »

Des questions qui s'imposent

Ce sont des questions qu'il tourne depuis longtemps dans sa tête, des questions de fond dont il estime qu'il faudrait un jour les examiner ou les réexaminer et que le temps qui passe rend cette tâche plus urgente et plus nécessaire.

« Pensant que la construction du socialisme n'est pas un simple problème d'expropriation, que "l'expropriation" n'est même pas un terme mais prend un sens différent selon qui gère, je suis persuadé que déjà l'élaboration d'un programme est nécessaire et pour éduquer et pour prévenir et combattre les tenants d'un "anti-capitalisme" pour le moins confus. C'est une chose. Il en est une autre de non moindre importance, tant il est vrai que se

délimiter n'a un sens que dans une perspective de prise de pouvoir par la classe [...]

Ne crois pas que je fais profession de découvrir des « tares ». Comme je le disais, "nous ne pouvons rien à notre passé". Et comme je disais dans mon texte : "Rien ne sert de chialer". Fatal ou non, la question importe peu, il se trouve que nous avons hérité d'une organisation nationale et d'une Internationale qui, jusqu'à nouvel ordre, ne se posent ce problème, quand elle se le posent, que littérairement.

Personnellement j'enverrai chier tout "critique" qui viendrait nous foutre ça sous le nez en tirant des conclusions définitives. Seulement il est grand temps d'y penser. Et ce n'est pas un problème technique. C'est le problème politique, en ce sens que la réalité ou non de notre mouvement dépendra de lui.

Le "léninisme" mériterait une étude en trois volumes, en ce que Lénine a été, jusqu'à Mao Zedong (sans avaliser la politique-contexte de ce dernier), le seul "militaire" du mouvement communiste (militaire-théoricien). Il a mené son parti à la victoire en dépit d'une perspective fautive sur la révolution russe (ce qui en donne par ailleurs les limites-recettes). La social-démocratie n'a pris corps, dans la réalité historique qu'à travers ce phénomène. Si cela n'avait pas été, le mouvement ouvrier et le marxisme n'auraient pas moins continué à exister. Mais c'est une lapalissade de dire aujourd'hui que "la face du monde" en serait changée.

Idem la proclamation de la IVe. S'il y a un point où je suis trotskyste, c'est bien celui-là. Avec tous les risques que ça comportait (et le Vieux devait en subodorer des tas), c'était un acte quasiment *sine qua non*. Et on peut s'en persuader d'autant plus actuellement quand on voit quel sort le « trotskysme » a subi depuis la guerre malgré son armature internationale (ça me fait penser qu'il y a bien d'autres points où je suis trotskyste) en particulier à propos de la discussion sur les syndicats —, discussion sur laquelle nous charrions nous-mêmes les calomnies staliniennes reprises, et pas par hasard, par les Yougos (je t'en ferai un petit texte à part, ne serait-ce qu'apparemment à titre de curiosité).

Que signifie dans la période actuelle construire une organisation communiste qui soit aussi une organisation de guerre civile ? Quelle place donner à ce problème ? Je te laisse gamberger, ça n'est évidemment pas indépendant de la discussion sur la "situation", [...] Je me contente de dire : cette question perçe parce que la situation l'impose. Ou le mouvement

trotskyiste y répondra ou il deviendra un simple "milieu de travail" — entre autres » .

Programme

La question du programme est toujours difficile. La IIIe Internationale s'en est donné un alors qu'elle était en pleine dégénérescence et elle l'a trahi aussitôt qu'adopté. Les trotskystes, après la guerre, ont souvent cru que leur programme était le Programme de Transition de 1938, ce qui n'était pas du tout dans l'esprit de Trotsky qui l'avait préparé. En outre Raoul ne croyait pas aux vérités immuables ni aux programmes pour un siècle.

« Lénine en a eu plusieurs. L'un des derniers a été "*La catastrophe imminente*"... Entre parenthèses il péchait par la perspective "révolution bourgeoise réalisée par le prolétariat", différente de celle du Vieux qui explique Lénine et le "contrôle ouvrier". Nous, bonnes pommes, on publie ça à tout hasard comme programme de révolution socialiste. Passons.

Où est notre programme ? La révolution permanente ? La dictature du prolétariat ? Les Etats-Unis socialistes d'Europe et du monde ? Qu'est-ce que tout ça veut dire ?

Les organisations traditionnelles se méfient tellement des résonances de cette histoire de programme qu'elles n'ont jamais osé réviser à fond leurs vieux programmes (à part une tentative de Blum après-guerre qui a rencontré une opposition).

Tu ne me feras quand même pas croire que le programme c'est l'Unité ouvrière, l'échelle mobile, les comités de grève et je ne sais quoi encore. Tu ne le dis pas toi-même. Quand un type de ton usine te demande quel est notre programme, que lui réponds-tu ? Répète-toi le et vois toi-même si ce n'est pas dérisoirement abstrait ou insuffisant.

Prenons un exemple : un stal doute peu ou prou. Il voit les divergences immédiates. Il doute [...], il entre en opposition sur la pointe des pieds. Tu lui réponds les salades classiques sur Staline, les révolutions trahies, la bureaucratie et je ne sais quoi, ce qui n'est pas faux mais qui est de moins en moins "la manière" [...]. Nous faisons un procès historique au stalinisme [...], pas un procès "radical", programmatique.

Par exemple, pour la France, que veut dire "dictature du prolétariat" : "dictature du PCI" quand nous aurons grandi ? Chambre des députés style Convention à majorité "ouvrière". Le tout reposant sur l'expropriation. Notre programme en gros,

c'est que le législatif, l'exécutif, l'économique soient dictatorialement dans les mains du Congrès des travailleurs représentant les ouvriers, les travailleurs agricoles et petits paysans, les fonctionnaires, les employés, en résumé les non-possédants.

Cela vu, non pas à travers la "dictature" d'un parti au-dessus des "organismes autonomes" de la masse mais à travers la prise en mains réelle par l'ensemble des "prolétaires" de l'appareil économique, de sa gestion, de l'administration, du plan, de la productivité, de la "répression", en résumé de l'Etat moderne. Je ne dis pas que, dans les perspectives, cela se fera sans qu'une dictature de type 17 soit instaurée, je le dis en tant que formulation générale d'un but à atteindre pour la classe et avec nous. [...] Que disons-nous à la classe de nos intentions, du programme que nous lui proposons de réaliser elle ? Comment exprimons-nous la "gestion" et, puisqu'il faut bien parler des "forces productives" quel régime social, quels cadres sont nécessaires au développement de la productivité ? »

Place de la démocratie dans le programme

Puis Raoul rompt des lances sur la question de la démocratie, bien maltraitée selon lui, par la tradition du mouvement :

« Encore une fois à ce propos, je ne doute guère que la situation qui sera faite à une révolution et un gouvernement provisoire éliminera dans l'immédiat la "démocratie". Le problème n'est pas là, il est dans ce que nous proposons comme réalisations à atteindre et aussi par quelles voies immédiates. En un mot, le programme de la classe en tant que classe et non pas les formules pleines de tout et de rien, qui ne peuvent séduire que des candidats-commissaires. Il est significatif que nous pataignons toujours infiniment moins lorsqu'il s'agit de "programme" pour pays arriérés. Là où des tâches bourgeoises sont à accomplir, nous formulons. Là où seule la construction immédiate du socialisme se pose, nous laissons un grand point d'interrogation. Because ? Because nous raisonnons *volens* en "opposition de gauche" et "réformateurs" du stalinisme. On publie dans *La Vé* la vue du Vieux "*Il faut chasser des soviets la bureaucratie*". Quels soviets ??? Et que signifie "le rétablissement de la démocratie soviétique" — qui n'a jamais existé — en tant que démocratie pour les tribuns du peuple... Il n'y a pas d'autre démocratie que la démocratie par la

gestion économique-étatique — l'appropriation immédiate des moyens de production par la classe.

Le "dépérissement de l'Etat" [...] Il a un sens seulement par le fait qu'une majorité domine une minorité —, et qu'une limite lointaine, la pluralisation des capacités et l'élaboration de la culture font de l'Etat socialiste une forme purement organisationnelle. Mais avoir comme seule objection au stalinisme les histoires d'Epinal de *L'Etat et la Révolution*, de la Commune de Paris à l'époque des chassepots et des guerres coloniales, c'est la pire hypocrisie. Il n'y a pas de "statuts démocratiques" inspirés du suffrage universel vu à la manière des bavardages jacobins, qui puissent tenir, suffire ou représenter la démocratie socialiste. C'est des histoires d'anars. Et comme nous n'y croyons pas, c'est un crime idéologique, un crime qui fait que nous charrions la vérole bureaucratique tant que nous n'aurons pas pris position sur l'Etat prolétaire »

Remarques et correctifs

Dans une lettre à Daniel Renard au sujet du rapport présenté en vue du IXe congrès, Raoul se livre à un examen attentif de ses propositions et propose quelques correctifs, soulignant ce qui, à ses yeux, mérite de l'être.

A propos de la montée révolutionnaire que le rapport constate et considère comme irréversible, Raoul relève qu'en même temps, « les directions ouvrières traditionnelles seront encore et à nouveau et pour longtemps à même de confisquer en grande partie le bénéfice de nouvelles poussées ».

Il explique :

« La montée révolutionnaire porte en elle-même et sa solution révolutionnaire et sa négation contre-révolutionnaire [...] Si nous pouvons envisager la montée révolutionnaire, puis la possibilité de prise du pouvoir comme un processus vases communicants où l'influence des organisations traditionnelles décroisse au fur et à mesure que celle de l'avant-garde se développe, une sorte de renversement du rapport de force se produisant à la limite, nous n'aurions d'autres questions à nous poser que celles du recrutement, de notre préparation et de celle de la classe à la dictature du prolétariat ».

Mais il n'en est pas ainsi et la montée révolutionnaire renforce les deux forces contradictoires qui vont s'opposer. Cela implique « une

analyse sérieuse des conditions de la révolution prolétarienne dans les pays avancés et une analyse des bureaucraties ouvrières, et une stratégie de lutte contre ces directions traîtres dès aujourd'hui, demain, et peut-être dans la lutte pour le pouvoir au sein du pouvoir ouvrier ».

Il annonce :

« Les choses vont vite à notre époque. Il ne faut pas s'attendre à des étapes clairement distinctes, avec une recette simple pour chacune. D'un jour à l'autre certains mots d'ordre pourront passer directement du stade de la propagande à celui d'un rejet comme "dépassés". Cela ne veut pas dire l'apocalypse. La lutte sociale n'est surprenante ou "chaotique" que pour autant qu'on néglige de s'y préparer dans les moindres détails. Laquelle préparation n'a rien à voir avec le mythe du "pronostic", mais signifie l'acquisition d'une connaissance aussi poussée que possible du champ de bataille et des forces en présence ».

L'impréparation de l'organisation est incontestable, mais elle est quand même relative en ce sens que cent ans de développement du marxisme permettent de poser bien des questions et d'y répondre. Les textes retournent aux sources alors qu'il s'agit d'apporter du neuf, pas au sens de Pablo qui se laisse traiter de « pilote » et dire que rien n'est aussi important que ses écrits depuis le *Manifeste communiste* : ce « génie est depuis longtemps l'apanage des capitulars et des renégats ».

Raoul conteste l'idée très répandue selon laquelle les trotskystes seraient un courant né de l'expérience russe et tourné exclusivement vers elle :

« C'est à partir de positions marxistes générales et de perspectives pour la classe ouvrière mondiale, que l'Opposition de gauche a réagi contre et analysé la dégénérescence de l'URSS et du Comintern. C'est de ce point de vue que s'est posé le problème d'un nouveau parti et d'une nouvelle Internationale — et c'est sur ce point qu'ont trébuché les capitulars (les Grands, toute une génération qu'il est d'ailleurs sévère d'assimiler à leurs actuels épigones) ».

La direction internationale, souligne-t-il, n'a pas failli du jour au lendemain. Ce n'est qu'à travers une lente détérioration que s'est ouverte la possibilité de mettre en avant une théorie nouvelle des forces historiques motrices. Celle-ci n'a pu trouver place, dit-il, qu'en raison « de l'absence d'étude sérieuse de la place et de la signification

historique réelle et limitée de la dégénérescence stalinienne». Il insiste :

« Il y a d'énormes leçons à tirer de la tournure qu'a pris la société de transition en Russie, isolée, évoluant dans un monde où aucun prolétariat de pays avancé n'a pris le pouvoir. Mais ce sont des leçons à tirer d'un « accident » [...]. Ce sont des leçons qu'il faut tirer en se gardant de théoriser dans le sens de phénomènes fatals, récurrents quels que soient l'étendue géographique et matérielle d'une révolution prolétarienne, le degré d'intervention de la conscience marxiste, la croissance de l'expérience prolétarienne.

L'histoire des idées se fait sur le dos des hommes qui les portent (c'est en ce sens que la révolution est une grosse mangeuse d'hommes). 1926-1940 a été la période la plus dure du mouvement communiste. Sans elle, ses hommes, son capital politique, nous ne serions pas là. Ceux qui l'ont vécue ont été dans leur immense majorité brisés. Nous venons à la maturité politique alors que le phénomène stalinien montre ses limites contre-révolutionnaires dans la période d'agonie, et du stalinisme, et du capitalisme [...]. Ensuite, le fait que les immenses espoirs révolutionnaires que tout le mouvement fondait sur l'issue de la guerre furent brisés par les Yalta-Potsdam contre-révolutionnaires offrit un bouillon de culture splendide au "régressionnisme" et son pendant crypto-stalinien. Parmi les "résistants", toute une équipe, parce que coupée organiquement et idéologiquement de la "tendance instinctive de la classe", ne cherchait plus qu'une Mecque, un point d'appui. 180° + 180° sur la Yougoslavie — Mao fait la une surprise (n'était-il pas un ancien opposant ??) — la divine surprise de Maurras. Telles sont les données humaines de leur faillite ».

Dictature du prolétariat et socialisme

Raoul souhaite un sérieux réexamen, une mise à jour. Elle était déjà nécessaire quand l'aventure idéologique de Pablo est venue encore accroître la confusion. Que faire ?

« Faire une compilation d'érudits ? Non. Se satisfaire de *L'Etat et la Révolution* (écrit avant la prise du pouvoir, dans la perspective d'une révolution au moins européenne) et de *La Révolution trahie* ? Non. Revoir *L'URSS en guerre*, comment le Vieux ouvrait la nécessité de revoir la question dans une situation qui

est la nôtre. Penser, réfléchir, conclure transitoirement, formuler, rédiger, pour éduquer et pouvoir agir demain, tant il est vrai que, selon toutes probabilités, nous vivons cette période de transition.

Sur le programme socialiste : *quid* du "contrôle ouvrier" ? De la gestion ouvrière ? Sur ces questions fondamentales, je ne m'engage guère en disant que les Yougoslaves ont fait quelque effort de réflexion, voire de mystification.

Sont-ce des questions générales, abstraites, "vidées de tout contenu", "stériles" ? Quelqu'un aura-t-il le culot de dire "On s'engage et on voit" sur de tels problèmes ?

Ou bien nous sommes sceptiques et nous n'y croyons pas, à la victoire, ou bien si nous y croyons, sur qui comptons-nous donc pour que nous nous engagions avec le maximum de conscience dans une telle période ? "Le parti, outil indispensable" — mais l'outil programmatique indispensable au parti ? On fera brûler de l'encens et les sorcières parasitaires foutront le camp ?

Je me vois obligé de noter — on connaît la musique — que pour moi *L'URSS en guerre* donne du mou à tort aux "régressionnistes". Le Vieux dit en substance: "Cette guerre finira par la révolution prolétarienne ; cette perspective signifie le renversement du stalinisme. Elle va démontrer son caractère accidentel. Alors qu'il s'agit de construire un parti ouvrier marxiste aux USA, vous voulez vous évader de ce problème en nous cassant les pieds sur "révolution politique" ou "révolution sociale" ". C'est un cul-de-sac d'abstentionnistes et de sceptiques. Bien sûr, s'il devait se produire que la révolution soit absente, alors... et il y allait trop fort sur les concessions parce que, à juste titre (qui pouvait deviner la complicité contre-révolutionnaire dans l'exigence de "reddition sans conditions" ⁵⁰ et ses résultats ? Quel marxiste militant ?). Il ne pouvait envisager une telle issue.

Nous devons répondre de même aujourd'hui à ceux qui poseraient métaphysiquement la question d'une fatale dégénérescence d'un Etat ouvrier dans un pays avancé. Nous devons affûter le programme et miser sur la capacité historique du prolétariat mondial. »

50. Il s'agit de l'exigence alliée de la reddition de l'Allemagne sans conditions, à la fin de la guerre, qui enlevait toute perspective et possibilité même d'existence à un mouvement antinazi en Allemagne, ainsi mis dans le même sac que les nazis.

L'Impérialisme

Raoul aborde la question de l'impérialisme sous un angle qui revêtira dans son organisation une énorme importance, à savoir celle de la croissance des forces productives. Il rappelle l'affirmation de Trotsky dans le *Programme de transition* : « Les forces productives ont cessé de croître » et ajoute à cette célèbre affirmation deux autres extraits, le premier de *Défense du Marxisme* et l'autre du *Programme de transition* : « Dans les conditions du capitalisme décadent, le prolétariat ne croît ni en nombre ni en culture » et « Les prémisses objectives de la révolution prolétarienne ne sont pas seulement mûres mais ont même commencé à pourrir ». Il assure à Renard, qui a cité ces phrases de Trotsky que, ce faisant, il est tombé dans « ce dangereux panneau ».

Sur ce point, et non sans malice, puisqu'il s'agit d'un militant du PCI qui a rompu avec ce parti pour des raisons politiques, il oppose à Trotsky et Renard une opinion de Pierre Chaulieu⁵¹ :

« Lénine avait une conception bien différente qui disait :

“Ce serait une erreur de croire que cette tendance à la putréfaction exclut la croissance rapide du capitalisme. Non, telles branches de l'industrie, telles couches de la bourgeoisie, tels pays manifestent à l'époque de l'impérialisme avec une force plus ou moins grande, l'une ou l'autre de ces tendances. Dans l'ensemble, le capitalisme se développe infiniment plus vite que naguère, mais ce développement ne devient pas seulement plus inégal en général, cette inégalité se manifeste en particulier par la putréfaction des pays les plus riches en capital (Angleterre)” (*L'impérialisme...*, pp.111-122)

Il faut distinguer soigneusement la décadence du capitalisme de sa décomposition. La décadence du capitalisme est la

51. Il écrit à ce sujet : "Non seulement je ne me défends pas, ni de lire, ni d'approuver certaines remarques, mais je suis tout prêt à défendre tout ce qui peut s'avérer exact, d'où que cela vienne. Une chose est le groupe "Socialisme ou Barbarie", une chose sa revue, une chose enfin et surtout sa position - ou son manque de position - sur la question fondamentale de la construction de l'organisation révolutionnaire du prolétariat. Cela vaut pour Johnson-Forrest (CLR James et Raia Dunaievskaja). Et si personne ne voit d'inconvénient à ce qu'on puisse citer Henri Claude, Clausewitz, Mao Zedong ou Boukharine - toutes proportions gardées - je ne vois pas ou vois trop bien ce que peuvent signifier les citations tabous".

décadence de la classe et du régime capitaliste, mais nullement de la société dans son ensemble. Cette décadence du régime et de la classe dominante pendant une période où la classe révolutionnaire et les conditions de la révolution continuent de se développer, fait que cette phase est la phase de la crise révolutionnaire du régime capitaliste, la phase pendant laquelle la révolution se fait de plus en plus possible. Au contraire, à partir du moment où la classe capitaliste réussit à entraîner dans cette décadence la société dans son ensemble et en premier lieu le prolétariat — rendant ainsi la révolution impossible pour une période historique —, nous nous trouverions devant la décomposition aussi bien du régime capitaliste que de la société moderne [...] L'importance pratique de cette question est énorme, car le problème ainsi posé est ni plus ni moins celui de la possibilité de la révolution socialiste. En effet, si la société est stagnante, si “le prolétariat ne croît ni en nombre ni en culture”, il n'y a aucune raison de penser que la révolution, défaite ou dégénérée hier, aura davantage de chances demain ».

Raoul souligne que le point de départ du pablisme se trouve dans un « régressionnisme »⁵² de même type puisqu'il considère que la mission de la classe ouvrière est en quelque sorte terminée — par un échec et que le rôle progressiste revient maintenant à la bureaucratie.

Il propose une étude qui serait une sorte de « quantification » de forces productives, en évaluant leur éventuel développement dans une société socialiste, « ne serait-ce », précise-t-il, « que pour combattre le scepticisme rongeur quant aux possibilités du socialisme, quant à la relativité de la possibilité de dégénérescence bureaucratique ».

Rien ne sera fait en ce sens au PCI, qui s'est engagé dans la voie contraire en affirmant en toute occasion que le fait que les forces productives avaient cessé de croître cadrait la nécessité de la révolution. Sous le nom d'Octave Boisgontier, Gérard Bloch entre autres va rompre bien des lances, nourrissant d'arguments les militants de base dans le cours de tant de débats.

Bureaucraties ouvrières en pays capitaliste

Après avoir brièvement rappelé l'existence du texte de Trotsky sur Les syndicats à l'époque impérialiste, Raoul écrit :

52. Le régressionnisme est une théorie qui considère que l'humanité a cessé de progresser et qu'elle régresse.

« A ce point de vue, notre stratégie syndicale est impeccable, reposant implicitement sur la théorie complexe d'un travail syndical pensé au sein d'une spéculation sur la création instinctive par les masses d'organisations de lutte "autonomes". Nous ne sommes tombés ni dans la déviation des "communistes des conseils", ni dans l'opportunisme syndicaliste. Dans les formes et le niveau de la lutte de classes actuelle, c'est nécessaire et suffisant (encore qu'il faille peut-être être plus offensifs sur la conquête de points d'appui au sein de la bureaucratie syndicale) [...] Il n'en reste pas moins qu'en fonction de la montée révolutionnaire et de ses implications, nous ne pouvons, ni politiquement ni stratégiquement nous endormir sur une conception d'une bureaucratie ouvrière-corrompue-par-les-miettes-tombées-de-la-table-de-la-bourgeoisie.

A divers degrés selon les pays, cette bureaucratie s'intègre à l'appareil d'Etat et à l'appareil de production. Peut-on miser toute notre stratégie sur un débordement automatique, linéaire et décisif ? Si, comme il est probable, il se produit un décalage entre la désaffection des masses et leur regroupement en parti bolchevique, alors ce décalage jouera dans le sens d'un désarroi pratique, d'une incapacité à tirer parti des situations cruciales, ce si nous ne nous sommes pas préparés, d'une certaine manière, à mener la lutte aussi au sein de la bureaucratie ouvrière.

Dans l'hypothèse d'une sorte de "gouvernement PS-PC", il faut se garder de transplanter d'une manière simpliste le schéma russe. En Russie, toutes les classes se déversaient contre le tsarisme et sa cohorte de compradores (id. en Yougo, id. en Chine : il y avait révolution bourgeoise à faire). Une force de contre-révolution menaçait aussi de larges fractions de la bourgeoisie. Et, de toutes façons, celle-ci n'était ni capable ni préparée à faire sa révolution sur deux fronts. Dans nos pays, la bourgeoisie (mondiale) est très préparée à sa contre-révolution. Entre autres choses (fascisme, propagande, armée de métier, forces de répression), elle a trouvé la réponse aux révolutions-marquées dans l'assimilation partielle de la bureaucratie ouvrière. Et la bureaucratie "réformiste" (toute une partie de la bureaucratie PCF-CGT n'ira pas plus loin que le réformisme, même en rompant "à gauche" avec Moscou) est sa seule arme (en l'absence du fascisme) pour vaincre.

Si nous ne perdons pas de vue le caractère double des bureaucraties ouvrières, alors il faut probablement envisager, supplémentaire à notre stratégie classique, une lutte au sein de cette bureaucratie, en appui sur des fractions, peut-être au sein

d'un double pouvoir différent de la forme soviétique (Nantes 53 est une indication de dépassement de 36 — des entreprises au pouvoir local — bien, bien, bien. Mais si cela s'avère cas isolés, rien ne servira de clamer "Les Soviets partout". Il faut réfléchir plutôt plus que moins). Il faut tenir compte qu'en période révolutionnaire, le combat finit par se jouer sur le plan local (appareil d'Etat), non seulement sur le plan de l'usine. »

Une dernière remarque sur cette question permet de donner la mesure de ses intentions et de sa méthode d'élaboration :

« Je ne résous rien. Je ne veux rien résoudre autrement que collectivement. Je pose la question. A mon avis, si un entrisme quelconque doit être discuté, c'est en abordant le problème sous cet angle, compte tenu du fait que, si, dans une période de "paix sociale relative", ce sont les appareils syndicaux qui font la force ou la faiblesse des appareils politiques, (CGT pour le PCF, FO pour les socdem, CNT pour les Espagnols), dans une période révolutionnaire, le poids a tendance à se déplacer sur les appareils politiques et leurs points d'appui (municipalités, régions, quartiers et à la limite, gouvernements "provisoires") ».

La question nationale et autres faiblesses et lacunes

Raoul passe ensuite à une question qui n'était alors guère prise en considération par son parti, la « question nationale », dont il rappelle que Trotsky l'avait posée avec quelque éclat au lendemain de Munich en se prononçant pour l'indépendance de l'Ukraine, et dont lui-même avait longuement traité à propos de la question algérienne. Il ajoute :

« Le mouvement aussi depuis. Elle s'est posée dans la dernière guerre, nul doute qu'elle se pose dans la prochaine. Pourra-t-on se contenter de répéter: "Seule la révolution socialiste", sans tenir compte, non d'indépendances abstraites mais du caractère éventuel des mouvements ? »

Il revient une fois de plus dans sa longue lettre à Renard du 14 mai 1954 sur l'impréparation organisationnelle. Il souligne l'abîme entre le « révolutionnaire professionnel » préconisé par Lénine et la pratique qui en a été faite par les trotskystes français depuis la guerre :

« Nous avons eu des "permanents" faméliques (pas tous) pour "parer aux tâches concrètes". Savoir ce que peut bien signifier dans la situation actuelle, où fourmillent les vrais contre-

révolutionnaires professionnels, une organisation de révolutionnaires professionnels de la recherche et de la propagande marxiste, ne serait certainement pas indifférent.

Notre travail, nos hommes, sont extrêmement vulnérables. Dire que la vie de notre parti sera essentiellement chaotique, ça peut avoir un sens, c'est qu'elle sera certainement cahotée. Qu'est-ce que cela comporte ?

Je n'insiste pas, car en aucun cas je ne fais porter cette responsabilité critique sur la direction issue de la crise pabliste mais sur celle de la guerre et de l'après-guerre, sur la direction internationale. N'oublions pas ce problème ».

Il insiste aussi sur la nécessité, pour une organisation comme son parti, d'être capable d'interpréter son propre passé dans son contexte historique, ce qui implique aussi de faire l'histoire de ses propres idées. Il pense très sérieusement que l'étude du passé du parti aidera énormément à régler toutes les autres questions et que l'histoire du mouvement trotskyste est très féconde pour qui veut vraiment l'analyser.

Questions secondaires, malaise général et médication

Parmi les questions dites « secondaires », toujours un peu provocateur, il mentionne celle de la guerre et interroge :

« Avons-nous une position sur la Paix ? Oui ! Et seulement par rapport aux Etats-Unis socialistes d'Europe ; mais cette vieille antienne a dû rejoindre le musée des abandons-pour-cause-de-politique-concrète. Passons, on y reviendra : méthode, signification, explication du *Programme transitoire* ».

Il formule ici une remarque terriblement pessimiste au sujet d'un état de fait, selon lui la conséquence du non règlement des questions essentielles :

« Survivre, agir, est devenu un leit-motiv d'ordre mystique où l'action tient lieu de pensée, voire refoule les inquiétudes. Les termes Objet-Projet-Action sont mis entre parenthèses comme réglés. On pourrait compter sur les doigts d'une seule main les camarades qui, dans le parti français, sont supposés avoir une pensée politique globale. Si même les "idées acquises" étaient intégralement acquises et suffisantes, ce phénomène serait à lui seul inquiétant. Qui peut garantir la survie d'un courant politique qui ne s'exprime que par tracts lorsque, numériquement très

faible, 95 % de ses éléments se trouvent réduits *nolens volens* au rôle d'exécutants ? »

On reconnaît le moraliste qui sommeille toujours en lui sans jamais fermer l'œil quand il s'en prend, et avec quelle furie lucide, à l'une des maladies chroniques qui guettent, dit-il, l'avant-garde.

« C'est la mystique du "fais ce que dois, advienne que pourra". C'est un phénomène qui imprègne l'action quotidienne de milliers et de milliers de militants staliniens, syndicalistes, anars...et trotskystes. L'un des bouillons de culture du crypto-stalinisme n'est pas autre chose qu'une espèce de sacerdoce où l'avènement d'une société "libérée de la bourgeoisie", "plus égalitaire", "plus consciente" et on ne sait quoi — à moins que "où on développe les forces productives" — selon le postulat : expropriation des capitalistes + planification + développement des susdites = dégagement de la conscience prolétarienne + possibilité de donner à chacun selon ses besoins = communisme. Ou comment on tranche un nœud gordien... et la gorge du prolétariat ».

Il ajoute, tentant une des rares analyses de ce phénomène caractéristique des années d'après-guerre qui a particulièrement ravagé les organisations issues du trotskysme :

« Cette espèce de sacerdoce a remplacé en tant que fil directeur la poursuite consciente d'un affranchissement de l'humanité, prise dans son ensemble, par rapport aux objets et cadres sociaux qu'elle s'est créée, par rapport à la nature. C'est cette maladie activiste-empiriste qu'il s'agit de combattre. Elle nous guette comme tous les autres dans ce monde qui a connu 38 années de stalinisme et de piétinement et a contaminé au plus haut point la notion même de pensée marxiste. »

Pour Raoul, il n'est pas vrai que ce que le jargon marxiste appelle les « conditions objectives » de la révolution aient fini par pourrir. Pour lui, les secteurs déterminants de la lutte des classes et donc des perspectives révolutionnaires restent l'Europe occidentale et les Etats-Unis. Ce n'est que là que le capitalisme et le stalinisme peuvent être ébranlés et détruits et ce n'est pas à ses yeux une perspective lointaine. Il en tire d'impératives conclusions :

« Activisme, laisser aller, sacerdoce et empirisme doivent être combattus politiquement. Nécessité de faire une analyse "statique" du complexe socio-économico-technique dans ces pays et de ses conséquences [...] Une analyse dynamique, la

révolution permanente, l'organisation révolutionnaire du prolétariat comme état-major intégré, stratégie de la construction, synthèse plus que jamais difficile entre Programme de transition et but final (qui dépasse d'ores et déjà le problème de la "prise du pouvoir") ».

Là non plus Raoul ne put se faire entendre. Il fut totalement impuissant contre la marée de cet « activisme / empirisme » qui dévora vivants tant d'hommes et de femmes attirés au départ par des idées.

L'acquis

Raoul ne dénigre pas systématiquement. Ce congrès, dont il a férocelement critiqué la préparation, les textes et le contenu, est tout de même positif par ce à quoi il aboutit, un CC avec des membres qui ont en moyenne 9 ans de parti, dont 35 % sont venus pendant la guerre et 70 % sont des syndiqués actifs.

« Sans tirer de feu d'artifice, on peut dire que notre accrochage, notre pénétration dans la classe ouvrière, notre rôle dans la lutte des classes permettent tous les espoirs [...]

Si cette organisation prend conscience que le danger désormais réside dans l'empirisme et la perpétuation du sommeil politique, alors toutes les chances objectives et subjectives sont données pour parfaire la "prolétarisation". »

Revenant aux dangers qui le hantent, après s'être réjoui du caractère positif du texte de Renard qui pose les questions de la société dans laquelle on vit, de la « capacité historique du prolétariat », de la dynamique de la lutte des classes, de la stratégie révolutionnaire, il rappelle les grandes crises du mouvement « bolchevik-léniniste » qui ont tourné autour de ces questions sans que jamais il en ait été fait une revue sérieuse, il énumère : « entrée dans le PS, GAR de Molinier, crises Vereeken, Sneevliet,⁵³ entrée dans le POUM, dans le PSOP, crise de 40 aux USA, "régressionnisme" IKD⁵⁴, "courants" de Craipeau-

53. Le Belge Georges Vereeken et le Hollandais Henk Sneevliet avaient été avant-guerre critiques et adversaires de Trotsky dans le mouvement.

54. L'IKD, section allemande en émigration ne retenait plus que la question nationale et la démocratie, abandonnant le socialisme.

Filiâtre⁵⁵, entrée dans le Labour, RDR⁵⁶, entrisme aux Indes, entrisme *sui generis* des capitulars devant le pablisme ».

Il conclut par la généralisation de tout ce qu'il vient d'exposer :

« C'est une guerre que nous faisons, en permanence. A aucun point de vue un sacerdoce à assumer, une persistance entêtée laissant à une Histoire métaphysique le soin de reconnaître les siens. Tout laisser-aller idéologique est nocif, opium. La dialectique de l'histoire implique entre autres choses la non garantie d'une évolution fatale de l'*homo faber* à l'*homo sapiens*. Ceux qui prétendent détecter dans le présent et fonder dans l'avenir un monde où "l'organisation des hommes fera place à l'administration des choses" doivent se pénétrer du fait que la classe (pas plus que "les forces techniques" de l'histoire) ne règlera par elle-même rien de ce qui repose sur les épaules marxistes.

De nos jours, Armes de la Critique et Critique des Armes sont une seule chose indissociable [...].

J'arrête là. Au premier stade cette montagne semblera pour certains accoucher d'une souris. Attendons-nous à voir se constituer une Ligue des Esprits Forts ».

En novembre 1954 encore, tout va plutôt mal. Il y a des négociations pour la réunification internationale, mais elles restent secrètes et aucune information n'est donnée au parti. Alors que tout le monde sent le mouvement souterrain qui secoue l'URSS post-stalinienne, un Cercle Lénine voit Bloch⁵⁷ et Lambert se contenter de « réaffirmer la ligne » sans donner d'élément nouveau, sans expliquer les nouvelles qui foisonnent. Raoul lance une nouvelle accusation :

« Les directions de ce parti écrivent de moins en moins pour bluffer de plus en plus. Imaginez une seconde que le rapport de Just ait été enregistré à la dernière AG — et où ils en seraient de leurs affolantes prétentions, idem les salades confusionnistes sur

55. Le militant ouvrier Roland Filiâtre, ancien déporté, se situait à la droite du PCI. Yvan Craipeau, dirigeant de la "droite", était un des plus anciens militants de l'Opposition.

56. L'éphémère RDR (Rassemblement démocratique révolutionnaire), lancé en 1948 par Jean-Paul Sartre, David Rousset notamment, entraîna avec lui la majeure partie de la tendance dite "de droite" du PCI.

57. Gérard Bloch, prof de maths, ancien du POI, déporté à Dachau, était le seul dirigeant de l'ex-droite dans le PCI après la scission. Il était chargé de la formation et des questions d'Europe de l'Est.

fellaghas et Longue Marche ; idem les coups de gueule couvrant le bilan des comités de redressement, etc. »

En mai 1957, le ton change du tout au tout. Il semble que Raoul et ses camarades aient été entendus sur le fond, au moins partiellement, et que, sur la forme, ils soient maintenant tolérés avec leurs réserves et leur attitude critique. Raoul écrit que le PCI a remporté de réels succès. Il énumère :

« Développement même minime de la diffusion de la *Vé*, le prestige acquis par le parti à travers sa lutte pour le soutien de la révolution algérienne, l'importance de ses contacts dans une série de milieux politiques ; son rôle dans le démarrage du CLADO ⁵⁸ signifient des succès qui se soldent par le fait que le PCI n'est pas isolé, qu'il représente le trotskysme (l'avant-garde révolutionnaire même) pour une série d'éléments, qu'il est capable d'intervenir efficacement à la mesure de ses forces bien sûr dans les regroupements, la vie politique de toute une fraction de la "gauche" ».

Il y a certes en contre-partie la disparition du travail syndical, celle de la cellule Renault, fleuron du travail ouvrier dans les années précédentes. Pourtant le positif l'emporte avec une direction dont il dit qu'elle est responsable, « c'est-à-dire qu'elle est d'une part consciente des très graves difficultés de l'organisation et de son désarroi, et de l'autre sensible aux exigences de la situation actuelle du mouvement ouvrier et des leçons à en tirer ».

« Il n'y a pas de muraille de Chine entre la "direction" et la "base" ».

La discussion politique est vraiment ouverte, la direction a renoncé à sa théorie du débordement mécanique, elle ne se présente plus en parti messianique et, comme le prouve l'affaire du CLADO, cherche plutôt à créer un courant. Enfin les camarades de Raoul ont leur place dans le parti et la direction a accepté leurs réserves et leur critiques. Bientôt elle va lui confier le travail dans la Nouvelle Gauche.

58. Le CLADO, Comité de Liaison et d'Action pour la Démocratie Ouvrière, regroupait le PCI, des éléments syndicalistes, des opposants de la SFIO et du PC, des écrivains comme Edgar Morin et Jean Duvignaud. Il publiait *La Commune* dont l'auteur de ces lignes était un directeur-gérant un peu fictif. Né à Nantes, il avait pris son élan nationalement dans la campagne pour la défense de la Révolution hongroise et contre l'affaire de Suez.

Le 21 avril 1958, c'est en homme militant bien dans sa peau et à l'aise ayant confiance dans son parti, qu'il répond à un camarade de province :

« Je voudrais te dire pour terminer que si on examine à la loupe la vie intérieure du PCI, on peut facilement trouver mille et une choses qui ne sont pas conformes au bolchevisme sur le papier. Chacun peut en penser ce qu'il veut et proposer des remèdes qu'il estime justes. Mais je voudrais te dire mon opinion personnelle non pour t'influencer, seulement parce que c'est sincère et, je crois évident : existe-t-il, en France ou ailleurs, une organisation d'une cinquantaine d'hommes sur 40 millions d'habitants, sans fric, isolée et combattue par l'appareil d'Etat, par les bureaucraties traditionnelles, une organisation d'avant-garde dont la politique n'est pas toujours immédiatement sensible aux travailleurs sauf sur le plan revendicatif qui puisse présenter le bilan, aussi petit soit-il, que nous pouvons présenter ? Qui puisse être certaine lorsqu'une vague de combats se dessinera, qu'elle sera totalement dans le coup, influant sans aucun doute sur les événements d'une manière sans proportion avec sa faiblesse numérique ?

Je ne suis pas un fanatique, je suis contre le bluff, les piqûres de morphine, les erreurs ou les échecs cachés : tout ce que tu voudras. Mais je dis simplement que, si des réformes sont sans doute nécessaires du point de vue de notre vie organisationnelle, il reste que pas un militant révolutionnaire conscient, lucide, ne peut pratiquement se laisser aller à oublier les côtés positifs du PCI en découvrant ses multiples défauts.

Je sais bien que tu ne mets rien en doute dans ta lettre. Je voulais simplement te dire que, crois-moi, neuf camarades sur dix, souffrent de telle ou telle faiblesse du parti. Que, de ce point de vue, tu peux croire que nombre de camarades sont en état d'alerte à l'égard des côtés faibles ; qu'enfin tu peux formuler sans hésitation les critiques qui te viennent à l'esprit — elles n'auront peut-être pas de résultat immédiat, mais en tout cas, ne t'imagines pas que tu parleras dans le désert ».

C'est incontestablement une belle affirmation de confiance après une traversée du désert de désespérance et de méfiance.

VIII - En mission de l'UGS à l'UPS

C'est à Lyon, au congrès d'octobre 1957, qu'est née officiellement l'Union de la Gauche socialiste ou UGS qui va être quelque temps pour Raoul « terre de mission » — un rôle qui convenait sans doute à son tempérament, son goût de l'initiative et sa conception de la construction du parti. C'est le PCI qui l'y envoie.

Le moment est important. La guerre d'Algérie dure depuis trois ans. L'année précédente, il y a eu l'expédition de Suez et l'intervention russe à Budapest. Il s'agit d'un regroupement à gauche de différentes formations issues de scissions des partis traditionnels et d'autres secteurs.

La plus connue est le Mouvement Uni de la Nouvelle Gauche qui rassemblait pas mal de personnalités politiques, venant de la SFIO, de la Résistance ou du PC, Gilles Martinet, Claude Bourdet, Yves Dechézelles, Jean Rous et nombre d'anciens trotskystes de la génération précédant Raoul et même de la sienne.

La deuxième présente la caractéristique plutôt rare d'avoir été liée à la hiérarchie catholique et l'Action catholique dans *Le Monde ouvrier* (ACO) que contrôle cette dernière. C'est le Mouvement Populaire des Familles (MPF), tout proche du PCF, dont les membres sont à la CGT et au Mouvement de la Paix, mais qui s'en éloigne au bout d'un certain temps, quand il se sent menacé dans sa personnalité.

Dans la fusion de ces deux organisations, le MPF apporte des centaines de militants ouvriers en grande majorité chrétiens, quelques ex-communistes, dont plusieurs de valeur, et un hebdomadaire, *Le Monde ouvrier* qui a tiré jusqu'à 100 000 exemplaires.

L'histoire de l'UGS est brève. Sa naissance précède de peu la crise de 1958, la scission de la SFIO et la formation du PSA — parti socialiste autonome —, sur sa gauche, annoncée officiellement le 15 septembre 1958 dans lequel, dès sa naissance, le PCI a envoyé certains de ses militants, des enseignants notamment, et des jeunes. La fusion UGS/PSA semble inévitable. Mais elle aurait une portée qui échapperait même à ses fondateurs.

Or la demande d'adhésion au PSA, bien entendu préalablement négociée, de l'ex-dirigeant radical Pierre Mendès France, vient bloquer toute perspective de développement à gauche de la nouvelle formation socialiste. L'homme politique, rejeté par les radicaux, se veut un homme « nouveau », « moderne » et « réaliste ». Il fait une OPA sur le jeune parti en demandant son adhésion.

La fusion PSA-UGS, début avril 1960, qui clot cette période, donne vie au PSU dont Pierre Mendès France est symbole et vrai « chef politique ». A terme, on le sait, sous la direction de l'ex-jeune socialiste Michel Rocard, un ancien du CLADO, le gros des militants du PSU, avec nombre des anciens baroudeurs ex-trotskystes ou pivertistes, se retrouve au PS, qui ressuscitera et deviendra pour des années le parti de François Mitterrand, premier secrétaire en 1971.

Il y a longtemps que Raoul a débarqué. Il a été de ceux qui ont refusé la fusion avec le PSA et la mise sous tutelle d'un homme politique de la bourgeoisie française. Il a fondé avec d'autres « résistants » l'éphémère Union pour le Socialisme, UPS, puis, avec quelques recrues, dont celle qui sera jusqu'à la fin sa compagne, Christiane, a repris son identité de militant du PCI.

Le Repoussoir PCI

Raoul présente au Xe congrès du PCI un texte qu'il veut faire mettre aux voix de façon indicative. La description qu'il y fait des militants du PCI est terrible :

« Dans le miroir de la “nécessité historique”, la cinquantaine de trotskystes qui, dans un pays de quarante millions d'âmes, ont assumé des tâches écrasantes, se regardent aujourd'hui encore avec des gueules d'enterrement. Ceux qui nous quittent partent brisés [...] Ils ont été victimes de cette aberration idéologique au nom de laquelle une course contre la montre se jouant entre la “direction révolutionnaire” et l'Histoire, les communistes devraient agir et apporter des réponses à n'importe quel événement, en chaque circonstance, quel que soit le levier dont ils disposent sous peine de “démission” ou autres qualificatifs du même ordre [...]. Elle est “la négation volontariste des conditions précises dans lesquelles une organisation révolutionnaire pouvait être développée patiemment” [...] Il n'est pas une répression bourgeoise bien matérielle cependant, qui atomisera aussi sûrement une organisation révolutionnaire que cette vision aberrante de l'Histoire [...], à l'échelle

individuelle, elle a abouti à l'homme exemplaire, [...] rien d'autre que le rachat chrétien des erreurs humaines, les flagellations individuelles ou collectives et la victoire concrète par des jugements derniers. Le postulat fondamental qui soutient cette maladie, c'est celui qui dépossédant par avance la classe ouvrière de toute activité créatrice propre délègue au parti-élite, au parti jacobin, l'ensemble des tâches de subversion du régime, de direction de l'Etat ouvrier et en fait le passé, le présent et l'avenir de la société tout entière ».

La sentence finale est plus sévère encore, pour ne pas dire cruelle :

« Depuis la fondation de ce parti, ils n'ont fait que maintenir intact le drapeau révolutionnaire, ils ne se sont jamais fourvoyés et, dans les luttes ouvrières comme la guerre d'Algérie, ils ont fait tout ce qui leur était humainement possible. Mais, ceci dit, tout reste à faire. Pire, à refaire. Non point parce qu'ils sont peu, mais parce que ce peu reste inadapté »

C'est évidemment sous une forme caricaturale ce que pense Raoul. Mais il paraît difficile de ne pas penser qu'il s'agit d'une feinte, une sorte de vrai-faux passeport pour entrer dans la Nouvelle Gauche et l'UGS qui s'annonce — où certains le connaissent comme dirigeant trotskyste avec sa physionomie d'opposant — la condition pour que son arrivée à l'UGS soit crédible. Il s'agit pour lui d'apparaître comme étranger au PCI, ce qui n'est pas le cas puisque c'est en accord avec la direction qu'il entre dans l'UGS pour y travailler, non à « noyauter » pour gagner des individus, mais pour gagner la majorité sinon une fraction importante de cette organisation à un regroupement des révolutionnaires.

Raoul jouera très bien ce jeu-là, car il y croit.

Raoul présente la Nouvelle Gauche

Dans le même texte, quelques pages plus haut, Raoul présente la Nouvelle Gauche au congrès du PCI. On peut penser qu'il y a là une large part de ce qu'il pense aussi de cette question : la vérité ici est le meilleur déguisement et n'est-ce pas à cette organisation — où il est entré avec quelques camarades proches — qu'il va consacrer le plus clair de son temps et de ses énormes capacités de « révolutionnaire professionnel » ?

« La Nouvelle Gauche n'a pas fait le plein et elle ne s'effondrera pas comme un quelconque RDR. Sa relative solidité ne provient pas de sa ligne politique, mais précisément de l'afflux de fonctionnaires et d'employés dans une période où un parti révolutionnaire bien disposé et profitant d'un long travail préparatoire recruterait à tour de bras dans ce milieu.

La Nouvelle Gauche offre une certaine surface nationale à de nouvelles couches de militants et la volonté de ces derniers entre en conflit avec les intentions de ses promoteurs. Le militant de la Nouvelle Gauche en général veut bâtir une organisation qui rompe totalement avec la social-démocratie et le stalinisme et n'en attend rien d'autre que des recrues.

Ils veulent construire une organisation qui mette en avant des mots d'ordre qui lui soient propres et dont la stratégie de construction soit celle du recrutement direct. On est loin des grandes manœuvres de *France Observateur* et cette volonté de la base entre en conflit avec les tentatives de réduire le mouvement à un simple instrument de pression sur les directions officielles en vue d'opérations électorales ou de « cassures » bénéfiques ».

Il définit ensuite ce que va être la tâche pour lui-même et ceux de ses camarades qui entrent « en fraction » avec lui dans l'UGS qui va naître. C'est très clair dans ce texte :

« Les révolutionnaires militant dans la Nouvelle Gauche peuvent et doivent spéculer sur les nouvelles couches de militants, sur leur rupture avec le stalinisme et la social-démocratie, sur leur volonté de construire une organisation démocratique.

Dans les propositions organisationnelles comme dans les discussions politiques, ils doivent concentrer leur feu sur l'autonomie des sections, sur leur transformation en foyers de vie politique et revendicative locale, tendre à faire qu'elles puissent en tout état de cause vivre et survivre d'elles-mêmes dans leur secteur, à travers les discussions politiques de tous ordres comme dans les problèmes d'organisation et de recrutement ; tant pour éviter la cristallisation d'une organisation centriste faisant barrage au communisme révolutionnaire que pour lier ces militants au sort et aux problèmes de leur classe, les révolutionnaires militant dans la Nouvelle Gauche doivent développer une plateforme politique et un mode d'intervention qui tendent à aligner les nouveaux militants sur des activités parallèles à celles des communistes révolutionnaires en direction des entreprises. La constitution de foyers populaires locaux, par le canal de la Nouvelle Gauche, est parfaitement possible et on ne saurait

négliger l'appoint que de tels organismes seraient susceptibles de fournir dans une période de crise révolutionnaire ».

Raoul examine ensuite le problème de la prolifération des petits groupes à l'intérieur de ce rassemblement large qui a justement pour vocation de les attirer.

« Le pullulement des cliques à la direction de la Nouvelle Gauche est une hypothèque qui ne peut être levée que par un long et patient travail. En tout état de cause, on ne peut combattre sur tous les terrains à la fois et l'accès à des postes de direction centrale dans la Nouvelle Gauche est un problème, pour le moment du moins, secondaire. Les révolutionnaires doivent avant tout voir dans ce mouvement un point de contact avec une avant-garde jeune et utile qu'on ne peut laisser dévoyer et démoraliser en l'assimilant purement et simplement avec sa direction ».

Raoul ici souligne l'importance du CLADO — dont ses camarades du PCI sont l'âme — qu'il qualifie de « meilleur centre possible pour la propagation et l'expression des forces autonomes de luttes ouvrières » : ce pourra être le terrain de rencontre entre gens de la Nouvelle Gauche et ceux que Raoul appelle pudiquement les « communistes révolutionnaires », ses camarades trotskystes.

L'UGS, le PC et la SFIO

C'est pour la presse de l'UGS que Raoul écrit un premier article intitulé « L'UGS, le PC et la SFIO ». Il y décrit une situation à la fois très originale et pourtant relativement simple.

Bien que l'UGS n'appelle pas explicitement les travailleurs français à renverser le régime existant, son programme met directement en cause le régime capitaliste et personne apparemment n'en doute dans ses rangs.

Il en va autrement si on considère l'attitude de l'UGS à l'égard du PC, de la SFIO et de leurs minorités. Ces deux formations traditionnelles prétendant toutes deux représenter le monde du travail ont une influence considérable qui résulte en partie des illusions placées en elles, mais aussi de leur puissance matérielle et de leur implantation : contrôle de centrales syndicales (CGT pour l'un, FO pour l'autre, élus parlementaires et municipaux, etc.) Les concurrencer est une tâche énorme qui exige de l'UGS une attitude ferme et claire à leur égard.

Raoul pense que le comportement politique de l'UGS, les critiques qu'elle adresse aux grandes formations, soulignent la nécessité à ses propres yeux d'une nouvelle organisation ouvrière. Mais il interroge :

« Quels objectifs cette organisation se fixe-t-elle et par quelle voies, comment conçoit-elle sa propre construction, dans le pays face au PCF et à la SFIO, comment caractérise-t-elle ces deux partis, voilà qui n'est pas clair, c'est le moins qu'on puisse dire.

Dans les sections, comme dans la page de *Tribune du peuple* consacrée au mouvement, on parle du "Parti". Mais dans la propagande extérieure, l'UGS se présente bien plutôt comme une organisation d'hommes de bonne volonté dont les espoirs reposent dans un renouveau de l'unité ouvrière, politique et syndicale qu'une réforme du parti communiste et un renforcement des socialistes minoritaires pourraient permettre, sous la forme d'un « front populaire » ou d'on ne sait quoi.

On ne peut nier que deux perspectives combattent dans notre mouvement :

- l'une dans laquelle la possibilité est d'ores et déjà ouverte de construire un nouveau parti et dans laquelle cette construction est l'une des conditions nécessaires pour en finir avec le régime. Dans ce cas, l'UGS doit appeler ouvertement les travailleurs, y compris les membres du PCF et de la SFIO à rejoindre ses rangs, ce qui signifie combattre toutes les illusions concernant la possibilité d'un redressement de ces organisations.

- l'autre dans laquelle la tentative de construction d'un nouveau parti, serait fautive ou prématurée, et dans ce cas, l'UGS ne doit tromper ni le public, ni ses propres membres, et déclarer qu'elle n'est qu'un regroupement destiné à aider au développement d'une tendance révolutionnaire dans la SFIO et surtout d'une tendance débarrassée de l'hypothèque du stalinisme dans le PCF en recommandant dès lors aux socialistes et aux communistes qui "doutent" de mener le bon combat dans leurs organisations, l'UGS n'étant qu'une force d'appoint extérieure.

Entre ces deux politiques, dont dépend totalement notre attitude à l'égard des deux partis traditionnels de la gauche française, il faut choisir. Des opinions différentes peuvent exister quant à la possibilité actuelle d'entreprendre la construction directe d'un nouveau parti de la classe ouvrière.

Ce qui serait incompréhensible, ce serait que leurs partisans respectifs ne les défendent pas ou qu'ils masquent la difficulté aux yeux des membres de l'UGS à grand renfort de « nuances »

ou au nom d'une « grande politique » que seuls des initiés seraient à même de concocter. Ce qui serait intolérable, serait que ce problème, crucial pour l'UGS, de ses rapports avec le PCF, la SFIO et leurs minoritaires, ne soit pas enfin débattu clairement dans l'organisation. Ce serait intolérable, parce qu'en définitive, confuse ou non, l'UGS aurait évidemment une politique concrète à cet égard et cette politique n'aurait à aucun échelon été décodée par l'organisation dans son ensemble. Pour un nouveau mouvement prétendant à la renaissance du mouvement ouvrier français, ce serait un début de bien mauvais augure ».

La SFIO, qu'il qualifie de « gérant loyal des intérêts de la bourgeoisie nationale, quels que soient les remous de ses prochains congrès », est selon lui irréformable.

Les efforts de ses minorités ne peuvent aboutir qu'à une mystification camouflant le caractère profondément réactionnaire de ce parti. L'UGS doit s'employer à approfondir la crise de la SFIO en publiant des textes minoritaires et en la critiquant, « mais dans la perspective d'aider à l'éclatement, de miner, de briser l'appareil social-démocrate, en attirant à elle les meilleurs éléments du parti socialiste ».

L'UGS ne doit contribuer à entretenir aucune illusion sur la nature et l'avenir de la SFIO. Elle doit la combattre sans relâche et appeler ses membres à rejoindre l'UGS.

En ce qui concerne le PCF, Raoul explique qu'on ne peut expliquer la « paix sociale » qui règne en France, malgré de fort remous, depuis la Libération, que par la volonté du PCF « de maintenir le statu quo social et d'éviter à tout prix une crise révolutionnaire du régime ».

C'est que ses dirigeants fondent leur politique sur le postulat selon lequel le moteur essentiel de l'évolution de la société vers le socialisme n'est plus la lutte des masses mais l'acquis que représente le bloc soviétique. Au mieux, car elle perturbe souvent les cartes, la lutte de classes n'est qu'un facteur « complémentaire ». C'est pour assurer cette perspective de « coexistence pacifique » que le PCF non seulement ne mobilise pas les travailleurs contre le régime, mais encore les démobilise dans des combats partiels :

L'UGS a selon lui un rôle essentiel à jouer :

« C'est aux racines du mal, politique et idéologique, qu'il s'agit de s'attaquer, faute de quoi toutes les larmes versées sur la révolution hongroise, les victimes du stalinisme, le

bureaucratisme les calomnies ou "l'incompréhension" des dirigeants du PCF ne serviront à rien. »

Les militants de l'UGS doivent critiquer et combattre opiniâtrement la politique globale de l'organisation stalinienne. Dans sa conclusion, Raoul précise :

« Il est évidemment possible pour l'UGS dans la période présente, de recruter d'une manière consistante dans les milieux déjà dégagés de la SFIO et du PCF. Mais même si une vague de luttes revendicatrices se déclenche, un plafond numérique sera très vite atteint, à moins d'une offensive victorieuse contre la social-démocratie et le néo-stalinisme. Si tel devait être le cas, notre mouvement ne pourrait jouer qu'un rôle de mouche du coche emboîtant au rythme des campagnes électorales, décourageant l'immense espoir que sa naissance a pu provoquer et laissant malgré ses prétentions les travailleurs de ce pays livrés à eux-mêmes face aux ganaches du régime et leurs garde-chiourme des fédérations dites ouvrières » ?

L'implantation

La correspondance de Raoul fait état d'un certain nombre de liaisons dans l'UGS. Il y a dans ses rangs d'autres membres du PCI, ceux, par exemple, qui constituent la fédération de l'Hérault autour de Marcel Valière, syndicaliste enseignant, leader de la tendance Ecole émancipée dans la FEN, et du jeune instituteur syndicaliste trotskyste Jacques Faucher. Les gens de l'Hérault ont rédigé en 58 un texte sur le « travail syndical » dont ils souhaitent la publication, mais que la direction nationale fait traîner.

Dans la région parisienne, l'implantation est bonne, et les amis de Raoul sont introduits dans de nombreuses sections, 17e, 18e, 19e, 20e, 7e, Seine sud, avec des liaisons dans d'autres. Ils sont également à la commission d'entreprise et y font, dit Raoul, du bon travail. Un d'entre eux est membre de la direction de Paris-ville.

Raoul a avec lui de bons camarades, et notamment Michel Kahn, et il a repris contact avec d'anciens militants du POI et du PCI qui ont quitté le parti, puis rejoint la Nouvelle Gauche, il se lie à des éléments nouveaux, s'attache notamment à d'anciens militants du PCF, Gérard Suberville qu'il veut gagner car c'est un vrai cadre de grande valeur, et Denise Guillaume.

Pour la première fois depuis des années, il n'est plus « Raoul », sauf dans ses rencontres et contacts PCI mais, pour son nouveau milieu de travail, il est tout simplement Bernard, son nom de famille, que beaucoup prennent pour un prénom. En tout cas Christiane, « Kiki », qu'il rencontre dans une réunion de l'UGS et qui va partager sa vie, ne l'appellera jamais autrement.

Un rapport sur dix-huit mois de travail à l'intérieur de l'UGS renvoie à un rapport oral pour tout ce qui est « détail », mais donne de précieuses indications générales. Raoul relève deux faiblesses essentielles. D'abord il n'y a aucune publication extérieure régulière qui rassemble, ramasse en termes d'information, et d'orientation révolutionnaires, les éléments essentiels d'une analyse de la période, de la situation en France et ceux d'une stratégie et d'un programme de construction du parti révolutionnaire.

La deuxième faiblesse est l'absence d'une plateforme générale de tendance sur la base de laquelle il serait possible de regrouper les éléments en accord politique réel.

« Cette plateforme doit inclure la possibilité d'un accord véritable sur le travail en direction des entreprises, des socialistes autonomes, des JS, et lorsque nous aurons un point d'appui, des "opposants" communistes. Elle doit traduire notre conception globale, bien qu'encore approximative, de la mise en place d'un réseau d'intervention et dans la lutte de classe directe et dans l'exploitation de la crise des organisations traditionnelles. C'est-à-dire pour résumer qu'elle doit tendre à associer les camarades à nos soucis globaux à les lier, par l'expérience et la confiance acquise, à notre sort politique.

Du point de vue de la méthode, nous avons intérêt à ces alliances et à un regroupement de tendance honnête effectué dans la clarté politique la plus complète. En aucun cas nous ne devons céder à la facilité des opérations manipulatrices et à la farce des petites boîtes dans les grandes ».

La plus grosse difficulté est finalement du domaine de l'organisation. Raoul témoigne :

« La plupart des camarades qui composent le noyau du travail seront de plus en plus absorbés par les responsabilités qu'ils ont dû accepter dans l'UGS. Depuis plusieurs mois, nous n'avons pu tenir une seule réunion, qui ne soit pas dominée par des nécessités d'intervention urgente [...]. Nous n'avons pas eu de réunion réelle d'information, de discussion et d'orientation. D'un autre côté, il ne sera très vite plus possible de laisser de jeunes

éléments qui regardent vers nous attendre que nous décidions d'une bataille dans l'UGS pour qu'on les rameute dans la chasse aux mandats. C'est-à-dire qu'il y aura très vite lieu de faire un travail de recrutement au trotskysme avec des chances de continuité et de solidité, autour, du moins pour commencer, de réunions de discussion sur la revue à paraître ».

Ces plans ne seront pas appliqués. La phase d'implantation tranquille dans l'UGS ne va pas durer. La situation change radicalement et brutalement avec la naissance du PSA (Parti socialiste autonome), résultat de la scission à la gauche du PS d'éléments radicalisés par la guerre d'Algérie et hostiles à la politique pro-gaulliste de Guy Mollet.

La nouvelle situation

Dans un projet de résolution, Raoul rappelle que l'UGS semblait « l'organisation la mieux située stratégiquement pour tenter de capitaliser la crise du réformisme et du stalinisme ». Il rappelait ses traits fondamentaux, à savoir que « sa direction n'est qu'un rassemblement fragile, sans programme ni stratégie communs, de divers courants existant aux frontières du réformisme, du stalinisme, du centrisme et des chrétiens progressistes et que d'autre part son recrutement est, dans ses forces vives, sain, et laisse espérer qu'on puisse construire dans ses rangs une tendance révolutionnaire gagnable, à la limite, au trotskysme ».

Or la naissance du PSA signifie la fin de la « quiétude stratégique de l'UGS. Le PSA et l'UGS ne peuvent penser à se développer concurremment, bien que la perspective d'une unification soulève dans chacune des organisations des réactions de méfiance ». A cet égard, la situation des trotskystes insérés dans l'UGS est contradictoire, du moins en apparence. Il l'explique :

« Dans les perspectives générales, pour la construction du parti révolutionnaire, le trotskysme a intérêt à cette unification. Dans l'activité concrète et actuelle — sur une courte période, mais dont il faut tenir compte — il se trouve que ce sont les courants les plus confus ou les plus dangereux qui sont tentés de se précipiter vers l'unification, ne serait-ce que pour noyer la tendance révolutionnaire qu'ils pressentent, et ce sont les éléments les plus sains, les plus susceptibles de venir, si le travail est bien fait, sur notre programme et notre orientation, qui appréhendent cette unification — tout bonnement parce qu'il leur semble qu'il faut

avant tout préserver la possibilité de solidifier un courant révolutionnaire avant de s'attaquer, au sein d'une organisation unifiée aux séquelles du réformisme et au renforcement, grâce à la confusion des courants de type Martinet⁵⁹ ou du type travailliste ».

Dès que la perspective de fusion UGS/PSA fut ouverte, il dût apparaître très vite à Raoul que sa petite barque risquait d'être balayée par la tempête. La bourgeoisie française et ses agents dans le mouvement ouvrier, défendant l'une et les autres, leur existence même, ne pouvaient accepter de voir se rassembler un parti-socialiste de gauche, même s'il ne se déclarait pas « révolutionnaire », qui réunissait les éléments les plus critiques de la SFIO et du PCF. Conscient de cette menace, Raoul en a averti dans la mesure de ses moyens mais a été impuissant à seulement freiner le cours de cette contre-offensive qui allait englober autour de lui toute une génération militante.

Pour la fusion UGS / PSA

C'est Raoul qui rédige pour le congrès de Paris-Ville de l'UGS une motion sur la question de la fusion qui sera signée notamment par ses deux camarades Madeleine Briselance et Michel Kahn, membres du bureau fédéral qui avaient quelques mois auparavant présenté une motion contre la transformation de l'UFD (Union des forces démocratiques) en parti, ce qui eût enlevé tout caractère de classe à ses composantes d'origine socialiste. Il explique la nécessité de ce texte :

« Il sera édité, c'est l'essentiel, et au moins nous présenterons-nous sous notre véritable physionomie, ce qui devient, face aux manœuvres et contre-manœuvres, tout à fait nécessaire ».

Il commence par commenter la naissance du PSA. Expression de la prise de conscience de militants socialistes qui doivent cependant refléter encore de mille et une manières l'atmosphère empoisonnée de leur ancien parti, elle est aussi — et c'est capital — un véritable retour aux sources pour nombre d'entre eux.

Il pose le problème :

59. Gilles Martinet, journaliste, avait dirigé avec l'avocat Pierre Stibbe un PSU (unitaire et non unifié) avant de se rallier à la Nouvelle Gauche. Les trotskystes le considéraient à l'époque comme une sorte de paravent du PC.

« Jusqu'à l'été 1958, l'UGS était dans une situation des plus favorables pour polariser la révolte contre le régime et la méfiance ou la condamnation de Mollet et Thorez. En-dehors d'elle, il n'existait rien qui puisse prétendre à une surface nationale. La naissance du PSA modifie cette position stratégique qui, reconnaissons-le, nous facilitait grandement les choses.

Le PSA évolue dans une situation telle — le régime, le "gauchissement" de Mollet, les militants qu'il a emmenés ou qu'il attire depuis, les syndicalistes qui peuvent voir en lui les pressions politiques de leurs soucis — qu'il lui faut, ne serait-ce que pour survivre, développer en grande partie les mêmes idées, les mêmes revendications, les mêmes thèmes de propagande que l'UGS. Il représente en outre pour des milliers de militants actuels ou potentiels une tradition qu'il serait vain de qualifier expéditivement de "dévaluée". Ni le PSA ni l'UGS ne peuvent prétendre survivre et se développer concurremment avec succès. Au contraire, leur unification peut constituer, face au régime, à Thorez et Mollet, un pôle d'attraction et d'action, dont la puissance serait rapidement susceptible d'être considérable. Elle donnerait en outre au courant socialiste indépendant des appareils et de l'Etat un rapport de forces décuplé au sein des diverses tentatives de "regroupement de la gauche" ou de front unique ou d'unité d'action ».

Or cette perspective d'unification provoque une réelle appréhension chez nombre de militants :

« En gros, ils craignent que cette unification ne se solde par un infléchissement de notre politique dans un sens néo-réformiste et par une dilution de nos méthodes militantes à l'échelon des sections et des fédérations. En outre, nombreux sont ceux qui sont venus à l'UGS pour construire un parti "socialiste révolutionnaire". Personne n'a jamais, à notre connaissance, renié cette étiquette (évidemment bien vague, pour ne pas dire commode) et ces camarades sont en droit de se demander ce qu'il advient de cette "perspective" ».

Il découle de cet état de fait une situation chaotique et confuse. Des camarades, des sections, au lieu de se prononcer sur les points prévus en vue de l'unification, discutent de bases programmatiques générales et en même temps se refusent à faire le parti révolutionnaire qui reposerait sur elles. Raoul pense qu'il faut soit obtenir de la direction de l'UGS que soient discutées immédiatement, en priorité, avant l'unification avec le PSA, les modifications à apporter au

programme, soit prendre date et exiger qu'elles soient discutées dès l'unification. C'est d'une importance capitale.

« Nous ne sommes pas aujourd'hui dans une situation identique à celle d'août 1953, par exemple, après les journées de juin en Allemagne orientale, avant la révolution hongroise et l'éclatement de la guerre d'Algérie, face à un régime vacillant dont on pouvait penser qu'il subirait d'un jour à l'autre — et peut-être décisivement — l'assaut de la classe ouvrière. Nous sommes dans une situation où cette classe ouvrière a subi sans combattre, par la faute des directions de la SFIO et du PCF, une défaite importante. Bien entendu des yeux se sont ouverts et l'une des preuves en est non seulement notre existence mais aussi notre vitalité. Il n'en reste pas moins que des milliers et des milliers de travailleurs sentent et disent qu'«actuellement on ne peut rien faire», sont dispersés et atomisés et guettent le signe d'une possibilité de remembrement d'une organisation nationale qui puisse polariser et porter à leur pleine puissance les tentatives inéluctables de contre-offensive.

Dans la situation actuelle de préparation et d'organisation, de contre-offensives, période dont on aurait tort de sous-estimer les difficultés et la durée, cette unification UGS-PSA pourrait constituer — et c'est là pour nous le point décisif —, un élément essentiel de remembrement de la classe ouvrière ».

Et Raoul de se lancer, avec toute sa force de persuasion, dans un plaidoyer pour la fusion :

« Ceux, quelle que soit l'épithète qu'ils s'attribuent, qui prétendent vouloir agir efficacement lorsque les conditions d'une crise révolutionnaire seront données, doivent comprendre qu'ils ne peuvent envisager d'agir concrètement pendant la maturation de cette crise et, lorsqu'elle éclatera avec quelque chance de succès, socialement et nationalement, s'il n'existe pas une organisation large, nationale, qui ait polarisé et relativement organisé la volonté socialiste, délogée du stalinisme, de dizaines de milliers de travailleurs.

On conçoit mal que des socialistes révolutionnaires ne comprennent pas qu'il s'agit là d'une des données de leur action et qu'ils y jouent une bonne part de leur avenir.

L'adversaire ne s'y trompe pas. Il suffit de se placer une seconde dans la position de Mollet, de Thorez ou de Soustelle pour comprendre à quel point la constitution d'une force socialiste indépendante de l'Etat et du stalinisme bouleverserait

l'échiquier politique et compromettrait les plans élaborés par chacun.

Chacun sait que de Gaulle est le dernier replâtrage un peu solide du régime. Qu'il meure, qu'il s'use ou qu'il s'effondre et chacun sait que nous sommes à la veille d'un 6 février, d'un Juin 36 ou d'un 13 mai, tous plus explosifs. Gérants loyaux du capitalisme, courroies de transmission moscovites et candidats führer ne seront maîtres du jeu que pour autant que cette force ne se constituera pas ».

Et il conclut en s'adressant à une importante fraction de ses alliés de la veille :

« C'est pourquoi poser des ultimatums programmatiques comme conditions d'une unification — ultimatums qui n'ont pas été posés lors de la fondation de l'UGS — relèverait d'un infantilisme impuissant et dangereux. Impuissant parce qu'il n'oppose qu'un entêtement aveugle aux voies par lesquelles, qu'on le déplore ou non, passe l'une des données du remembrement des capacités offensives de la classe ouvrière. Dangereux parce qu'il ne ferait qu'apporter de l'eau au moulin des ennemis de l'unification, prêts, qu'on n'en doute pas, à jouer de tous les arguments et de toutes les réticences ».

Il y a bien sûr des garanties souhaitables à chercher d'abord dans une charte d'unification, telle qu'elle a été définie par le congrès de Lyon, à savoir la possibilité de conclure tout accord de front unique souhaitable avec le PCF, et aussi « de faire comprendre aux camarades du PSA la différence fondamentale entre le nécessaire rejet du stalinisme et la nécessaire pratique de l'unité d'action dans les luttes ouvrières ». Mais il faudra aussi veiller à ce qu'il appelle la « biologie » d'une « organisation, son fonctionnement interne, ses forces militantes, ses méthodes de pénétration, la nature de ses relations, ses forces d'éducation, tout ce qui constitue sa réalité et pas seulement sa carte de visite, sont essentiels ».

Il conclut par un appel au débat :

« Ces points, à notre avis, devront faire l'objet de discussions approfondies dans les sections et dans les comités d'entente. Ce texte ne vise qu'à poser, devant les camarades que la perspective d'une unification inquiète, le problème sous son angle véritable afin d'éviter les faux pas dramatiques. Les soucis qu'il reflète feront l'objet de motions particulières ».

Contre la fusion UGS-PSA

Raoul est bien entendu convaincu, suivant la fameuse formule de Trotsky, que « les lois de l'histoire sont plus fortes que les appareils bureaucratiques ». Mais il va bientôt se trouver embarqué sur son frêle esquif à travers la tempête de l'Histoire dans un verre d'eau — l'UGS — où de minuscules appareils bureaucratiques et un groupe de politiciens bourgeois vont dévoyer le mouvement de base qui portait à la fusion UGS/PSA.

En juillet 1957, la Gauche « nouvelle » plutôt socialiste et la Gauche « moderne », bourgeoise, autour de radicaux comme Pierre Mendès France, Charles Hernu et du petit groupe d'amis de François Mitterrand, s'était regroupée dans l'Union des Forces démocratiques (UFD) qui pouvait sembler un premier barrage à une organisation ouvrière sur la base d'un front « républicain ».

Les Mitterrand, Mendès France, J.J. Servan-Schreiber souhaitaient évidemment faire de l'UFD un parti, un « grand parti de la gauche moderne », alternative au gaullisme. C'est la base de l'UGS qui avait fait échouer cette entreprise en 1959, par une motion parisienne-lyonnaise signée Drevet et Yves Dechézelles qui, malgré les éclats de Pierre Mendès France contre « l'esprit de boutique », avait donné le coup d'arrêt.

Après un faux départ, la direction de l'UGS reste au gouvernail. Un comité d'entente UGS-PSA se constitue. De son côté Mendès France et ses amis exclus du Parti radical constituent un Comité d'action démocratique — CAD — qui va leur permettre de reprendre la même opération sous des formes et avec un cheminement différent. Raoul signale tout de suite le danger.

Un projet de résolution de sa main pour le comité fédéral parisien du 8 octobre 1959 relève l'adhésion en masse au PSA de membres des CAD, ce qui lui paraît contraire à la formule d'Edouard Depreux, dirigeant du PSA, selon lequel ce parti devait être ouvert « à tous les socialistes et aux socialistes seulement ». Il poursuit :

« Ceux qui combattirent la transformation de l'UFD en parti ou en ligue en lui opposant la perspective d'une fusion socialiste UGS-PSA voient leurs efforts en apparence ruinés par une inqualifiable manœuvre du pire type parlementaire, qui remet en question la possibilité de regrouper en France les milliers d'ouvriers à la recherche d'une organisation et d'un programme

rompant avec la bourgeoisie, le stalinisme et la SFIO, et remet en question la possibilité d'aider ceux qui suivent encore la direction actuelle du Parti communiste français, à retrouver la voie du socialisme démocratique et révolutionnaire.

On ne pouvait rendre un meilleur service tout à la fois aux gaullistes de gauche, au stalinisme et ses agents, aux socialistes de collaboration de classe et aux débris du radicalisme pour qui, en novembre 1954, la seule « négociation », c'était « la guerre » en Algérie ⁶⁰ et pour qui, en 1959, le général de Gaulle doit ressortir « la paix des braves ».

Il lance un défi :

« L'UGS ne saurait se laisser mystifier. La perspective de construction d'un parti socialiste ouvrier ne saurait être purement et simplement annulée par une manœuvre savante, aussi habile et puissante soit-elle, de libéraux bourgeois à la recherche d'une caution et de colleurs d'affiches ».

Pour le moment, il n'est plus question d'aller à la fusion. Il ne reste qu'à s'en aller.

La retraite

Raoul ne connaît pas de débâcle. Une retraite forcée, seulement. Mais les pertes sont lourdes. Il sait et il écrit, avant le congrès qui va consacrer sa défaite, qu'une partie de ceux qu'il appelle toujours « les éléments sains et authentiquement socialistes » de l'UGS n'iront pas à la fusion et que d'autres, qui sont également sains et socialistes mais moins conscients, vont y aller. Brèche ouverte, écrit-il, et grande victoire pour ceux qui ne veulent pas dans ce pays d'un parti socialiste des travailleurs.

Il faut une « contre-perspective » à cette fusion / capitulation. Ce sera la création, non d'un parti, mais d'un pôle de regroupement avec des camarades issus de l'ancien MLP, en particulier des éléments ouvriers le plus souvent, des jeunes, d'anciens camarades trotskystes, de ceux qu'il appelle « POIstes » comme Jean René Chauvin, et l'ancien cadre du PCF Suberville.

Ils vont former ensemble l'UPS (Union pour le socialisme) qui compte parmi ses dirigeants élus, avec de vieux militants chrétiens,

60. "La seule négociation, c'est la guerre" fut la réponse de François Mitterrand, alors ministre de l'Intérieur, aux premières actions armées en Algérie.

trois hommes du PCI, Bernard lui-même, Lucien Kiner, ouvrier chez Renault, et son inséparable ami, son alter ego Michel Kahn sur qui il porte cette appréciation sublime : « Très bon militant quoique chiant ». Madeleine Briselance et Jean Ribes, tous deux militants des Auberges de Jeunesse, commencent un « travail jeunes » et la publication du bulletin *Révoltes* — une entreprise à longue portée. Il y a aussi un cercle socialiste inter-lycées, axé sur Condorcet, un cercle de discussion à l'ENS de la rue d'Ulm, une « table ronde » pour confrontation avec Socialisme ou Barbarie, le PCI, les JSA.

Le combat en retraite se termina très vite. L'UPS, qui était uniquement parisienne, se défit d'elle-même après quelques réunions. Raoul avait terminé son petit tour d'aération politique en service commandé et réintégra la maison-mère avec un certain nombre de recrues de qualité et un large cercle de sympathies et relations nouvelles.

Journaliste

C'est dans les années cinquante/soixante qu'il fit une expérience professionnelle qui le passionna. Il n'avait jamais exercé de vrai métier, celui qui vous prend aux tripes, celui qui vous réveille et vous arrache au sommeil, sauf, bien sûr, celui de « révolutionnaire professionnel ». Il fut quelque temps journaliste et un excellent journaliste, car il savait regarder, voir et surtout comprendre. Il entra à la United Press en 1954 et la quitta en 1964.

Il couvrit sur place de la mi-60 à la mi-61 les événements du Congo belge, la lutte pour l'indépendance, l'assassinat, à la fin de son séjour, du héros national Patrice Lumumba par des mercenaires katangais.

Peut-on retrouver ses dépêches ? Elles ont été souvent caviardées dans les journaux — c'est une matière première qu'on peut déformer — mais ses employeurs l'appréciaient car il dominait bien des vieux pros par sa compétence et la rapidité de son coup d'œil.

Il avait été témoin en 1961 de l'abominable massacre de Patrice Lumumba et le terrible et inoubliable récit qu'il en faisait coupait le souffle. Il en a parlé des heures durant, arrachant les larmes autour de lui, même à des adversaires du dirigeant noir. A son retour, il connaissait presque le Congo comme Puteaux. Mais il faut le dire, la barbarie qu'il avait eue sous les yeux l'avait profondément atteint.

Il faut préciser que son séjour en Afrique fut l'occasion pour lui de nouer des relations avec des militants nationalistes et progressistes, socialistes ou communistes, de renouer des contacts pris au temps de la commission coloniale. Il recruta, construisit des groupes au Kamerun, en Guinée, au Sénégal.

Un dimanche d'Octobre 1956, il m'appela vers 10 heures du matin. « J'ai besoin de toi — Politique? — oui, si on veut, mais c'est une question de boulot ». Il était très nerveux quand je suis arrivé à son bureau de l'UP où il était de permanence, m'a dit de « me magnier », qu'on parlerait quand j'aurais lu le paquet des dépêches qu'il avait mises de côté pour moi. Car elles s'accumulaient d'heure en heure, les dépêches de Hongrie.

Et là, quand j'ai eu compulsé le gros paquet en poussant des cris, des exclamations, des soupirs, lisant de temps en temps à voix haute une phrase ou quelques mots, il m'a dit :

« Alors, je peux t'envoyer le scoop : "Révolution soviétique contre les Soviets". Remarque, c'est mon boulot que je risque de perdre, mais le plus grave, ce serait de faire une connerie politique là-dessus ».

Nous nous regardions, heureux, nous vivions la fin d'une longue patience, le réveil révolutionnaire, la mort du stalinisme sous les coups des travailleurs. Bien sûr nous pensions à nos morts mais aussi à l'avenir. On avait eu raison de traverser le désert. C'était la révolution hongroise des conseils ouvriers de 1956. La presse mondiale tout entière, des congrès syndicaux se sont sans le savoir nourris des intuitions de Raoul.

L'épisode nous montre en tout cas qu'en homme très responsable il n'hésitait pas mais assurait ses prises. Le journalisme le mena à l'étranger à l'agence Reuter de Londres où il travailla d'octobre 1965 au début de 1967, avant de réintégrer Paris pour de bon.

Il pensait qu'après cette longue aération, il allait de nouveau pouvoir y respirer. Ce n'était pas faux.

IX - Coup d'œil sur le passé

Une des caractéristiques de Raoul qui avait commencé, rappelons-le, des études de philosophie, est le refus des généralisations abstraites et arbitraires, la recherche permanente des conditions concrètes.

La tâche qu'il s'est assignée avec ses camarades est bien précise. Il s'agit de construire un « parti révolutionnaire » de la IVe Internationale dans un pays avancé d'Europe occidentale, au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale et quand finit la guerre froide.

Il faut d'abord déterminer avec précision les conditions héritées du passé pour cette tâche à bien des égards nouvelle.

Un peu d'Histoire

Une telle attitude ne pouvait que le ramener sans cesse à l'histoire, pas seulement comme référence, mais comme modèle, négatif ou positif, source de leçons mais aussi réceptacle d'un passé porteur de traditions comme de scories et de conservatisme, de ces débris qui encombrant la route.

Il écrit dans un texte de 1954 :

« Nous ne sommes ni en 1903, ni en 1936. Déjà pendant la guerre le parti a englouti un travail humain considérable pour des nêfles ou tout comme. Le parti a déjà abordé une guerre complètement inadapté. Nous n'avons pas la vocation de la guillotine et des nécrologies de brûlots sectaires. Nous ne sommes pas des masochistes inconsciemment convaincus de la défaite du prolétariat. J'ai déjà cité la curieuse manie des camarades qui consiste, sur le mode plaisant, à se dire "On se retrouvera dans les camps de concentration". Indépendamment du fait que ces plaisanteries roulent généralement sur la société socialiste, ce qui donne une idée de leur confiance réelle dans les capacités de la classe, c'est là un signe idéologique qui ne trompe pas. Ceux qui partent battus n'ont aucune chance de vaincre.

C'est aussi un avertissement : ceux qui partent battus mènent les gens au massacre ».

D'avance, il récusé l'accusation qu'on va lui lancer de faire une analyse psychologique. Pour lui, il s'agit simplement de voir comment son parti s'est préparé à la guerre civile « parce que c'est de cela qu'il s'agit, même si nous devons attendre vingt ans ». Mais l'une des raisons est que, de toute évidence, la direction actuelle a hérité « de quinze années d'amateurisme de clubmen distingués du mouvement ouvrier » et que, malheureusement, elle ne comprend pas le caractère de cet héritage et au contraire s'y adapte. Il explique sans indulgence, mais sans hargne :

« Il est certain qu'à vivre dans des cadres pareils, une direction croule sous les tâches, les failles, et, à la limite, tombe dans le panneau de l'aventurisme ou dans les séductions staliniennes, centristes, n'importe quoi qui, pour des gens faibles, représente une force ».

Malgré sa prudence, il se laisse aller à une prédiction :

« "La fuite en avant", comme dit un camarade. A ne pas vouloir s'examiner en tant qu'organisation et direction au microscope, cette direction ira de faute en faute, de bureaucratie dérisoire en calomnies de faussaires ».

Terrible formule en vérité.

Le groupe Molinier avant-guerre

Revenant au passé, il affirme :

« A notre époque, on ne peut vivre politiquement en étant en retard d'un demi-siècle sur toutes les autres organisations du point de vue de l'appareil ».

Et lui, qui fut un « moliniériste » dans le CCI pendant la guerre, rend un très intéressant hommage à l'activité de ce groupe avant la guerre. Il écrit en effet :

« Avant la guerre, il y a eu une tentative "bolchevique" de révolte contre les associations de clubmen et de militants de fer condamnés chaque jour à chercher quatre sous pour faire dix francs. Ce fut le PCI "de Molinier". Laissons de côté la politique de *La Commune*. Il est clair que ça ne collait pas. Mais Molinier, son frère et quelques autres ont tenté de se hisser aux nécessités politiques de la vie moderne. Le PCI de Molinier était une organisation de combat et pas une organisation de candidats

martyrs ou capitulards. Ca s'est effondré. Pour des tas de raisons et c'était à une autre époque. Bloch, déjà à cette époque, était du côté de ceux qui luttèrent contre les "aventuriers".

Pendant l'occupation, le seul legs de structure laissé par le trotskysme en France, c'était le CCI de Molinier. Le POI est allé au massacre. Malheureusement le CCI, privé de ses dirigeants, est tombé aux mains de jeunes recrutés dans le PSOP et les Faucons rouges ⁶¹, sectaires, messianistes, coupés non seulement de la classe mais de toute vie ambiante. Notons cette réaction qu'a été le groupe de *La Commune* Elle reste jusqu'à présent le seul exemple de bolchevisme moderne qui ait été tenté en France ».

Il se justifie de parler d'une histoire déjà ancienne :

« Rappeler cela, ce n'est pas histoire de faire de l'histoire. C'est pour montrer la filiation d'un problème avec le passé. Ce n'est pas aujourd'hui, de 47 ou de 38, que le problème date. Mais alors que [...] la "révolution" va frapper aux portes, l'inadaptation du parti va croissant ».

Un bilan de l'impuissance des trotskystes

Raoul part d'une considération qui est presque un simple constat : le mouvement trotskyste en France, la IVe Internationale en général, se sont montrés incapables d'actualiser le capital politique du mouvement communiste, autant que de construire des organisations pouvant peser dans le combat de classes. Quels que soient les pays où existaient des sections, elles ont décliné ou stagné, connu des scissions répétées et se sont révélées incapables de prévoir les événements et d'avoir une stratégie en conséquence.

Il commente :

« Compte tenu de notre faiblesse numérique, ces phénomènes ne peuvent s'expliquer ni par un crétinisme généralisé, ni par une simple faiblesse d'appareil, ni par une accumulation de déviationnismes individuels, pour tout dire, par aucune explication à caractère purement sociologique, psychologique, conjoncturel, matériel ».

Pour lui, la raison en est dans un aspect de ce que les « bolcheviks-léninistes » russes appelaient, à la fin des années vingt, la

61. Privas venait de la JSOP, organisation de jeunesse du Parti socialiste ouvrier et paysan (PSOP) de Marceau Pivert, et Prager des Faucons rouges, organisation dépendant de la SFIO.

« crise de la révolution », à savoir la crise de la pensée marxiste, cassée aux environs de 1919-1924 à la fois par l'assassinat de Rosa Luxemburg et la mort de Lénine et dont il pense qu'elle fut à la fois « provoquée et suivie par la dégénérescence de l'URSS et la détérioration-mystification stalinienne ».

L'apport de Trotsky

Bien entendu, il y avait Trotsky, dont l'apport fut considérable. Il fut cependant conditionné par le cadre des conditions nouvelles qui à la fois limitaient ses possibilités d'information, d'analyse et même d'expression et, par une répression sans précédent, le privaient de ses pairs et de ses disciples massacrés par Staline. Raoul souligne :

« Les conditions historiques qui ont fait qu'à une première guerre impérialiste pour le partage du monde a succédé une deuxième guerre impérialiste de même caractère et non un regroupement impérialiste anti-soviétique, ont délimité les cadres de la pensée politique de Trotsky, déchirant sa pensée en fonction de deux pôles : d'une part, rétrogradation sur la conception marxiste de l'Etat ouvrier, d'autre part, appui sur la force et la mission du prolétariat ».

Raoul formule cette idée avec une extrême prudence. Le résultat, quand il ne donne pas d'exemples concrets, est une certaine ambiguïté, sans aucun doute nécessaire, mais qui n'a pas facilité la tâche de ses disciples :

« Il (Trotsky) a laissé cohabiter des axes essentiels de « révision » de sa position sur l'URSS au sein des analyses qu'il a faites à différentes étapes ».

Pour Raoul cependant, l'apport essentiel de Trotsky au combat de ses camarades après lui, c'est qu'il a « non seulement déterminé le tournant de l'Opposition de gauche à la construction de la IVe, mais encore a proclamé celle-ci ».

« Que cette proclamation ait été faite dans des conditions objectives et subjectives très mauvaises, cela ne peut lui être imputé en ce sens que sans cette proclamation, il n'y aurait pas, fort probablement, actuellement, même une pâle imitation de ce qu'est la IVe de nos jours. Seuls des gens pour qui la nécessité d'une Internationale révolutionnaire est une pure notion-vœux pieux, peuvent sous-estimer l'importance considérable de la simple existence de cette organisation. Les critiques imbéciles

que la faiblesse, l'“artifice” de cette organisation “font rigoler”, marquent simplement par là, soit leur ruine personnelle, soit leur incompréhension totale de l'importance du « projet » pour des marxistes révolutionnaires. Quant à la “non maturité des masses”, c'est un argument de queue, de démocrassouillard ou de candidat à la fondation d'une secte ».

La IVe et la guerre

Raoul poursuit sa polémique à travers une analyse de la situation au début de la guerre mondiale :

« Le déclenchement de la Deuxième Guerre mondiale mettait à l'ordre du jour, pour n'importe quel militant révolutionnaire, la perspective d'une révolution prolétarienne mondiale. Au lieu de rejeter après coup “l'enfant avec l'eau sale de la baignoire”, les critiques *a posteriori* devraient ré-étudier l'histoire de cette guerre. Ils verraient que, jusqu'au printemps 44, les conditions objectives de cette révolution non seulement subsistaient mais encore plafonnaient. La non-extension du phénomène italien n'a tenu ni à des illusions démocratiques, ni à une détérioration du prolétariat. Elle a été déterminée par la collusion contre-révolutionnaire super-consciente des impérialismes anglais et américain et de la bureaucratie soviétique et ses agents. L'école des fumistes mystifiants-mystifiés qui reprochent à Roosevelt de s'“être fait rouler” par Staline prouve par là sa totale incompréhension. Les mêmes fumistes ou leurs frères invoquant la “non-préparation de l'opinion” pour expliquer l'entrée tardive des USA dans la guerre. De même font-ils découler cette entrée de Pearl Harbour. Toute une série de fables de cet ordre a plus ou moins marqué le déroulement réel de cette guerre ».

Son interprétation personnelle ne manque pas d'intérêt. Pour lui l'impérialisme américain a délibérément laissé s'entre-déchirer ses concurrents européens. Avec la débâcle de l'armée française, l'isolement de la Grande-Bretagne, il s'est tourné vers le Pacifique pour en faire une « Méditerranée américaine », se préparant donc à l'inévitable affrontement préparé activement de son côté par l'impérialisme japonais. Le gouvernement de Roosevelt a acculé le Japon à la guerre.

L'intérêt porté par les Etats-Unis au gouvernement de Vichy ne s'explique pas autrement : Pétain détenait alors les clefs de cette Afrique que Wall Street convoitait et où il ne fallait en aucun cas que

l'armée allemande puisse prendre pied. Dans cette perspective, le combat des armées de Hitler, ce « super-Wrangel »⁶² comme l'avait appelé Trotsky, l'épuisement de son armée face à l'Armée rouge saignée, ouvraient aux Etats-Unis une voie royale pour la domination du monde.

En fait, explique Raoul, l'impérialisme américain a rencontré deux obstacles sur lesquels se sont brisées ses aspirations à la domination mondiale. D'une part l'Union soviétique et ses armées ont opposé à la Wehrmacht une résistance tout à fait inattendue. D'autre part il y a eu ce que Raoul appelle « la montée révolutionnaire exprimée par l'éclatement italien ». Il écrit :

« Ce dernier donnait la préfiguration de ce qui se passerait dans toute l'Europe continentale pour peu que le régime hitlérien craque à la manière italienne. Devant cette “variante”, Roosevelt-Staline-Churchill ont fait front. Il est notable que ni les Anglo-Américains, ni les Russes n'ont joué les cartes de “compromis à l'Ouest” ou “compromis à l'Est”. Ceci ne s'explique ni par l'entêtement de Hitler, ni par ses projets d'armes magiques, ni par “l'esprit wilsonien” de Roosevelt. La “reddition sans conditions”, l'écartèlement de l'Allemagne et son occupation, le “à chacun son Boche”, le bloc avec de Gaulle (ils l'auraient fait avec Giraud), toute la politique de Yalta, Potsdam, les Anglo-Américains, des staliniens s'explique en fonction du danger révolutionnaire — et donne l'explication de l'absence de la révolution au rendez-vous espéré ».

Il poursuit en tentant de caractériser la politique de la bureaucratie stalinienne, ses limites et ses possibilités de tourner. Il démontre qu'il est bien difficile à des révolutionnaires d'y trouver des éléments leur permettant de nourrir des illusions :

« Après 36, après l'Espagne, après ça, que reste-t-il des “oscillations” de la bureaucratie ? Une chose : dans tous les cas, dans tous les lieux, la bureaucratie russe fera front contre la révolution mondiale. Et si une troisième guerre mondiale se déclenche, c'est encore la tentative de compromis contre-

62. Le général baron Wrangel avait commandé une des armées blanches les plus redoutables pour le pouvoir des bolcheviks, avec l'appui des Alliés, notamment du gouvernement français qui le finança et l'arma. C'est au cours de la montée hitlérienne, quand il préconisait une attaque immédiate contre l'Allemagne si Hitler arrivait au pouvoir, que Trotsky baptisa ce dernier “super-Wrangel”, en quelque sorte danger mortel.

révolutionnaire qui sera à l'ordre du jour — il l'est déjà dans la "paix". Que signifient les "tournants gauches" et les "guerres froides" ? Rien d'autre que des tentatives de changement de rapport de force réduit. Il n'y a pas d'alliance entre un mouvement révolutionnaire et la bureaucratie, ou cette dernière l'"utilise" — et le détruit, ou elle le détruit purement et simplement ».

Restent les analyses de la IVe Internationale sur la guerre. Raoul, curieusement, ne mentionne pas celles de Trotsky au début de la guerre et ses fameux textes et entrevues dans lesquels il défend l'idée de la « politique militaire du prolétariat » pendant la guerre qui vient. Il n'est d'ailleurs pas possible d'affirmer qu'il n'a pu les ignorer.

Les « Etats ouvriers dégénérés »

C'est une divergence très importante avec le SI et le PCI que Raoul expose, caricaturalement, dit-il, à propos de l'issue de la guerre :

« Là où les camarades disent : de la Deuxième Guerre mondiale, il est sorti un certain nombre d'Etats ouvriers "dégénérés" qui sont un acquis et un moteur éventuel de la révolution prolétarienne, nous devons dire : de la Deuxième Guerre mondiale, du fait que le prolétariat n'a pu prendre le pouvoir dans les pays capitalistes avancés, la révolution capitaliste s'est opérée dans toute une série de pays, parfois presque uniquement par l'action du prolétariat et de la paysannerie, de sorte que se sont trouvés posés (en Chine et en Yougoslavie) le problème et d'une révolution bourgeoise et (à cause de la classe qui la faisait) d'une révolution "socialiste". Sans la victoire dans les secteurs décisifs, ces révolutions stagnent au stade d'un capitalisme hyper-concentré (capitalisme d'Etat ou capitalisme bureaucratique selon les écoles), "progressif" quant au développement technique, quant à la concentration, l'expérience et l'éducation objective du prolétariat, mais qui, éludant les tares des vieux capitalismes européens, structurant un appareil étatico-économique ultra-moderne, se retourne ou se retournera selon les rythmes contre une poussée ultérieure du prolétariat indigène et contre une poussée générale du capitalisme mondial ».

Mais ce n'est pas le seul point à reprendre dans ce qu'on appelle traditionnellement « la situation internationale » et les erreurs se sont accumulées dans la même période sur bien d'autres questions :

« Indépendamment de ses conclusions sur le "bonapartisme" bureaucratique, la IVe Internationale ne s'est jamais expliquée clairement sur l'issue de la guerre. Au premier stade, elle se refuse à croire aux possibilités des démocraties bourgeoises en Europe occidentale, à la possibilité de reprise économique en France et en Angleterre et jusqu'en 48 au moins en Allemagne. La lutte contre le régressionnisme se mena sous le drapeau de contre-vérités évidentes. Idem la lutte contre le pré-pablisme (Rousset)⁶³ se mena-t-elle à partir du caractère "bourgeois" des pays du glacis. Toute tentative d'éclaircissement impliquait un "démarquage" de l'appréciation traditionnelle sur l'URSS, on assista à un renforcement du confusionnisme sur le "stalinisme". C'est ainsi que la simple rupture (ou potentialité de rupture) avec Moscou (Yougoslavie, Chine) entraînait un remplacement d'étiquette, un parti stalinien cessant d'être stalinien, le glacis bourgeois hier devenant ouvrier dégénéré, non à partir d'un changement du rôle du prolétariat dans l'Etat et l'économie, mais à partir de l'élimination des représentants des partis non staliniens, la bureaucratie russe continuant à être considérée comme une caste "empirique", sans conscience homogène, le "stalinisme" à l'extérieur étant défini par sa plus ou moins grande fidélité à Moscou, aucun fil directeur pour une appréciation correcte des événements et des perspectives ne subsiste ».

Il fustige enfin la confusion généralisée par les prétendues analyses de la IVe Internationale, soulignant :

« Au moment où les conséquences révolutionnaires de la guerre prenaient corps plus particulièrement dans les "chaînes les plus faibles", les semi-colonies, les colonies, la IVe attendait la révolution au carrefour de chaque grève en Europe. Tchiang Kai-chek éliminé et au moment où les menaces de guerre et la pression accumulée depuis 45 faisaient pressentir une montée en Europe, une fraction dirigeante de la IVe se tournait vers les révolutions périphériques et déléguait un rôle "complémentaire" au prolétariat des pays avancés par rapport aux "forces techniques de l'Etat russe et ses satellites". »

Il énumère les fondements de ces tournants absurdes :

63. Le journaliste David Rousset, ancien du POI, avait été déporté. Il développa après son retour, sous le pseudonyme de Leblanc des thèses dont le thème central annonçait la "ligne" de Pablo quelques années plus tard.

« Tout ceci basé sur
 une fausse appréciation de l'impérialisme à notre époque
 une fausse caractérisation de l'URSS
 une fausse caractérisation des satellites
 une confusion totale sur le "stalinisme"
 un révisionnisme plus ou moins exprimé sur les moteurs
 historiques
 de fausses perspectives sur la 3e guerre mondiale, son
 caractère
 une absence totale d'actualisation des problèmes de l'Etat et la
 Révolution, de la capacité historique du prolétariat,
 le manque d'appréciation correcte sur le phénomène des
 bureaucraties ouvrières dans les pays avancés
 l'imagerie d'Epinal sur la guerre civile, le rôle et la
 construction du parti ».

Sa conclusion est à la fois lucide et féroce

« A notre époque, une organisation révolutionnaire
 internationale, si nécessaire et si justifiée qu'elle soit, ne peut tenir
 indéfiniment dans une telle confusion. Le cycle de crise a
 culminé avec le "pablisme". Les crises à venir, si elles ne se
 développent pas à travers une tentative de "redressement" sur
 les points cités plus haut, ne seront plus que de pures et simples
 crises de décomposition ».

Sur la crise présente, écartant les explications habituelles (n'avoir
 pas su s'intégrer, avoir cafouillé sur les pays satellites, n'avoir rien
 prévu et tout expliqué après coup, avoir abandonné la formation de
 cadres) qui n'ont de sens que dans un ensemble, il tente l'explication
 globale :

« En fait, et surtout lorsqu'on examine les luttes de la classe
 ouvrière dans ces dernières années, ce qui a manqué n'est pas
 évidemment une "direction" provoquant les luttes et leur
 donnant des mots d'ordre, mais un instrument, une organisation,
fournissant aux révoltes contre le régime qui sont désormais en
même temps des révoltes contre les appareils traditionnels les
 moyens de se maintenir, de faire vivre et de développer les
 organismes nés de ces luttes » .

Rappelant que la position traditionnelle des trotskystes est de
 recruter dans ces organismes autonomes en disant aux travailleurs que
 ce qui compte en dernière analyse, c'est la construction du parti, il
 perçoit dans cette attitude une conception radicalement fautive :

« On ne veut pas comprendre (et on ne peut pas, parce qu'on est
 la conscience, le devenir et le futur Etat "de" la classe), on
 refuse la perspective d'organisations anti-capitalistes, anti-
 bureaucratiques de masse indépendantes — parce
 qu'accomplissant une fonction du parti en tant que "parti",
 c'est-à-dire qu'on refuse de se fixer comme une tâche essentielle
 de promouvoir, aider, fortifier, développer ce type
 d'organisation ».

La IVe et le pablisme

Raoul estime que, dans l'ensemble, la IVe Internationale a fort
 mal réagi au pablisme et qu'elle a été tolérante à l'égard d'un courant
 qui était pourtant sa négation. Il y a eu certes la résistance de la
 section française mais il ne l'idéalise pas. Elle était au cœur
 géographique des problèmes. Le SI et Pablo étaient installés à Paris,
 sur ses terres. Pouvaient-ils courir le risque d'une cohabitation avec
 une section française en désaccord sur les questions fondamentales ?
 N'étaient-ils forcément conduits à museler et subordonner la section
 française pour s'assurer de la « discipline » de sa pensée? Enfin, Raoul
 rappelle volontiers que la section française n'a commencé à s'opposer
 à Pablo que quand celui-ci s'en est pris à son travail syndical.

Il explique que la résistance au pablisme n'est devenue sérieuse
 qu'au moment où la commission ouvrière a mis son poids dans la
 balance, après le choix de Lambert, longtemps indécis. Il insiste sur le
 fait que cette résistance n'était pas au premier chef inspirée par des
 désaccords principiels et politiques mais par l'offensive menée par les
 gens de Pablo contre le « travail syndical » et la pièce maîtresse de
 l'activité de la Commission ouvrière, le journal *l'Unité*. Ce sont, dit-il,
 des problèmes identiques, concrets, qui ont inspiré ailleurs les
 « résistants ». Aux Etats-Unis, la naissance d'une tendance pabliste
 dans le parti et la pratique de l'entrisme dans l'AWP⁶⁴ à New York. En
 Grande-Bretagne, les rivalités de groupes, qu'il appelle « la
 concurrence intérieure ».

« En général, dit-il, on a résisté à Pablo et à ses mesures
 d'application de sa ligne pour des questions de "méthodes" et de
 "démocratie" ». Il ajoute :

64. L'American Workers Party était un parti propre à l'Etat de New York,
 basé sur les syndicats dirigés par des militants du PC.

« Non moins grave est la volonté d'éviter tout "regard en arrière". La construction de la IVe administrée par Pablo-Germain jusqu'en 1950 est avalisée. Tout tend à faire croire à un accident. Comment une Internationale entière peut-elle avaler ce schème, penser qu'une telle gangrène ait pu se développer par génération spontanée, c'est aussi un problème d'importance ».

La Section française majoritaire

La section française devrait être la meilleure du lot. Or, avec elle, rien n'est gagné. Il pense qu'elle a obtenu dans les circonstances données des résultats convenables dans les domaines de la composition sociale, de l'intégration, de l'influence. On pourrait citer les progrès chez les travailleurs de la Loire-Atlantique, ceux des postiers autonomes, l'implantation dans le syndicat CGT des charpentiers en fer. Mais il ajoute aussitôt :

« Du point de vue de la conscience politique, de la préparation politique et organisationnelle à une période révolutionnaire, cette organisation n'offre actuellement pas plus de chance historique que la classe ouvrière livrée à sa seule spontanéité [...]. L'inadaptation organisationnelle, les dix années de médiocrité sectaire, offrent à la contre-révolution des possibilités énormes de destruction quasi-totale. Si on ne commence pas par les pallier dans les délais les plus brefs, la première période du style 39 (en montée ou en descente) nous atomisera plus facilement encore qu'en 40. De ce point de vue, le mouvement trotskyste en est resté aux conceptions pré-1914. Aucune tentative de tirer des leçons de la dernière guerre n'a été faite, ni en étudiant notre propre histoire, ni en étudiant celle des autres organisations. De ce point de vue, le mouvement trotskyste en France n'est pas une organisation adaptée à la guerre civile ».

Comme il est normal, Raoul a été sollicité par les chercheurs, étudiants, voire journalistes, sur les raisons que nombre de commentateurs tiennent pour primordiales dans le destin politique du PCI : le lien avec la franc-maçonnerie et la centrale Force ouvrière, la situation privilégiée de Lambert, enquêteur sans enquêtes à la CAF (Caisse d'allocations familiales). Là-dessus il écrit ce qu'il pense, sans ménagements ni diplomatie, en 1992 :

« Méfie-toi des paranoïa. Ne sais pas si Lambert était franc mac, ni s'il l'est devenu (ce qui serait plus vraisemblable mais néanmoins pas certain). Il s'est allié avec des francs macs

(Hébert qui fut censé les avoir quittés — j'étais au BP et au secrétariat de l'OCI quand on en discuta —), mais on marche dessus dans la "gauche", chez les syndicalistes et à FO. Le problème est : les alliances étaient-elles politiquement correctes ? Etre allié avec des "anarcho-syndicalistes" (prétendus), francs maçons ou pas, contre les stals et les réformistes, n'est pas forcément une mauvaise chose. Sinécure à FO ? A cette époque, combines donnant-donnant, intra syndicales. Il était quand même forcé jusqu'à au moins 1967 de faire (mal sans doute, et après ?) ses enquêtes d'inspecteur sécu auprès des boîtes. Il y a eu sinécure absolue à partir de 1969, sinon un peu avant. Par quel accord ? Avec qui ou quoi ? **En échange de quoi ?** Je n'en sais rien exactement. **Mais je sais sa politique.** Elle m'a suffi ! ».

Quelques jours plus tard, le 15 avril 1992, il revient sur cette question et c'est pour souligner les énormes erreurs de temps et de date de certains accusateurs :

« Que Lambert ait abouti à des déviations-distorsions-révisions, à l'occasion entre autres du travail FO, est une chose. Mais en 1952, on n'en était **pas du tout là** ».

En réalité, la vérité est que Raoul pense avoir décelé dans la direction de la section française une grave maladie apparentée au pablisme. Enumérant les dirigeants politiques et syndicaux, de Messali Hadj à Charles Lemoine en passant par André Marty (qu'il appelle « Alfred » selon les règles de la clandestinité), dont « on » a assuré qu'« on » allait les gagner, il accuse Lambert d'avoir « offert à Messali le travail de rang en vue des progrès ultérieurs de Messali — sans se placer d'abord du point de vue de son parti ».

L'accrochant durement, il écrit :

« Il est juste d'appuyer le MTLD et même de s'engager très profondément. Autre chose est la manière, le pourquoi et le but ultime qu'on se fixe. On a fourni une infanterie à Alfred, prenant notre base et Alfred lui-même pour des cons, je suppose. On l'avait conçu ainsi pour Tito. On le conçoit ainsi pour Messali — au point où en est le style Lambert, il importe peu de rechercher les caractéristiques propres de chacun de ces problèmes. La vérité est que Lambert [...], à chaque coup, a tendance à lâcher la proie pour l'ombre, son parti pour une ultérieure et très mystérieuse gestation, d'un "nouveau parti révolutionnaire". Consciemment ou non, ces gens méprisent leur parti. Ils agissent comme si, en tout état de cause. C'est là une maladie que je

n'avais pas vraiment subodorée. Et cela change profondément l'"atmosphère" de notre travail ».

C'est à partir de là en effet qu'il dégage de la pratique de la direction un style qui est tout sauf démocratique en même temps que remarquablement pagailleux, routinier et fatigant :

« Toute fausse conception du parti a sa logique. Cette direction ne se rend même pas compte qu'elle est plus soucieuse de contrôler les cellules que de les faire vivre. Pas de plan de discussions, pas de discussions sérieuses, pas de vie politique, rien ».

A la fin du texte longuement cité ici, il s'interroge à voix haute :

« Quel genre de maladie a bien pu atteindre ces cinq types : Bloch, Berné⁶⁵, Lambert, Just et Renard, pour qu'ils identifient leur groupe au parti, au programme, au bolchevisme, etc. ? ».

Peut-être s'est-il posé — mais il ne le dit pas clairement — la question de savoir si ces cinq hommes, qu'il singularise toujours dans ses critiques de la direction, ne souffrent pas de ce qu'il appelle « la maladie générale » : « "survivre", n'espérant plus guère "avancer et vaincre" au fond d'eux-mêmes ».

Mais il voit une autre raison de la dégénérescence — il n'écrit pas ce mot — relevant selon lui de la psychologie de l'appareil et l'on pourrait dire en paraphrasant de très loin Rakovsky, des « dangers professionnels du pouvoir ». Il la signale à travers une anecdote :

« Renard nous excusera de faire état d'une réflexion personnelle. Il disait récemment à Massot : "Si nous étions en régime parlementaire, je serais prêt à vous passer la direction, mais nous ne sommes pas en régime parlementaire". Qu'est-ce que ça signifie de poser le problème de cette manière ? Ce ne peut signifier qu'une chose : qu'à l'étape actuelle, Renard se sent soudé à une équipe, quelles que soient les positions politiques ; que la direction est une somme de personnalités ; qu'elle est solidaire vis-à-vis du parti ; qu'elle a sélectionné des hommes indépendamment des questions politiques passées, présentes ou à venir ; qu'elle est une et indivisible. Ce qui explique probablement le style scrutins de confiance ou referendum selon qu'on est au CC ou dans une assemblée générale ».

Son commentaire se passe de commentaires :

65. Robert Berné, dit Garrive, fut quelque temps membre du PCI et de sa direction. Il mourut noyé dans la Marne dans une sortie champêtre.

« C'est dans ce contexte — et on laisse de côté l'évident mépris pour tout ce qui sent l'hérétique — qu'a éclaté "la question algérienne" ».

Quelques mois plus tard, en mars 1955, le conflit entre la majorité du CC et la minorité conduite par Marcel Bleibtreu, aboutit à l'exclusion de ce dernier et de deux de ses camarades. Raoul proteste avec véhémence. Il considère que la majorité a voulu mettre les « opposants » devant le fait accompli. Il écrit :

« Les tragédies, quand elles se répètent, ont de fortes chances de tourner à la bouffonnerie. Et d'aucuns vont répétant que Lénine a rompu avec les mencheviks, précisément sur des problèmes (qui étaient) en apparence "organisationnels". Si l'on devait provoquer une scission dans ce parti chaque fois qu'une bêtise organisationnelle relevant du bolchevisme le plus élémentaire est perpétrée, il y aurait longtemps qu'une dizaine de scissions au moins auraient eu lieu ».

Il dénonce la politique erronée commune à la majorité et à la minorité Bleibtreu.

« Nous pensons que ces deux groupes, refusant de penser en termes politiques l'histoire de ce parti, son existence actuelle, ses perspectives, ont suivi une politique de chiens crevés au fil de l'eau, cédant chacun de leur côté aux facteurs objectifs de crise, sans chercher à les comprendre, les éliminer ni les surmonter, et que cette irresponsable conséquence n'est ni un hasard ni un malentendu [...] L'irresponsabilité des uns ne justifie pas l'irresponsabilité des autres. RIEN, RIEN, RIEN, à l'heure actuelle, dans la guérilla politique qui a eu lieu entre la majorité du CC et la tendance dite Bleibtreu, ne justifiait une scission, ni même parfois une simple tendance ».

Sur la forme, Raoul fait une déclaration, avec trois autres membres du CC. Elle constate que Bleibtreu et les deux autres ont été exclus en violation des statuts, le CC n'ayant pouvoir que de les suspendre et de les déferer à leur cellule. Elle poursuit :

« L'article de *La Vérité* intitulé "Ceux qui désertent" a fait planer le doute sur la moralité révolutionnaire de camarades auxquels on ne peut reprocher un seul instant d'avoir soit fait courir des risques au parti du point de vue de la répression, soit d'avoir capitulé devant cette dernière. La publication de cet article est un acte irresponsable relevant de méthodes étrangères au mouvement révolutionnaire, sans commune mesure avec les

actes d'indiscipline pour lesquels B(leibtreu) L(equenne) et F(ontanel) devaient être à juste titre sanctionnés ».

Ce n'est pas la dernière fois que Raoul s'insurge contre des « méthodes étrangères » et oppose à l'arbitraire un point de vue moral.

Pour le moment en tout cas, il porte un jugement mesuré sur son organisation. C'est, dit-il, « un groupe trotskyste » à forte composition ouvrière, susceptible d'évoluer selon diverses lignes. La crise pabliste et l'isolement de deux ans qui a suivi sur le plan international ont eu selon lui des conséquences positives :

« a) démasquer la direction internationale et de la majorité des "vieux bolcheviks" du BP français. Tout un groupe de comitards, coupés des masses, sans aucune liaison ni souci de se lier à la classe, desséchés par de longues guérillas inter-BP et CEI, sceptiques vis-à-vis de la classe, de sa conscience et de ses capacités, cherchant, sous prétexte de "réalisme", à s'inféoder "en opposition" à une "force technique" quelconque (Yougo, Mao, Moscou)

11) La majorité de la base ouvrière du parti et une couche de "vieux bolcheviks" du rang ont pris conscience de leur rôle et de leurs responsabilités.

12) Quoique de racines non principielles, la réaction anti-Pablo a reposé avant tout sur la préparation de notre "travail syndical", du travail pour l'unité d'action syndicale. Cela a porté dans une certaine mesure toute une série de militants à chercher dans la classe les solutions aux problèmes de la construction du parti révolutionnaire en France.

13) "Les ouvriers du parti ont cessé d'être des otages" (Renard). Il faut se méfier de cette formule en ce qu'elle n'est pas encore vraie. De fait, ce sont encore et malgré les apparences des camarades du genre Bloch ou Bleibtreu qui donnent ou tolèrent la "ligne". Just et Renard ne peuvent encore prétendre assumer la direction politique du parti. Ils sont d'autre part dangereusement seuls. La génération ouvrière en est à ses premiers pas ».

Cette évolution positive s'est cependant produite dans un cadre profondément détérioré.

« a) Incapacité du mouvement "trotskyste" international à adapter son idéologie et sa politique aux phénomènes issus de la Deuxième Guerre mondiale : "glacis", Yougo, Chine, URSS, phase actuelle du capitalisme monopoleur, conséquences pour l'Europe occidentale, etc.

14) Désarroi total du PCI devant la situation de conscience de la classe ouvrière française ébauchée en avril 47, exprimée d'une manière "préfigurante" en août 53.

15) Détérioration du niveau politique global du parti et de sa direction. Abandon général de toutes les tâches d'éducation et de propagande.

16) Le tout se soldant par une confusion dangereuse sur la "construction du parti révolutionnaire en France". Dans ce domaine, l'empirisme, l'impressionnisme, l'auto-satisfaction, la spécialisation peuvent engendrer les pires résultats. Un parti comme le nôtre finit toujours par cristalliser une stratégie de "construction" au moins implicite. De ce point de vue, le IXe congrès a montré un danger encore plus inquiétant que le "queueisme ouvriériste" : le danger de la transformation du parti en un groupe de "stratèges-lobby" se donnant pour tâche exclusive la translation de la "pression des masses" sur les appareils syndicaux et politiques staliniens, attendant de "la grande cassure" la possibilité d'entrer en fraction dans un parti "centriste" de masses.

17) Tout ceci dans le cadre d'une Internationale incapable à l'heure actuelle d'interférer positivement dans la discussion et l'évolution du PCI. Internationale déjà détériorée à partir de la crise anglaise et du tournant yougoslave. Internationale passée dans son ensemble au pabliste, pour s'en dégager sur des bases confuses. Internationale où chaque problème "national" est laissé à l'appréciation de la section "responsable", l'Internationale réduite organisationnellement à une sorte de fédération, une vie politique relative existant au Comité international ».

Il énumère les questions capitales qui n'ont pas été abordées, voire simplement mentionnées au IXe congrès, parmi lesquelles le recrutement, *La Vérité*, le travail jeune, le travail syndical, la crise du PCF avec l'affaire Marty, les événements de juin 53 en Allemagne orientale, souligne qu'il n'a manifesté « aucune conscience de ce qu'implique comme tâches bolcheviques la préparation du parti à une période de guerre civile, de guerre impérialiste ou des deux à la fois ». Pour lui, la direction refuse de transposer les leçons de l'expérience russe sur les problèmes de l'Etat et de la révolution en France.

« Considérant le *Programme de transition* comme le programme de la révolution prolétarienne, (elle a) tendance à maintenir notre mouvement sur des bases programmatiques floues d'opposition

de gauche par rapport à une bureaucratie, admise par avance comme gestionnaire de l'«*Etat ouvrier*».

Sa conclusion de 1954 était encore optimiste avant l'explosion sur la question algérienne. Il écrivait en effet :

« Ce parti n'est pas cristallisé. Son enracinement dans la classe et les coups portés par la situation (sa bonne réaction en juin 53) permettent de penser qu'il peut être "redressé". Jusqu'à nouvel ordre, cette organisation est en France la seule à partir de laquelle on puisse prétendre préparer la prochaine période révolutionnaire ».

C'est en gros ce que, sur cette question vitale à ses yeux, il pensera encore longtemps. Presque jusqu'au bout.

X - La construction du parti révolutionnaire dans un pays avancé

Les trotskystes du temps de Raoul se défendaient comme lui d'avoir vu le monde et les problèmes de sa transformation à travers des lunettes russes. Pourtant leurs perspectives du déroulement de la révolution dans leur pays correspondaient au schéma de 1917 à Petrograd, le seul qu'ils connaissaient bien, par l'*Histoire de la Révolution russe* de Trotsky. Et ce n'était pas seulement le calendrier, Février, Juillet, Octobre, qui leur servait de repère.

Raoul avait parfaitement conscience de cet exotisme, de la distance d'avec la réalité qui pesait sur leur élaboration collective.

Il avait également compris qu'il n'existait pas de schéma « léniniste » mais qu'en revanche la souplesse préconisée par Lénine exigeait la recherche des mots d'ordre et même des formes d'organisation les mieux adaptées aux conditions concrètes. On n'allait pas refaire au milieu du XXe siècle en France le parti dont Lénine traçait le schéma pour la Russie au début du siècle.

Raoul s'est donc jeté à l'eau.

Le 26 avril 1954, il écrit à ses camarades un texte que nous allons reproduire ici presque intégralement.

« Aujourd'hui, je vais me risquer sur un terrain tout ce qu'il y a de mouvant: problèmes spécifiques d'une organisation révolutionnaire du prolétariat dans un pays avancé. Ce ne sont là que quelques réflexions dont je vous fait part. Je pense qu'on ne peut échapper à un certain nombre de questions : ça ne veut pas dire qu'on peut y répondre facilement — je vous fait part de ça en premier jet et s'il s'avérait que ça vous semble par trop farfelu ou relativement inutile, eh bien, nous en reparlerons lorsque la situation l'imposera plus clairement. Je ne sais pas si ça vous fait le même effet qu'à moi, mais sur les questions du parti par rapport à la classe, d'une part, l'histoire de la "conscience trade-unioniste" me semble sous-estimer la conscience politique générale du prolétariat (au moins dans nos pays), mais d'autre part, le rôle (ce qui pratiquement signifie les tâches) du parti me

semble compris par les prétendants au "léninisme", d'une manière bien mesquine.

Je comprends bien que ce n'est pas par hasard si, dans nos milieux, on ne pose pas le problème : cela tient à l'absence de tentative d'une compréhension réelle de ce qu'est la classe ouvrière, ses possibilités — de là, selon les humeurs, les périodes et les dirigeants, on met plus ou moins l'accent sur le "subjectif" ou sur l'"automatique". De ce point de vue, les camarades forment un conglomérat bizarre, ils cohabitent avec des "idées" (il y en a toujours au moins implicitement) complètement divergentes. Tant que "construire le parti" est réduit au problème de construire un parti, tout le monde peut être d'accord en ce que cela signifie recruter — sur des idées autant que possible, sur des mots d'ordre "transitoires" pour beaucoup ».

Le sens de la construction du parti

La question qu'il se pose est celle du lien entre le mouvement de la classe ouvrière d'une part, l'effort de construction du parti des militants révolutionnaires, de l'autre.

« A partir du moment où l'on pense (ce que je crois juste) que la classe se pose en fait plus ou moins consciemment que d'aucuns croient, dans nos pays, tous les problèmes d'ordre révolutionnaire et non réformiste, alors on doit se demander si "construire le parti" signifie simplement exprimer la volonté révolutionnaire des masses, lui donner des mots d'ordre, la regrouper dans une organisation indépendante des "mauvais bergers", la mener au combat revendicatif et compter sur la transcroissance de ce combat pour "transcroître les tâches" en prise du pouvoir, ce "transcroissant" automatiquement le problème du parti. ? ou bien y a-t-il quelque chose de plus particulier ?

Je reviens sur un problème parallèle. La classe se regroupe en syndicats pour mener la lutte revendicative. Ces syndicats, nous savons ce qu'ils deviennent, plus particulièrement à l'époque impérialiste. Devant ce que sont réellement ces syndicats, il y a grosso modo deux réactions dans les rangs "communistes opposants". La première, la plus simple et la mieux connue : celle des ultra-gauches (voir n° 13 de *Socialisme ou barbarie*) la classe étant obligée, lorsque la lutte monte de quelques crans, de briser le conservatisme ou la trahison des leaders, crée des

organes de lutte "autonome", comités de grève etc. D'où, concluent nos bonshommes, faut promouvoir, créer, inventer, etc. des formes d'organisation "autonome" de la classe. »

Les organes autonomes

Il en revient à l'expérience concrète des luttes ouvrières telles que lui et ses camarades les ont vécues depuis des décennies et d'où se dégagent des traits généraux communs.

« Depuis près de 40 ans, nos puristes nous font ce coup: pour les besoins de la "cause", axons-nous sur des organes qui ne subsistent jamais. L'autre réaction est la réaction "trotskyste". Elle est empiriquement juste : elle table sur les réactions d'autonomie mais les reconcentre le plus explosivement possible dans des appareils existant en permanence. Elle ne s'accroche pas désespérément aux "organes autonomes" mais tend à faire pénétrer le plus possible de "démocratie" dans les appareils [...] Et de quoi s'aperçoit-on lorsqu'une tendance "unitaire" inter-syndicale se développe, se regroupe et publie un organe ? Que cela tient exclusivement au facteur politique de l'organisation trotskyste en France. Ce n'est pas découvrir le fil à couper le beurre que faire cette constatation. Cela signifie plusieurs choses: a) la "tendance" existe, sans cela on ne pourrait développer un truc pareil, même avec des millions ; b) c'est rentable alors que les plus ou moins "communistes des conseils" en sont toujours à chercher la pierre philosophale; c) mais ce n'est réalisable que par un appareil politique spécifique (noter que le vieux syndicalisme révolutionnaire style *Révolution prolétarienne* ne prolifère pas, c'est une chapelle). »

Conscience de classe et organisation

Ces remarques le ramènent au vieux problème de la conscience spontanée de la classe et de l'introduction de la conscience de classe du dehors, par les organisations. Il explique :

« Revenons à notre mouton. D'aucuns tirent de l'histoire ci-dessus la simple conclusion, implicite ou non, que la classe n'a en fait même pas de conscience "trade-unioniste" bien claire. "Le parti devient un facteur d'organisation de la classe" est une constatation juste, ce n'est pas la condition *sine qua non* d'une montée révolutionnaire. Si je précise cela, c'est simplement parce

que des milliers de staliniens et pas mal de "trotskystes" en sont à penser que, sans le parti, il ne se passerait rien d'autre que des mouvements sporadiques imbus d'idéologie réformiste. Et risquons des images osées : il y a de quoi se gratter la tête lorsqu'on voit la masse des types qui filent le train au PCF sans compter le PS. "Réformisme" ? Non. "Illusions démocratiques" ? Mortes en grande partie. "Reflet d'Octobre" ? Sans blague ! Whigs contre tories. En partie, mais plus que cela. "Expression de la volonté d'en finir" ? Bien sûr, mais pourquoi par ce canal ?

Je sais bien qu'il y a 40 % d'abstentionnistes dans les élections. Et qu'on peut penser qu'une énorme part est à l'"extrême gauche". C'est un signe indiscutable de la défection de presque la moitié de la nation envers toute illusion. Mais là-dessus, rien ne prend, ni PSOP, ni PSU ni RDR, rien de ce genre et nous non plus. 8000 types votaient pour nous dans le secteur Marty en 46. Nous n'avons pas 10 militants dans le coin. Nous n'avons ni recruté, ni abonné, ni même détecté. Incapacité de notre part ? Non plus. Tout au moins notre inadaptation joue tout juste à 10%. Venons-en à l'image "osée" : dans une large mesure les appareils traditionnels politiques jouent le rôle des syndicats traditionnels sur le plan revendicatif. Les masses y collent de la même manière, pour les mêmes raisons, avec tout juste un peu plus d'illusions. Pour dix balles de mieux, ça passe par le syndicat et la grève ; pour l'imposer au gouvernement, on se sert de plus en plus des appareils existants, ayant des députés, en même temps qu'on demande la reconstruction, la baisse des prix, la fin de la guerre d'Indochine, etc. »

L'impossibilité de construire

Ces réflexions semblent conduire à l'impasse ? Raoul ne se dérobe pas et va s'efforcer de prendre le taureau par les cornes.

« Re-découverte du fil à couper le beurre : il est impensable de constituer un parti révolutionnaire de masse en période de paix sociale, comme il est impossible de faire vivre des organes "soviétiques" de lutte. Et pour les endormeurs : comment un "parti révolutionnaire de masses", se constituant quasiment en période de guerre civile, pourra-t-il aller au pouvoir ? La Commune appartient à l'époque des expansions coloniales, du chassépot et des Vidocqs. Nous n'en sommes plus là. Octobre 17 a eu lieu dans un pays où, d'une part, l'illégalité permanente avait

rodé les organisations, et d'autre part les classes se ruaient dans leur ensemble contre l'autocratie. L'Allemagne 19 était quasiment du gâteau à côté de ce qui nous attend. Si on veut réfléchir, il faut penser une sorte de Juin 36 dans des cadres analogues à la "libération".

Résumons. D'une part la classe se pose et se posera les problèmes dans leur ensemble (changement de régime), ce qui est d'ailleurs vrai de nos jours pour toute une partie de la petite bourgeoisie et de la paysannerie. D'autre part, sauf dans le cas de l'Allemagne et de l'Italie après 19, on n'a jamais vu de "parti révolutionnaire de masses" dans un seul pays avancé. C'est l'un des phénomènes qui a le plus troublé des tas de types (Filiâtre par exemple), qui pensaient que, la crise de l'impérialisme s'accroissant, les illusions démocratiques diminuant, etc., les noyaux révolutionnaires des années 30 auraient dû au moins décupler sinon devenir "de masses". Non seulement ça ne s'est pas produit, mais encore nos effectifs ont baissé terriblement depuis 45 en Angleterre, France, Belgique, Hollande alors que je voudrais bien qu'on me montre où et quand le prolétariat de ces pays a été "brisé" dans cette période, où et quand la "radicalisation" a reculé and so on. En France les stal(iniens) ont failli organiser la défaite sans combat entre 45 et 50 — psychologiquement au moins, ils y avaient parfaitement réussi. Mais cela n'explique pas notre stagnation, encore moins leur puissance électorale accrue ».

Ainsi Raoul pense-t-il avoir déblayé la terrain ce qui permet de rejeter sur les autres la responsabilité des erreurs dont on est soi-même responsable, tendance récurrente des directions successives depuis qu'il en connaît.

Le parti « armée de métier »

Prudent, Raoul ne propose pourtant de supprimer aucune des tâches « classiques », traditionnelles, que les marxistes confient historiquement au parti. Mais il lui en fixe de nouvelles qui commanderont une transformation profonde. Il écrit :

« Je crois que, de toutes ces histoires rapidement esquissées, il semble ressortir une chose : par rapport à la classe, le parti est, bien sûr, un foyer de regroupement politique pour les éléments les plus avancés et les plus combattifs ; il n'est pas question d'en réviser les "tâches classiques" (encore que là où il en est, en France et probablement ailleurs, ces "tâches classiques" sont

elles-mêmes en partie négligées — mais ne revenons pas là-dessus). Je pense qu'il doit tendre à être aussi une autre chose : une sorte de réseau de pénétration et de préparation aux luttes plus décisives. ».

Il s'explique sur ce qui est évidemment une révision de l'enseignement considéré comme le cœur du bolchevisme tel que le conçoit son organisation et à quoi elle se veut en tout fidèle :

« Le prolétariat ne choisit généralement pas son heure H. Elle lui est plus ou moins imposée par les situations et l'ennemi de classe. Bien sûr, il offre d'énormes capacités de réaction et d'initiatives, mais dans nos pays et si l'on veut tenir compte des "progrès" de la contre-révolution bourgeoise ou stalinienne en matière de préparation aux contre-offensives, on doit se rendre compte que le retard classique des masses dans leur regroupement autour de l'organisation révolutionnaire risque de faire boomerang. »

La spécificité du parti

Sa pensée progresse à travers l'analyse et le conduit à des conclusions qui lui semblent nouvelles et qui le sont à bien des égards, surtout dans le cadre des connaissances que l'on a à l'époque en France de l'histoire du mouvement communiste mondial.

« En ce sens le parti a un rôle **spécifique** en ce qu'il doit tendre à préparer nationalement pas seulement une stratégie de "marée", mais des possibilités d'intervention de l'intérieur des appareils classiques, de certains appareils généralement à la disposition de l'ennemi etc. Je ne veux pas entrer dans le détail. Je re-souligne que, si le parti a quelque chose de spécifique par rapport à la classe, c'est moins sa "conscience" de buts à atteindre que la classe ignorerait, que son activité de "noyautage" en fonction de la "lutte finale". Quand nous parlons de queueisme⁶⁶ du parti actuel, il faut comprendre que ça prend son sens le plus plein dans une perspective révolutionnaire. Ce n'est pas une formule de polémique que de dire, sur ce sujet, en plus du plan "idéologique", que le parti n'offre actuellement pas plus de garantie historique que la classe ouvrière livrée à sa seule sontanité. Etat-major signifie aussi état-major de la guerre civile et guerre civile ne signifie évidemment pas barricades Faubourg Saint-Antoine ».

66. "Queueisme" est un anglicisme que l'on peut traduire par "suivisme".

La direction du parti manifeste selon lui un profond mépris des conditions concrètes dans lesquelles il intervient et se maintient à un niveau dangereux d'abstraction :

« Moi, ce qui me rend positivement malade, c'est à quel point on ignore délibérément dans notre organisation, la simple structure sociale de la France. (C'est) exaspérant de voir que chez nous, qu'un gars adhère à Auch ou à Montbéliard, c'est du pareil au même et je ne parle pas du manque absolu de "plan d'ensemble". Il me semble que, même si nous étions seulement une demi-douzaine qui "déclareraient la guerre" à la bourgeoisie, à moins d'être des émules de Bonnot, on devrait commencer par voir comment sont faits les centres nerveux de l'ennemi, où il est le plus sensible, de quoi il faut tenter, dès maintenant, de faire des "bastions". De ce point de vue, rien qu'en tentant de parer simplement à leurs conneries, il y a de quoi révolutionner la maison... »

Il prend le risque, en montrant ce que la bourgeoisie est capable d'enseigner dans la lutte de classes, de préconiser ce qui est bel et bien une révision.

« Au risque d'être emmerdant à me répéter, je vais tenter de formuler ça autrement. La puissance de la bourgeoisie, on sait en quoi elle réside. On a pu constater depuis un demi-siècle qu'elle tente tant bien que mal de parer à certaines de ses contradictions, qu'elle n'y réussit pas toujours si mal que ça, qu'elle tend à "réviser" ses conceptions — et en tire des leçons pratiques — sur la lutte des classes. »

Le prolétariat et l'Armée

Raoul aborde ensuite un problème que tous les révolutionnaires, y compris les trotskystes, ont toujours considéré comme crucial mais auquel certains seulement ont tenté de répondre, qu'il s'agisse des anarchistes ou des anarcho-syndicalistes du début du siècle ou des PC des années vingt. Il s'agit de l'armée. Il explique :

« Mais il faut noter qu'au point où en est le dépucelage de l'opinion publique en ce qui concerne l'avenir du capitalisme et le nationalisme de cette bourgeoisie, de plus en plus l'un de ses appareils spécifiques, l'armée et ses cadres, tend à être miné. C'est très important si l'on considère qu'en cas de crise grave en France, c'est la seule ressource de la bourgeoisie du point de vue contre-attaque directe (absence de parti fasciste, police et Gardes

mobiles forcément débordés). Enfin on reviendra sur l'armée française, son histoire et l'évolution de sa "psychologie" depuis 1939.

La puissance du prolétariat en France est très forte si l'on considère non seulement sa concentration dans quatre régions principales mais aussi la non-possibilité d'utilisation des "masses paysannes" contre lui. Non seulement les "soldats-paysans" ne marcheraient pas comme en 1871 mais encore des régions paysannes entières sont bonnes pour toute forme d'irrédentisme social ou national. Il n'en reste pas moins que si nous avons une spécificité par rapport à la classe, c'est bien entendu en fonction de la conception de "révolutionnaires professionnels" (châtrée actuellement dans nos rangs) mais plus loin, de "révolutionnaires professionnels" techniciens de la préparation à la guerre civile. A notre époque, la guerre civile comme la guerre tout court, trouve sa source stratégique non dans les astuces tactiques mais dans les données sociales et matérielles aux mains des belligérants ».

Travail syndical et local

Sous un certain angle pourtant, Raoul est conservateur dans le marxisme. Il ne découvre pas de couches nouvelles ni de revendications neuves. Il cherche la meilleure façon de disposer les rangs pour construire un parti révolutionnaire. A cet égard il attache une énorme importance au travail au sein des syndicats.

« L'axe principal, général et tout et tout, est évidemment le travail syndical. C'est le seul cadre possible de mobilisation générale du prolétariat, c'est d'autre part un cadre difficilement domesticable par une organisation traître, d'autant plus que la montée ou l'éclatement s'effectuent. Cela signifie déjà que nous devons tendre à prendre des responsabilités maximum au sein de l'appareil (chose comprise maintenant mais négligée du temps des perspectives genre "comités de lutte").

Mais aussitôt après il me semble que vient le "travail local", et si l'on veut placer ce problème dans des perspectives, l'axe du travail local doit être beaucoup moins un travail dirigé en fonction du recrutement d'un parti indépendant, qu'un travail au sein de l'appareil politique ouvrier local (souvent le PCF, pas toujours et n'oublions pas qu'en-dehors de la Région parisienne, le travail au sein du PCF est mille fois plus facile), un travail au sein de l'appareil dans le sens d'organiser autour de soi, sur des

capacités de combat et d'organisation, le groupe des militants du coin sur une longue perspective. Ce, aussi, en se liant à tous les "cadres moyens" possibles pour pouvoir agir sur la plus grande étendue et le plus grand nombre de militants possibles dans la crise révolutionnaire [...]. »

Le parti réseau

C'est ainsi que prudemment, pas à pas, il est amené à présenter sa conception du parti dans l'époque actuelle, en rupture sur bien des plans avec la conception traditionnelle héritée, via Lénine, de la social-démocratie du siècle dernier. Sa conception, pour notre part, nous la résumons volontiers par sa formule de « parti-réseau ».

« Pour la nouveauté, permettez-moi de marcher sur des œufs. En substance, plus on va, plus je "sens" la nécessité d'un travail style "réseau". Cela vient de deux phénomènes (le troisième étant évidemment la conception d'un travail long, relativement isolé, peut-être dans des cadres de guerre, de toute façon, le besoin de points d'appui, de filières, d'appareil, de planques de passages, d'etc. et d'etc.)

Le premier est celui-ci. Pour ma part, je connais un certain nombre de gars, généralement des adultes (les jeunes n'ont pas cette patience, ils adhèrent à une organisation ou ne foutent rien ou n'ont pas assez de goût pour les besognes à longue portée) certains ayant sympathisé au trotskysme, d'autres même pas, qui, dans le désir de lutter et pour les buts finaux sont tout ce qu'il y a de plus proches de nous. Ces gens-là, comme la plupart des "adultes", ne marchent pas pour s'organiser dans un parti comme le nôtre. Ils veulent un programme et une forme d'organisation, de préparation à un combat précis. Le reste (discussions, idéologie, cellules et je ne sais quoi), ça ne correspond ni à leur goût, ni à leur opinion des nécessités.

Ces gens sont de tout : employés, paysans, toubibs, instis, prolos, enfin tout simplement les ceusses qui se dérangent ou ne se dérangent pas pour voter mais seront prêts, dans certains cadres, à lutter pour le renversement du régime. Ces gens ont une influence autour d'eux. Les appareils politiques leur lèchent les bottes. Eux, dans leurs bleds, regrouperont les individus, — pas les 70 % des "militants de base" actuels du PCF — ce, bien entendu, dans une autre période. Sur un programme d'action, d'organisation et des schèmes de pénétration appropriés, ces gens

peuvent être organisés exactement comme on organisait les "réseaux de résistance" pendant l'occupation.

Bien. Je laisse cela en l'air, comme ça, fûr discussion. L'autre "phénomène" est celui des résonances de la capitulation de la bourgeoisie française sur le plan de la "nation". Résonance qui se répercute dans l'armée et les cadres. Juin ⁶⁷ and Cie and le grand Charles ⁶⁸ pigent cela très bien. Ils comptent avec et tendent à manœuvrer cette histoire. Mais je suis persuadé que la période n'est pas loin où on pourra commencer à faire comprendre à toute une série de cadres de l'armée que le patriotisme (la sauvegarde de la nation) passe par la jonction avec la classe ouvrière dans son combat pour le socialisme. Le problème n'est déjà plus seulement celui de la "mutinerie". Il devient celui de l'introduction (au premier stade) de conceptions politiques anti-bourgeoises socialistes dans le corps des officiers. Rappelez-vous des gars du genre Frénay ⁶⁹ dans la dernière et les multiples cas de ce genre en Allemagne 19-23. Il faut voir de ce côté-là ».

Le caractère nouveau du parti

Dans une lettre à ses camarades, Raoul développe la question du rôle nouveau du parti en rassemblant dans une tentative de synthèse les éléments présentés séparément ci-dessus. C'est d'une certaine manière une rupture avec le passé ou plutôt avec la caricature d'un passé :

« Il ne s'agit pas de construire une organisation de "révolutionnaires professionnels" dont la tâche essentielle serait d'introduire une conscience socialiste dans une classe "révoltée-revendicatrice" et prétendant administrer son devenir et celui de la société entière, mais de construire une arme que, par sa seule force numérique et sa conscience, la classe ne peut bâtir spontanément, automatiquement, ni surtout maintenir de façon permanente ».

67. Juin est le maréchal Alphonse Juin qui venait de se prononcer contre la CED (Communauté européenne de défense).

68. "Le grand Charles" est le général de Gaulle.

69. L'allusion est à Henry Frénay, qui était capitaine d'active et plutôt de droite quand il s'est engagé dans la création d'un des premiers groupes de la Résistance.

Il décrit un parti qui rompt avec l'ancienne conception du parti d'avant-garde devenant parti de masse :

« Il ne s'agit plus d'une organisation qui ne voit le processus historique qu'à travers son propre "recrutement" à l'exclusion de tout autre facteur, mais d'une organisation fatalement minoritaire socialement dont la raison d'être et l'une des tâches est de promouvoir, aider et développer les organisations "autonomes" de masses des travailleurs ».

Il se risque à en donner une définition :

« Le parti est et ne peut être que l'armée de métier de la classe-Etat ouvrier de demain. C'est un organisme nécessaire. C'est un organisme transitoire. Ce n'est pas un organe "bonapartiste" destiné à gérer l'Etat ouvrier jusqu'à ce que la société de classe se dissolve, c'est une composante actuelle des luttes de la classe, une composante qui subsistera probablement après "la prise du pouvoir", une composante qui, transitoirement, pourra peut-être parfois s'identifier avec une forme étatique, mais dont l'idéologie et les rapports d'ensemble avec la classe ouvrière impliquent que son dépérissement précède celui de l'Etat ».

Il argumente en faveur de la conception nouvelle qu'il propose :

« Le schème que poursuivent traditionnellement les trotskystes, c'est le "parti révolutionnaire de masses". Selon ce schème, seul le parti détient la conscience socialiste ainsi que la prescience des voies et moyens de sa mise en œuvre. Tout consisterait à organiser ce corps sans âme — révolté et non révolutionnaire — qu'est la classe, autour de la tête socialiste.

Que la classe ouvrière existe en tant que masse révolutionnaire dont les formes d'organisation ne passent pas nécessairement par le "parti" et ses succursales, c'est un problème qu'on peut se poser si on conçoit le parti comme aujourd'hui la conscience et demain l'Etat.

Si au contraire on veut bien voir que, dans les luttes actuelles, c'est le moyen de faire survivre ses organismes autonomes, de les développer; de les faire s'exprimer, qui manque le plus à la classe, alors on comprend que le rôle du parti, c'est de les promouvoir, d'aider à leur naissance ou de les soutenir, de mettre à leur disposition le matériel humain et technique nécessaire à la formation, au maintien et à la transformation en organes de lutte puissants de ces organismes "autonomes".

Il n'existe pas de forme parfaite de ces organismes autonomes. Ce peut être une FNSA ; ce peut être le comité de grève des dockers d'Anvers ; ce peut être celui des dockers de Manchester ;

celui de Nantes en 1953 ; ce pourrait être une Ligue ouvrière de quartier ; c'était un comité d'action de Front populaire à Saïgon en 1936, mille et une formes cachant le même contenu [...] C'est dans ce cadre que les facteurs généralement avancés de la "crise du mouvement" doivent être replacés »

Combien d'hommes qui s'étaient voulus fidèles aux enseignements de Marx et de Lénine sur le parti et sur l'arbre vert de la vie opposée à la théorie grise, sont pourtant restés figés dans le garde-à-vous impuissant du conservatisme des révolutionnaires de « métier », quand il n'a plus existé de parti ouvrier du tout — et, bien entendu, pas seulement dans le parti de Raoul ?

Raoul avait eu le mérite de chercher et de proposer une alternative. Il l'avait nourrie de son expérience. Cherchant à résoudre le problème de ce que doivent être les dirigeants d'une telle organisation, il écrit le 23 avril 1954 :

« On peut toujours se faire illusion à soi-même, pour peu qu'on ne doute de rien ou un peu trop des autres. Mais [...] pour gagner et organiser des hommes, il ne suffit pas d'être ou de se croire "intelligent politiquement" — il faut être adulte, ou, comme on dit dans un autre milieu, "faire le poids". La tour d'ivoire est une solution de faiblesse. Les quelques nombrilmen que j'ai connus soit sont des loques soit, qu'ils le veuillent ou non, jouent les utilités [...]. A partir du moment où les gens ne sont pas de simples pions, ils ont l'utilité d'avoir certaines caractéristiques propres, ce qui leur ouvre des horizons, des capacités, des soucis et des initiatives différentes et complémentaires. Comprendre cela et la valeur et la nécessité de cela, cela signifie chercher à comprendre les uns et les autres sans se figurer détenir la flamme de la révolution ou la vérité universelle ».

Cette conception du parti n'a été ni connue ni discutée. Elle peut pourtant apparaître rétrospectivement comme la seule, du moins l'une des rares susceptibles de résister à l'expérience communiste vécue de la façon négative qu'on sait et au rejet du centralisme autoritaire qui a marqué par la suite et marque encore tant de consciences ouvertes vers un avenir d'égalité fraternelle et de liberté.

XI - Le « Parti » réel

Revenu officiellement dans « le parti » — puisqu'il n'en était plus de cette façon pendant son séjour à l'UGS et à l'UPS —, il devait encore y jouer un rôle important. Il fut le premier permanent (de la Selio) dans l'organisation remise sur pied en 1967 ; il plaça dans ces responsabilités grandes et neuves d'immenses espérances, élaborant par exemple une résolution sur le choix et l'emploi des permanents dont il attendait beaucoup.

Il pensait que l'organisation avait besoin de travailleurs à plein temps, des « permanents », mais il redoutait les conséquences d'un recrutement non maîtrisé. Il ne fallait pas que les cadres du parti soient des gens — architectes, avocats — qui n'avaient pas trouvé à vivre dans leur profession, des étudiants qui avaient préféré un salaire immédiat à la préparation des examens, bref, des gens qui n'avaient pas le choix, le dos au mur, et devaient à tout prix rester « permanents ».

Il fallait des hommes qui puissent avoir une pensée indépendante et s'opposer aux dirigeants sans risquer de se retrouver à la rue ou avec une retraite de misère. Il voulait qu'on puisse choisir, pour travailler à plein temps pour le parti, des hommes qui retrouveraient un travail au-dehors sans difficulté, des étudiants qui avaient acquis un diplôme, des hommes et des femmes bénéficiant de fait d'une certaine indépendance vis-à-vis de la direction politique, en un mot des camarades non seulement libres mais renouvelables.

Le travail dans le Spectacle

Il fut à partir de novembre 1968 l'organisateur du rayon du Spectacle et jamais tant d'acteurs, de metteurs en scène, techniciens aujourd'hui archi-connus, ne militèrent dans une petite organisation révolutionnaire.

Le point de départ avait été modeste, avec Pierre William Glenn, technicien du film — et surtout le beau-fils de Max Clemenceau, continuité oblige —, qui avait été plongé en mai 1968 dans les Etats

Général du Cinéma, s'implantant dans la commission du « cinéma militant ». Ils vont très vite y constituer autour d'eux une exceptionnelle phalange.

Il y a là le chef monteur Thierry Derocles, son assistant Michel Demoule, le réalisateur Marco Pauly, la script Edith Vergne, la chef-opérateur Anna Kripounoss, des actrices, Juliet Berto, Dominique Labourier, des acteurs, Alex Métayer, François Marthouret, Bernard Murat, le jeune réalisateur Alain Corneau, Nadine Trintignant, tous très qualifiés, connus et respectés dans le public et le métier. Bertrand Tavernier sympathise avec eux. Glenn, chargé de cours à l'IDHEC, élargit encore le cercle.

Ils publient pendant deux ans régulièrement un *Bulletin de liaison Spectacle*, réussissent à tenir une Conférence de Défense du Cinéma qui a le soutien en novembre 1976 de 450 professionnels, en dépit de l'opposition acharnée de forces politiques et syndicales. Leur activité de militants, la création du Comité des arts et du spectacle contre la répression à l'Est et à l'Ouest, du comité pour l'accueil en France de Sergéi Paradjonov, du Comité des artistes contre la répression en Pologne et notamment leur campagne pour les prisonniers politiques en URSS en firent des phares dans ce milieu politiquement ultra-sensible. Les trotskystes participèrent à la refondation, au sein de la CGT, d'un syndicat démocratique, sans permanents, et en partagèrent pendant dix ans la direction.

Raoul, que ses camarades adorèrent, ne faisait aucune concession aux préjugés du milieu. Le 19 novembre 1969, il faisait à un camarade une réponse principielle sur quelques problèmes fondamentaux des travailleurs de ce milieu. L'un d'eux écrivait qu'il était souhaitable que les trotskystes comprennent que « l'activité poétique-artistique n'était pas un passe-temps, un violon d'Ingres comme la pêche à la ligne, la collection de timbres-poste ou les mots croisés mais comme une nécessité profonde pour celui qui l'exerce au même titre que la recherche scientifique pour le savant ».

Raoul répond sur deux plans. Il accepte la comparaison avec le savant, mais souligne que tout change si ce dernier explique que les sciences sont le moteur révolutionnaire ou s'il confond « révolutionnaire » en parlant de la machine à vapeur ou de programme et organisation. Mais il ajoute :

« Là n'est pas le plus important. Le plus important est que nous construisons une organisation de révolutionnaires professionnels pour laquelle une activité artistique, comme faire un enfant (ce

que certains ressentent comme une nécessité profonde), est une affaire privée. »

La polémique s'aiguise quand deux camarades, se réclamant du *Manifeste pour un Art révolutionnaire* de 1938, œuvre de Breton et Trotsky, assurent qu'un artiste qui peint des portraits et des natures mortes peut être trotskyste, mais que son art est régressif et non révolutionnaire. Raoul se fait percutant :

« Mais, camarades, ce n'est pas d'un Front de l'Art révolutionnaire que vous nous parlez et au nom duquel vous parlez, mais d'un "Front des Artistes révolutionnaires". Alors un artiste est-il révolutionnaire fondamentalement à partir de son adhésion à notre programme ou fondamentalement à partir de son adhésion au surréalisme ??? [...] Vous imaginez-vous une seconde que nous tolérerions, accepterions, que des artistes révolutionnaires se voient dénier ce qualificatif par des membres de notre parti sous prétexte qu'ils peignent des vaches ? [...] Il en est de même au théâtre. Berto est sans doute un artiste révolutionnaire (dans le sens de l'art)... admettons qu'il le soit. Vais-je demander demain à un besogneux de la Comedia del'arte d'adopter le style Berto ou d'aller se faire foutre ? »

Ce débat essentiel ne put aboutir. Nous n'avons malheureusement aucun document sur la fin de la responsabilité de Raoul dans ce travail. Selon l'un de ses camarades du Spectacle, « la pratique du cloisonnement, l'obsession du complot, la hantise des tendances, qui caractérisaient la direction, ont fait que la politique conduite par Raoul, de par la notoriété et le poids des personnalités rassemblées, l'importance du soutien financier obtenu, fut assez vite perçue par elle comme un danger, définie d'abord comme une « déviation de la ligne » puis comme une « capitulation devant le stalinisme », accusations somme toute banales. »

Nous ne savons rien de plus, sauf que, lors de l'arrêt brutal imposé au travail mobilisateur pour une conférence de défense du cinéma français, ses camarades répondirent qu'ils n'avaient jamais capitulé que devant la direction de leur propre organisation.

Le même camarade nous a confié que Raoul « avait la capacité de comprendre un milieu particulier sans faire de concessions à ses préjugés et à ses illusions », et qu'il « avait la faculté d'entendre les militants et de les aider à réfléchir par eux-mêmes ». Il ajoute :

« Il était virulent contre le culte du chef et s'obstinait à "traduire en français" le jargon des zélés, des "lignards" comme il disait ».

Mais « le parti » que Raoul avait bâti dans le milieu du Spectacle était incompatible avec celui qui avait été bâti ailleurs sous le même nom.

L'Internationaliste

Raoul poursuivit pendant des années le travail avec des militants d'Afrique noire.

Il fut aussi l'organisateur du travail politique au Québec et le Groupe socialiste des Travailleurs québécois sur lequel il veilla avec un soin attentif sembla pendant des années constituer le parti tel qu'il le concevait et l'avait longtemps rêvé sur le Vieux Continent — jusqu'à ce qu'il soit englouti lui aussi, Raoul parti, par une des scissions internationales qui avait tout de l'implosion meurtrière.

Roch Denis, militant québécois, qui fut l'un des plus chers de ses amis, écrit :

« Raoul a été pour moi ce qu'il a été pour les camarades des autres pays. C'est par lui que nous eûmes la première expérience concrète de l'internationalisme militant. Le contraire du grand parleur et du petit faiseur. Son travail international ne passait pas après son travail français. Il ne venait pas "s'y ajouter". Il n'y avait pas de séparation ; il n'y avait pas de cloison. Il était et nous étions membres de la même organisation et c'est avec lui que cela se réalisait ».

Nous n'avons retrouvé que peu de documents de la correspondance internationale de Raoul, pourtant abondante et riche, car tous ceux qui l'ont vue en témoignent. Relevons seulement une réponse à un camarade américain, datée du 14 janvier 1964, à propos du débat dans le SWP et une prédiction pessimiste à l'égard de la tendance qui donnera naissance au courant puis l'organisation « spartacistes » :

« Tout ce que nous avons pu saisir d'ici sur "la tendance Robertson" indique avec certitude que "ce secteur du parti est plus malade que la majorité". Je dirais de façon moins gentleman que ça pue, et même quelque peu dangereusement. S'ils avancent dans la voie annoncée par la lettre de Robertson du 2 janvier, cela signifie que ces gens sont ou bien du type

Aberniste,⁷⁰ ou totalement irresponsables, pour ne pas dire de simples provocateurs. En tout cas, le résultat sera le même ».

Mai 1968

Au cours de l'avant-mai 1968, Raoul était responsable « province » et l'une de ses initiatives les plus intelligentes consista dans la circulation rapide de l'information, la communication à tous de l'expérience de chacun. Un exemple devrait nous suffire. A un responsable de province qui annonçait la décision d'arrêter tout recrutement d'étudiants pour tourner tous les efforts sur le recrutement d'ouvriers, Raoul répondait le 24 janvier 1968 :

« Toute la région de G. se développe avec ce danger inclus dans l'organisation locale que le travail étudiant fait boule de neige. MAIS s'ils en sont à attaquer M. et plusieurs branches, c'est parce qu'ils ont réuni une force de frappe étudiante. Sans cela, Scali en serait à chercher le ou les "prolos", armé d'une lampe pigeon et du programme transitoire. Grâce à cette force de frappe organisée et dirigée avec des méthodes communistes, nos cellules, à peu près exclusivement étudiantes, ont encadré la manif du 13 décembre, débordé les bonzes stals, écœuré les bonzes cfdt qui se sont barrés, établi et développé les contacts ouvriers [...].

Ce n'est pas en installant un pessaire anti-étudiant que vous irez mieux, plus vite et plus efficacement vers le "GOR" (groupe ouvrier révolutionnaire) de vos rêves. Ce n'est évidemment pas non plus en vous bornant à faire de la retape en milieu étudiant pour battre des records de "recrutement". On ne peut opposer l'un à l'autre et dans plusieurs villes de France, et importantes, c'est avec un char d'assaut travail étudiant (qui vaut ce qu'il vaut et après ???) que nous attaquons, corrodons, nous infiltrons etc. en milieu ouvrier. Je ne voudrais pas m'éloigner trop de notre truc, mais si vous croyez que l'existence de la Zengakuren au Japon est sans conséquence en ce qui concerne le mouvement ouvrier japonais, vous vous foutez un drôle de doigt ouvriériste dans l'œil. Bon, je vous propose pas de fonder la Zengakuren chez vous. Mais je répète, filtrez tant que vous voudrez les recrues éventuelles, soyez plus exigeants côté

70. Martin Abern, un des fondateurs du SWP, était considéré comme un fractionniste maladif. Son groupe est resté dans l'histoire du trotskysme américain sous le nom de "clique Abern".

“étudiants” que “prolos” (j'entends du point de vue souplesse, etc. ça tombe sous le sens [...] Aucun malthusianisme mécaniste ne règlera ces problèmes. Vous ne pourrez les surmonter que par une stratégie de construction dans la région, à partir de ce que vous êtes, de ce dont vous disposez, en recrutant tout ce, d'où qu'il vienne, qui offre suffisamment d'apparentes garanties immédiates dans l'action pour que l'on puisse penser pouvoir en faire des communistes ».

On peut seulement regretter de n'avoir pas les enregistrements de dizaines de ses communications avec les responsables de province, par des téléphones branchés des deux côtés sur écoutes, où il réussissait, par son langage bien connu de l'interlocuteur, son imagination et son sens de l'image, à faire passer directives et informations qu'aucun fonctionnaire de police ne comprenait.

De ses dernières années nous avons retenu non les notes qu'il adressait à l'organisation au nom de la direction, mais celles du trésorier et quelques textes de dirigeant à dirigeants.

La professionnalisation : principes

Chargé d'étudier des propositions sur la « professionnalisation », Raoul écrit le 18 août 1969 que, pour la première fois dans l'histoire du parti, il va falloir passer rapidement à la « professionnalisation » d'un certain nombre de cadres et qu'il est possible d'aborder ce problème sans fébrilité, sans obstacles financiers majeurs et surtout en fonction de tâches et de besoins précis.

« Eliminons un certain nombre de confusions. L'organisation trotskyste est une organisation de révolutionnaires professionnels dans son ensemble, c'est-à-dire qu'elle tend à former tous les militants qu'elle recrute selon le critère léniniste : tout leur temps “libre” est consacré à la révolution. De ce point de vue qui est le point de départ, le problème du ou des professionnels à plein temps ne se pose pas d'abord directement en termes de travail salarié ou non.[...]

Du point de vue du sens des responsabilités, une direction bolchevique doit mesurer avec un soin égal tout type de professionnalisation à plein temps, qu'il soit ou non “commode”. L'auto-professionnalisation sans contrôle est un phénomène dangereux qui a déjà brisé bien des militants pour la simple raison que la lutte des classes n'est pas une pure affaire de violence et de répression, que s'échiner à être révolutionnaire

professionnel dans cette société et le rester lucidement et efficacement devient dans une certaine mesure plus difficile quand on échappe aux lois communes.

Je sais que ceci est difficilement compréhensible et acceptable pour de jeunes militants. Mais c'est une donnée impitoyable sur laquelle nous devons insister sans relâche. On ne “passe pas la ligne” (comme les nègres qui se font décréper les cheveux) en devenant révolutionnaire à plein temps. On ne “prend pas le maquis” sous cette forme sans prendre le risque du jacobinisme, de l'amateurisme, de l'aventure etc., ou du clochard accroché à sa gamelle [...].

Deuxième distinction à opérer : celle qui sépare la professionnalisation des travaux salariés. Bien que tout soit toujours “de la politique”, il nous faut opérer une distinction entre la professionnalisation proprement dite et le paiement de travaux nécessaires à la bonne marche matérielle de l'organisation, sous peine de tendre à remplacer l'un par l'autre. On peut payer des heures, des salaires ou des demi-salaires pour des tâches devenues nécessaires telles que dactylographie, titrages, expéditions, comptabilité etc. Le critère-clé de ces — j'oserai dire — “fausses” professionnalisations est la rentabilité matérielle ou financière. Cela n'a qu'un lointain rapport avec ce dont nous discutons, sauf du point de vue suivant : on ne saurait remplacer les professionalisations nécessaires par le simple développement de l'appareil logistique ».

La professionnalisation : risques

Raoul qui a vécu les expériences de l'immédiat après-guerre et la confusion entre tâches techniques et politiques, la clochardisation aussi de certains permanents, des itinéraires catastrophiques, ne dissimule pas qu'il y a des risques à une politique de professionnalisation mais ne doute cependant pas de la nécessité de cette initiative systématique.

« Il faut partir de la politique bien sûr, c'est-à-dire de la construction de l'organisation et de pas autre chose et de ce point de vue le problème essentiel est de faire en sorte que la professionnalisation ne soit jamais un expédient.

A propos d'expédient [...] je suis résolument contre le voyage-ersatz — ou les réunions centrales ou régionales-ersatz : [...] dans ces cas, le voyage prétend remplacer une pièce maîtresse de la centralisation politique, il ne la remplace évidemment pas,

ajoute à la gabegie et constitue un facteur de décomposition. Le bolchevik n'est pas un homme qui se nourrit de sandwiches, passe ses nuits dans les trains et porte une bonne parole improvisée à des sous-ordre qui n'en peuvent mais. Cette conception fait des ravages chez *Rouge* cependant que les *VO* pratiquent l'implantation de leur journal en jetant en province des hordes de vendeurs à la criée. Expédients [...].

La garantie majeure contre les "risques" est d'abord de veiller à éviter les expédients, à ce que la centralisation soit assurée, que les directions régionales tendent de plus en plus à être des organismes politiques collectifs.

Liquidons d'abord certains réflexes acquis. Le vieux noyau (selon la terminologie répandue) avait vu trop de choses zhorribles pour ne pas acquérir le réflexe bien connu du chat échaudé qui craint l'eau froide : méfiance envers les non-garanties financières à l'égard des permanents méfiance à l'égard de la professionnalisation des cadres trop jeunes, crainte de "lumpénisation", etc.

Bien que ces facteurs existent, il faut comprendre que c'est avant tout l'histoire du mouvement [...] qui fut le facteur déterminant des décompositions [...] Le point auquel nous sommes parvenus en France (effectifs, mœurs, implantation) [...] permet d'aborder la professionnalisation avec confiance dans notre organisation. Confiance et, puisque nous avons eu les réflexes inversés par une habitude encore récente, esprit d'offensive et de risques calculés [...]

Je pense que nous devons choisir et former des professionnels jeunes entre le service militaire et la trentaine. Que, toujours avec des nuances mais réduites au minimum, il ne faut tenir aucun compte de la progéniture sous peine de professionnaliser des gens bien mais aussi de parfaits anormaux. Je ne pense pas que l'on ne doit professionnaliser que ceux qui "peuvent se le permettre". je pense qu'on doit professionnaliser les meilleurs sans aucun critère de famille ou de carrière ».

Finances et professionnalisation

La promotion de la professionnalisation amène Raoul à parler des finances. Il raconte :

« J'ai assisté avec béatitude d'abord, avec exaspération aujourd'hui, au phénomène qui nous arrive à nous, les ex-fauchés de la création, qui, rentabilisant maintenant nos journaux

et meetings, constituons diverses tirelires que d'aucuns ne craignent pas d'appeler "trésor de guerre". On a envie de demander, comme de Gaulle à un mironton de Londres en novembre 1940 : "De quelle guerre parlez-vous ?" [...]

Aucune règle d'ordre moral ne saurait tenir seule à contre-courant de notre développement et du rapport de forces. Et les finances donc ! Une chose est de veiller à avoir des réserves pour "cas d'urgence", une autre serait d'imaginer, consciemment ou inconsciemment, que nous sommes en mesure de thésauriser en fonction des coups à venir ???!! Bon. Il ne s'agit évidemment pas de foutre notre pognon par les fenêtres — mais "économiser pour l'avenir" n'a aucune signification : quel avenir ? Avec quelle organisation, c'est ça la question. Et de ce point de vue, il s'agit d'investir en hommes et en affaires. Tout le reste n'est que réflexe de chat échaudé [...] voire de conservatisme de groupe propagandiste.

[...] Je dis que notre organisation, notre politique et la situation permettent et tendent à exiger un permanent pour 150 hommes. Et je conclurai par où j'ai commencé : le problème à régler est celui de la direction et de la centralisation politique et de leurs instruments. Les autres éléments, hommes et finances, sont donnés et ils pourront être consolidés et développés par la dynamique de la professionnalisation.

Pour le reste, répétons que nous ne sommes rien d'autre qu'une organisation subversive, professionnelle dans son ensemble, vouée à la guerre civile, ouverte ou larvée. Hormis les garanties politiques, quelles autres garanties pourrions-nous inventer contre les "risques", que celles communes à toutes les armées : soutien aux prisonniers et leur progéniture, conseils de guerre ? Ce n'est pas de la littérature à moins d'en faire de la mauvaise : il n'est qu'à regarder notre histoire pendant l'occupation ».

Les « Fédérales »

Dans le même texte sur la professionnalisation, Raoul développe longuement, apparemment sur mandat, l'idée de commissions fédérales, qu'il appelle comfédés, se réunissant régulièrement comprenant les membres du CC et les responsables régionaux de certains secteurs géographiques, arbitrairement tracés d'ailleurs.

« Il s'agit, pour construire le parti à l'échelle nationale, de faire partager à une quarantaine de cadres, non les pouvoirs

statutaires, mais le type de soucis politiques, d'ordres du jour, de décisions qu'a ou devrait avoir le CC. C'est aussi con que ça et ce ne peut être fait par le simple développement de bulletins et de notes intérieures. Ce ne peut être réalisé qu'au sein d'organismes vivants, composés d'hommes qui se confrontent, s'affrontent et prennent l'habitude d'une vue et d'un sens des responsabilités globaux des choses ».

L'argumentation sur cette question l'entraîne à une comparaison Paris-province, et des constatations fascinantes sur les conséquences de la « centralisation » d'une organisation révolutionnaire vivant dans le cadre d'un pays fortement centralisé avec une capitale hégémonique dans tous les domaines d'activité et d'encadrement. Il développe ces constatations qu'il est admirablement placé pour faire car, de tous les dirigeants, il est alors celui qui connaît le mieux « la province » — il est significatif que soit fait usage d'un tel mot dans cette organisation révolutionnaire :

« J'ajouterai pour les membres de la R(égion) P(arisienne) qu'ils ne se rendent pas compte à quel point la confrontation entre cadres, qui existe dans la RP, qui affûte ces cadres, qui leur donne de l'aise et de l'audace dans la pensée ou les discussions, manquent terriblement en province. Ce qui donne parfois des jugements ahurissants de crétinisme à propos des cadres de province qui, s'ils ne "brillent" pas dans les conférences nationales, ont bien souvent sur les reins d'autres charges que bien des cadres parisiens, aidés, sermonnés et mouchés par papa et maman.

Cette remarque est sérieuse car c'est insensé à quel point une grande partie des militants RP n'a aucune conscience et ne fait aucun effort pour avoir la moindre conscience, du conditionnement dans lequel il se développe par rapport aux militants d'autres régions, donc n'a aucune conscience des problèmes différents qui se posent quand on passe vraiment à la construction d'une organisation nationale. C'est grave si cela atteint les dirigeants. S'il n'y avait que la RP et la ceinture de chasteté nantaise, on n'aurait évidemment pas besoin de s'emmerder avec bien des problèmes » .

Il conclut que le bon fonctionnement de ces confédérés permettrait de surmonter une déviation latente dans l'organisation qui consisterait à laisser s'établir une certaine dichotomie entre « la pensée politique, la définition de la ligne, » d'une part, la construction concrète du parti de l'autre, jusqu'aux cellules de province. Il rappelle

à ce propos que selon lui l'histoire du parti dans les années 45-50 révèle l'existence d'une véritable « division du travail entre dirigeants et organismes qui avait abouti à isoler la commission ouvrière du bureau politique et de problèmes de construction de la IVe, mais aussi à isoler totalement le *vulgum pecus* des responsables de cellules et de régions, l'une des plus grandes faiblesses sur le front intérieur ».

La Politique financière

L'organisation demande à ses membres une cotisation mensuelle, appelée phalange (mot dont l'étymologie se perd dans la nuit des temps), proportionnelle au salaire selon un rapport progressif, élevé en tout cas, et une cotisation uniforme de solidarité. Ces levées de fonds pèsent lourd et c'est pourquoi il est nécessaire d'en bien expliquer les tenants et les aboutissants :

« L'organisation n'a aucune autre rentrée financière régulière que les différentes cotisations versées par les militants, et les fonds de soutien . Ceci dit, nous ne sommes pas un « ordre mendiant » vivant à la petite semaine des « libéralités » d'âmes charitables! L'OCI est une libre association de révolutionnaires organisés pas à partir d'une commune "sympathie" pour des idées mais en fonction des nécessités de la guerre des classes et du combat contre l'Etat. Il ne suffit pas de dire que "l'argent est le nerf de la guerre", il faut encore comprendre que notre guerre n'est pas celle d'un quelconque groupe ou club de propagande. Elle est celle d'une organisation nationale, qui, dans toute son activité, pose les jalons de la construction du parti révolutionnaire. C'est pour cette tâche que nous appelons travailleurs, militants et jeunes à s'organiser avec nous [...] »

La règle est d'équilibrer les activités extérieures par des rentrées correspondantes. C'est vrai pour la presse, les tracts etc., auto-financés. Les phalanges sont donc réservées au développement de l'organisation elle-même (locaux, secrétariats, salaires, frais, voyages etc.). Raoul commente :

« Le montant élevé des phalanges est déterminé par la contradiction qui oppose l'étroitesse relative de notre organisation et l'ampleur des tâches nationales et internationales qu'elle doit aujourd'hui assumer. Il n'est d'autre moyen de régler positivement ce problème que de gagner par centaines de nouveaux militants à la cause de l'OCI ».

Raoul explique ainsi les principes qui ont présidé à l'établissement du barème des phalanges :

« Notre organisation ne connaît qu'une morale, celle du combat classe contre classe d'un noyau léniniste né dans cette société et combattant dans cette société telle qu'elle est. Elle n'a pas vocation d'établir en son sein des rapports de phalanstère de mutuelle ouvrière, encore moins d'une société future dont elle esquisserait les traits. On ne saurait y instaurer un "égalitarisme" toujours démagogique et le plus souvent misérable.

Le taux progressif du barème est fondé sur des nécessités globales qui exigent une répartition praticable pour qu'elle soit efficace. Il tient compte de réalités bien concrètes que seul un chômeur professionnel méprise avec aisance : allocations familiales et barème des impôts. Il ne comporte qu'une dérogation générale en ce qui concerne les enfants, affaire privée et risque calculé, s'il en fut, mais réalité que les léninistes ne sauraient prétendre exorciser. Déduction dégressive et plafond sur les allocations et l'abattement d'impôts sont des choses concrètes qui, elles, ne relèvent pas de l'exorcisme ».

Problèmes de direction

Nous avons gardé pour la fin un texte sur les problèmes de direction du 19 novembre 1965, à la fois parce qu'il est chronologiquement l'un des derniers que nous possédions, parce qu'il développe des thèmes qui lui étaient chers et parce qu'il est écrit dans sa langue à lui avec un élan et une fraîcheur réelle.

« Comme j'en ajoute, je ne mets pas de guillemets : les hommes font toujours leur propre histoire mais dans des circonstances déterminées. Autrement dit, déplorer à s'en user les oreilles et les énergies "la faiblesse" et les multiples tares de "la direction", sans tenter de les identifier par rapport à ce qui est possible et ce qui ne l'est pas, c'est poser les problèmes à l'envers et plus précisément de telle sorte qu'ils ne peuvent être résolus. [...] Mon expérience me l'a enseigné : chaque fois que l'on "déploie" une "faiblesse" sans essayer de l'identifier par rapport à nos possibilités réelles, le diagnostic est simple : refus d'étudier ce qu'il faudrait sacrifier par ce qu'il faut toujours choisir et que choisir c'est toujours sacrifier pour faire tel ou tel pas en avant ou opérer telle ou telle reconversion.

J'ai presque toujours vu au contraire de simples tentatives d'améliorations dans le cadre donné (lequel cadre étant évidemment hérité politiquement de situations politiques) comme si ce cadre était une forme abstraite et principielle, qu'il suffirait au fur et à mesure de remplir le moins mal possible.

Et j'ai toujours vu le système des lamentations couvrir, consciemment ou inconsciemment, le pur et simple maintien de la situation existante — ce qui est de la politique et non une forme particulière d'esprit. Soyez certains que des dirigeants VO⁷¹, quand ils se penchent sur leurs "faiblesses", doivent parvenir à trouver dans les "circonstances objectives" l'explication de l'abrutissement systématique qu'ils ont fait subir à leurs cadres potentiels. Soyez certains que Frank et son équipe doivent avoir élaboré une fort bonne explication "objective" de leurs capitulations, rétrécissements et crises. Que la SLL, que le SWP,⁷² etc. Sommes-nous d'une autre trempe, de ce point de vue? Cela reste intégralement à prouver.

Quitte à dire des conneries, je préfère prendre ce risque à partir d'une méthodologie, marxiste, ne subir que l'inévitable, ce sur quoi nous n'avons aucune prise, et ne pas hésiter à reconvertir quoi que ce soit et quelque organisme que ce soit avec comme instrument de mesure non point "la prudence", les soucis paternalistes, la crainte intime de se mettre à vivre dans un autre monde, mais, puisqu'il s'agit des problèmes de "direction" — au sens large pour moi — des hommes dont nous disposons, des conditions dans lesquelles ils dépensent leurs énergies, des conditions dans lesquelles ils seraient plus efficaces au service du programme et de la construction de l'organisation — donc "avanceraient politiquement" (la "formation" sur cette ligne oui, sans cette ligne entreprise de pères nobles).

On manque de cadres ? On manque de cadres ??? Mais dans quel monde mythique vivons-nous pour préférer des choses pareilles ? On manque de cadres par rapport à qui ? par rapport à quoi ? par rapport à si ma tante en avait, sans doute. Camarades, nous sommes pour la plupart de la même génération et à ma manière je ne suis pas contre, loin de là, loin de là. Mais il faut vraiment être fatigué, ne plus croire à rien, ou au seul

71. V.O. désigne *Voix ouvrière* devenue depuis *Lutte ouvrière*, organisation connue à travers Arlette Laguiller.

72. La SLL (Socialist Labour League) était l'organisation anglaise de Gerry Healy, le SWP (Socialist Workers Party), celle, américaine, de James P. Cannon.

maintien de "la p'tite flamme, la p'tite flamme" à "l' Histoire jugera", ou être particulièrement imbu de ses propres talents pour ne pas voir que nous avons ce qu'il nous faut et que, de toutes façons, le problème est le suivant : nous avons ce que nous avons. Point à la ligne et ouvrez les guillemets : "Comment on s'organise pour démultiplier au mieux les forces en renforçant l'homogénéité politique".

Faut probablement que je m'explique quand j'affirme : "Nous avons ce qu'il nous faut." Mais qu'est-ce que nous étions en 1943-1944, 25 ans pour les plus vieux: Qu'est-ce que nous étions donc de plus, de mieux : que la trentaine au moins de gars du même âge et même plus, que nous avons maintenant et que nous gardons sous tutelle avec des soins de vieille nourrice mal baisée et qui craint la vérole pour les « p'tits » ??? Mais je vous demande : qu'est-ce que nous croyions donc que nous étions et qu'ils sont ??? Comment faire pour qu'on en finisse avec cette peur panique de vieux kroumirs sans beaucoup d'illusions sur eux-mêmes mais qui se refusent à miser sur l'avenir déjà pressenti ? »

Les vraies faiblesses

Raoul se déchaîne quand il s'agit de déceler ce qu'il considère comme les véritables faiblesses de la direction, en particulier son instabilité et le fait que ses membres eux-mêmes ne considèrent pas son travail comme une tâche centrale.

« Il y en a une qui saute aux yeux [...]. La réunion du BP n'est pas considérée comme absolument prioritaire. Tel voyage en province, tel rendez-vous avec je ne sais quel syndicaliste, passent avant. Il n'y a pas de jour fixe, donc pas de plan possible [...]. Etre "militant ouvrier" à partir du moment où on est "trotskyste" responsable, c'est d'abord et avant toute chose être dirigeant du parti. Moi ça me fait chier, et ça doit se sentir, de dire des choses pareilles qui ont l'air de conseils de bonne conduite, parce qu'il s'agit de quoi, entre nous? De bolchevisme contre ouvriérisme, contre syndicalisme révolutionnaire, contre bonne volonté, contre missionnaires propagandistes ou agitateurs, contre j'en finirai pas, en bref contre ce qui n'est pas léniniste »

Il hurle d'indignation contre l'incapacité flagrante :

« On a des "articulations" — des *missi dominici*, qui se balladent en perdant n soirées entre tel ou tel organisme pour

"tenir au courant". Tout ça pour diriger 150 hommes dans la R(égion) P(arisienne). On manque de cadres ? Vous rigolez ! On s'organise comme des pieds. On a une effroyable collection de spécialistes et semi-spécialistes phagocytes dans une série d'organismes qui ne s'imposent pas et bouffent les énergies et le temps ».

Il déchaîne sa verve contre ce qui fait pourtant sa vie, dans un morceau de bravoure bien à lui :

« Nous avons une barbe blanche, symbole d'honnêteté, face aux Frank et autres vacheries, mais tellement longue qu'on marche dessus. C'est la bande à Bonnot⁷³ moins les casses, Victor Serge plus le marxisme, le syndicalisme révolutionnaire plus Trotsky, tout ce que vous voudrez de "bien" — on pourrait y crever la conscience tranquille, pour peu qu'elle ne soit pas léniniste, au chant de "La terre, ton lit de parade" et quelques "Vengeance, vengeance pour toi"⁷⁴. Vacherie des vacheries si on n'a pas su faire autre chose de nos peaux et de notre programme. En tout cas, on a jeté dans le coup une autre génération, et à partir de ce moment-là, on n'a plus le droit ».

Ainsi parlait Raoul la gouaille, quelque part entre la moquerie, l'élan généreux, l'indignation et la sainte colère.

73. La "bande à Bonnot" fut une célèbre bande d'"anarchistes expropriateurs" d'avant-guerre.

74. Début et fin d'un vieux chant révolutionnaire qui accompagnait les enterrements de militants.

XII - La retraite

C'est sa santé qui lui a commandé la retraite. Un terrible infarctus. Il en est sorti, comme le remarquait un camarade le 18 décembre 1994, non pas vieilli mais fatigué. Un trait de lui avait disparu : il avait cessé de fumer des Kent à la chaîne. Il était sérieux, observait son régime, évitait les écarts, passait l'été à la campagne.

Vis-à-vis de son parti (OT, OCI, noms divers du PCI) il avait toujours des réserves et il les exprima, bien que pas toujours très clairement : profondément honnête, il était toujours déchiré de scrupules et craignait de se laisser emporter par sa parole. Aussi lui arriva-t-il de lasser des auditeurs de bonne volonté, ahuris, médusés, tentant vainement d'imaginer ce qu'il avait bien voulu dire, en général une idée importante souvent très neuve, mais aussi et en même temps toutes les réserves qu'elle méritait.

Un de ses proches nous a confié :

« Il ouvrait des réflexions, il s'exaspérait quand ses interlocuteurs voulaient prendre ses remarques comme des sentences : nous commettions alors un contre-sens qui le décourageait »

Son prestige et sa présence ont retenu dans le PCI pendant des années, des groupes entiers de militants découragés voire éccœurés, auprès de qui il en jouait pour les faire patienter encore un peu. Pendant toutes ces années, il pouvait dresser le catalogue des groupes et groupements opposants ou mécontents, des râleurs et des impatientes, des cyniques et des blasés. Mais il ne voulait pas devenir le fédérateur des « pieds écrasés ». Les mauvaises langues disaient qu'il était devenu paresseux. Ce n'était pas vrai. Il ne jouait pas. Réellement, il ne savait pas que faire et en souffrait énormément.

Marginalisé

Il était marginalisé dans son propre parti, le savait mais ne le disait pas. Il préférait dire qu'il s'isolait volontairement et peut-être le croyait-il.

Avec quelques fidèles — dont François, qui aurait pu être son fils et qu'il considéra pendant des années comme tel — il se battit souvent en vrai don Quichotte, à diverses occasions, sans être alors compris dans son parti : de plus en plus nombreux, les hommes et femmes susceptibles d'être sensibles à ses arguments s'en étaient allés, la plupart du temps sur la pointe des pieds, « rentraient dans leurs pantoufles », comme on dit.

Avec, pour les moins jeunes, leurs questions et leur angoisse sur les années qui passent et l'impuissance qui dure. Aucun de ses anciens compagnons de combat n'était resté au PCI, ni de ceux du temps de Puteaux-Suresnes, ni du temps du « travail indo ». Mais tous ceux qui avaient été ses proches au combat à chaque moment décisif, étaient de ses amis. Ce qui leur faisait le plus mal, c'est qu'il n'était pas compris. On pouvait impunément parler de lui en disant qu'il était « un génie de village ». Si le PCI était un village, il est vrai qu'alors Raoul était un génie. Mais c'était difficile à vivre. Pour lui, pour ceux qui l'aimaient surtout.

Les hommes qui vieillissent sont-ils épargnés par la souffrance ? L'âge apporte-t-il l'indifférence au moins relative ? Certains le prétendent. Mais ce n'était pas son cas. Après son premier accident cardiaque, il se savait littéralement à la merci d'un coup au moral. Quand un bon camarade fut sur le point d'être exclu de son parti, un coup aussi dur pour le camarade que pour le parti et, du coup, pour lui-même, il s'inquiéta. Son cœur allait-il tenir ? Il tint.

Comme un vestige

L'un après l'autre, ses vieux camarades/adversaires, souvent ses têtes de Turc dans les pages qui précèdent, avaient disparu, écartés de la direction. Pierre Lambert était certes resté en place, inamovible au milieu de dauphins qui se surveillaient comme des loups, et il arrivait à Raoul de faire semblant d'en rire à propos du « gentil dauphin » ou du « coupeur de têtes ». Les autres, Daniel Renard, brisé, Gérard Bloch, rétrogradé, humilié, fidèle *perinde ac cadaver*, étaient morts, Stéphane Just lui a survécu, exclu.

François de Massot était encore là, membre de la direction, et ils se voyaient de temps en temps. Raoul le comprenait de moins en moins. Une amitié solide se défaisait peu à peu, pas dans le drame,

dans les demi-silences, les confidences, les anecdotes sur le « 87 »⁷⁵. Dans la dernière ligne de la dernière lettre de lui que nous ayons eue en mains, datée du 15 avril 1992, il lâche comme un soupir cet aveu de tristesse — et pas de coup de griffe :

« Mon "amitié ancienne avec François de Massot" ? [...] Entre nous, ce fut ma plus grande déception-désillusion de ma vie politique (j'entends à l'égard d'un homme). »

Au cours d'une de ses dernières discussions avec de Massot, Raoul avait été en désaccord total avec son ami, qui justifiait des exclusives et des exclusions. Il avait dit « Et les hommes ? » De Massot avait répondu : « Je choisis le parti ». « C'est le stalinisme » confia tristement Raoul à Roch.

Les derniers mois

Une lettre datée du 31 mars 1989 adressée à son camarade britannique Cliff Slaughter nous donne quelques éléments sur la position de Raoul dans ses derniers mois d'appartenance au PCI. Mentionnant le déroulement de ce qu'il appelle « la bataille engagée par une tendance contre Lambert et sa clique à la direction du PCI », il précise qu'il ne fait pas partie de cette tendance :

« Je suis, comme je te l'ai dit, seul et isolé, en grande partie volontairement ».

En même temps, il répond sur la question, soulevée par son correspondant, des calomnies lancées par la direction du PCI contre Balázs Nagy, alias Michel Varga, accusé par elle d'être au service du GPU. Il explique que ces militants soupçonnent en effet qu'on leur a menti dans cette affaire et qu'on leur ment toujours. Mais il est net à propos des opposants :

« Le point de départ pour eux, c'est : bilan des dix dernières années, analyse du bilan, du travail syndical, de l'éducation, du recrutement, etc. Sur ce terrain, ils espèrent être entendus. Et ils engagent le combat sur ce terrain seulement. Dans le meilleur des cas, ils pensent (s'ils y pensent) que "le reste viendra avec" ».

75. Le local central était 87 rue du Faubourg St-Denis. Le terme "87" dans le patois militant parisien désignait à la fois le contenant (l'immeuble) et le contenu (la direction).

Il insiste et développe :

« Début d'un combat intérieur (je ne me situe pas de l'extérieur). Si le combat se développe; à une étape ou à une autre de la crise conséquente, tous les problèmes surgiront [...] Je me place aussi du point de vue de la reconstruction de l'Internationale i.e. du point de vue de ce que chacun peut faire là où il est, dans la situation où il est. Je ne suis pas Dieu le Père, ni politiquement, ni moralement. La traduction du combat pour la "reconstruction", pour moi, à l'heure actuelle, c'est de faire en sorte que le capital accumulé par le PCI, déjà très compromis, ne soit pas détruit mais replacé au service de la reconstruction de la IVe. C'est un combat qui se mène de l'intérieur et qui ne permet pas d'expression publique, pleine et entière ».

De façon générale, Raoul s'exprimait très librement avec ses visiteurs, ne pratiquait pas l'auto-censure dans ses conversations. Comme il le disait, il parlait à qui lui parlait. Il recevait volontiers les jeunes qui s'adressaient à lui, s'épouvantait parfois, pensant tout d'un coup qu'ils « ne pouvaient pas comprendre ».

Pas de mémoires

Cliff Slaughter lui a demandé — il n'était ni le premier, ni le dernier — d'écrire ses souvenirs de militant trotskyste, *Ma Vie dans la IVe Internationale*. Il comprit certes le besoin ainsi exprimé, mais refusa sans ambages :

« Lambert et quelques autres, ici, flattant les "jeunes", ont tout fait pour laisser croire à ces jeunes dont certains ont maintenant 35 et 40 ans, que les trente premières années de l'Internationale relevaient d'une tragi-comédie ésotérique, burlesque et inassimilable (à part lui, Lambert, dont le rôle historique remonte pour le moins à la Guerre des Deux Roses⁷⁶). J'ai déjà exposé à plusieurs reprises, devant quelques camarades (et en français) ce dont j'avais été témoin depuis 1941, et mon interprétation des faits, notamment sur la scission 51-52 et ses conséquences de toutes natures. Je comprends la nécessité d'établir maintenant cette continuité (comme Broué qui a fait d'excellentes choses en ce sens, les *Cahiers Trotsky* par exemple). Mais de là à écrire un livre ! C'est hors de question. Ce n'est surtout pas dans mon

76. La Guerre des Deux Roses a divisé l'Angleterre au XVe siècle.

tempérament : si tu es déçu par cette lettre, dis-toi bien qu'en tout cas j'ai fait un effort considérable d'écriture ».

Après cette lettre, nous en avons une autre. C'est tout. Le silence. Le souvenir d'un dialogue d'une semaine, d'un mois à l'autre.

Raoul est parti de lui-même en 1989, après des exclusions qu'il ne pouvait accepter, dont celle de l'auteur de ces lignes. Il a participé à la conférence de fondation des cercles *Le Marxisme aujourd'hui*.

Merci Raoul

On a essayé de donner ici la parole à Raoul. Non sans problèmes, non sans difficultés, non sans hésitations.

On ne voulait pas trahir Raoul, même au nom de Raoul.

On ne voulait pas figer un jugement passé sur papier dans la fureur noire et qui resterait accroché pour la vie — ou ce qui leur en reste — à X ou Y.

C'était difficile car Raoul avait la verve accusatrice, l'éclat du verbe encoléré, la fureur du juste qui sait manier sa langue et qu'il n'était jamais aussi brillant que dans ses réquisitoires ou ses sentences pour l'éternité.

C'était difficile aussi parce que X ou Y ne sont pas de petits messieurs tranquilles qui promènent leur chien sur les trottoirs parisiens, mais des dirigeants dits révolutionnaires qui traitaient les autres, et jusqu'à un Raoul, avec l'arrogance que donne le pouvoir — même dans un village — et l'impunité — surtout devant l'Histoire qui les ignorera.

Mais Raoul n'avait pas la tête enflée. Il se prenait exactement pour ce qu'il était ou plus exactement il ne se prenait jamais pour ce qu'il n'était pas, surtout pas un justicier, voire un Dieu-le-Père chargé de prononcer des jugements-derniers.

Certains de ses jugements — et il n'en manque pas dans les dossiers consultés — ont d'ailleurs souvent été rapidement révisés, qu'ils aient dressé le bilan d'une organisation ou caractérisé l'activité ou l'incapacité d'un camarade ou plutôt d'un dirigeant.

Sauf quelques documents signalés au passage, le gros des textes que nous avons utilisés ici relèvent de la catégorie « courrier personnel » même si c'est de politique qu'ils traitent toujours.

L'unique jugement que Raoul ait porté publiquement et ainsi pleinement assumé sur ce qui avait été son parti de 1942 à 1989 et sur les hommes qui composaient alors sa direction, c'est de l'avoir quitté. C'est cet acte et lui seul qui constitue la véritable conclusion de la trajectoire militante de Raoul.

En 1954, il écrivait :

« Nous sommes contre toute tentative d'escamoter toute l'histoire comme ça a été fait toujours à travers des propositions organisationnelles où des X ou des Y donneront leur mesure dans l'abrutissement, la stérilisation, l'obscurantisme ».

Mais il n'est pas parti.

En 1962, il écrivait :

« Ça fait des années que dure ce cirque abominable dans lequel Mamasse ⁷⁷ et moi nous sommes usés les nerfs et avons fait preuve d'une patience qui confine — peut-être même l'a-ce été (*sic*) — à la capitulation, afin toujours d'éviter la casse. Il nous a fallu cent fois être "responsables" pour plusieurs, — c'est-à-dire prendre en charge et sur nous les vacheries de caractère, de colères irresponsables, de personnalisme invétéré, de merde de JE, de MOI, etc. »

Mais il n'est pas parti. Parlant d'X et de Z, ou plutôt de l'attitude d'X à l'égard de Z, il écrit — et l'on sent qu'il a atteint là la vraie limite de l'exaspération et même de sa résistance physique :

« Malheureusement, tout en égratignant Z, tout en ayant avec lui des scènes conjugales, il me donne l'impression de ne faire que reculer, de ne faire que "la part du feu" nécessaire. Sa putain de manie moitrinaire l'incite toujours à avoir des équilibres lui permettant de jouer les arbitres suprêmes ».

Il rêve et menace, vomit bruit et fureur comme il dit lui-même :

« Il faut que d'ici au congrès et juste après, il n'y ait plus personne qui cumule trente-six responsabilités, personne qui foute son nez partout tout en ne branlant rien nulle part [...] Cette fois ou bien X va lâcher la main à Z, ou bien bordel, je vais me battre comme il n'a jamais soupçonné que j'en sois capable, habitué qu'il est à la série des putains de cadeaux qu'on lui a fait depuis des années pour éviter la casse ».

77. "Mamasse" est le nom familial de François de Massot.

Mais il n'est pas parti. Quand il est parti, il n'avait plus lieu de redouter la casse, parce qu'il n'y avait plus d'espérance et donc rien à casser, il voyait que son parti n'était ni ce qu'il avait été ni ce qu'il aurait pu être, mais autre, tout simplement — et il savait qu'il n'y avait pas sa place parce que ce n'était plus son parti. C'est alors et c'est pourquoi il est parti.

Il ne s'en était pas aperçu auparavant parce qu'on met longtemps à se déprendre de ces amours-là, mais il savait désormais qu'il y avait maldonne, qu'il n'avait pas si longtemps galéré, marché et marné pour se retrouver ailleurs. Claude, d'Angoulême, Raoul, de Puteaux-Suresnes et des Viets, Bernard, de l'UGS, aucun de ces hommes n'avait sa place dans cette maison-là. Il lui restait à retrouver son point de départ pour être fidèle, ce qui ne signifiait pas forcément écrire ses mémoires. Nous comprenons et respectons cette volonté aussi.

Gérard de Sède dit de lui :

« Raoul n'a jamais séparé la politique de la morale. C'est pourquoi il n'est jamais tombé dans le cynisme des apparatchiks ni, en sens inverse, dans un militantisme névrotique : l'Orga n'était pour lui qu'un moyen auquel il ne prêtait aucune infailibilité et ne vouait aucun culte religieux ».

Raoul ne fut pas un dirigeant d'organisation et n'eut probablement jamais l'ambition de l'être. Il se força seulement parfois à essayer de faire lui-même ce qu'il avait vainement attendu d'autres. Mais il n'avait pas l'appétit de puissance personnelle qui fait les chefs, les chefs solitaires au moins. Il avait en revanche une exigence intellectuelle exceptionnelle qui se reflète ici dans toutes les questions qu'il soulève, même en passant.

Sur ce point, Roch Denis écrit ces lignes pénétrantes :

« La plupart des individus ont des ambitions personnelles. Dire de Raoul qu'il n'en avait pas serait sans doute inexact. Mais je n'ai jamais rencontré quelqu'un chez qui se réalise comme chez lui une telle unité entre l'ambition de faire quelque chose de sa propre vie et le combat pour changer le monde.

C'était cela son ambition, rien d'autre et tout cela. Une modestie rare. Et pourtant, quelle fierté, quelle dignité : Raoul toujours en arrière pour lui-même, mais constamment sollicité par les autres pour expliquer, pour discuter, pour organiser.

Je crois aussi qu'il fut habité par la crainte de ne pas être à la hauteur de l'enjeu. Mais ce n'était pas chez lui simple considération individuelle. Il ne s'envisageait pas lui-même, ni n'envisageait les autres en-dehors de l'organisation ».

Raoul le communiste internationaliste, Raoul le trotskyste, c'est aussi cette ouverture d'esprit, cette curiosité toujours en éveil, ce refus déterminé du dogme, cette avidité de comprendre pour changer le monde, cette disponibilité à écouter, ce respect de l'autre et de ses arguments, cette hésitation même, parce qu'elle est scrupule qui honore.

Tout ce que Raoul a écrit et que nous avons trop chichement cité, ce sont des invites à discussions collectives. Il ne tranche pas, il propose, défend chèrement son point de vue, cherche avant tout à convaincre ou être convaincu. Il n'a pas l'idée d'imposer. Toute sa personnalité refuse cette « discipline de pensée », qu'aucun autre militant ne veut alors ni voir ni reconnaître, mais qui monte autour d'eux comme une marée assourdissante de silence dans les rangs. Lui ne s'est jamais tu complètement.

Tout cela c'était Raoul, c'était beau et c'était grand. C'était un bon camarade et un ami fidèle. C'était aussi à bien des égards un type nouveau d'homme. Personne mieux que lui ne peut incarner pour l'avenir cette génération de militants trotskystes européens en voie d'extinction qui furent en quelque sorte les successeurs des bolcheviks russes et un maillon entre eux et une génération qui n'a pas encore ôté son masque de croissance.

C'est pourquoi même ceux qui ne l'ont pas connu lui doivent tant.

Le savent-ils ? Pas encore.

Une fois, une seule fois, dans ses dernières années, nous l'avons entendu exhaler comme une plainte — beaucoup d'angoisse et un peu d'espoir :

« Vacherie des vacheries, si on n'a pas su faire autre chose de nos peaux et de notre programme ».

Ses lecteurs des générations qui montent répondront.

Saint-Martin d'Hères, 5 février 1995

Cornelius Castoriadis
(Pierre Chaulieu)

Raoul

J'ai rencontré Raoul pour la première fois pendant l'hiver 1946-47. Le PCI était alors, comme si souvent, en pleine ébullition interne. D'un côté, la lutte entre la « droite » (Craipeau, Parisot, Demazière) et les « vrais B.L » (Frank-Privas) battait son plein. D'un autre côté, beaucoup moins importante comme il se devait, la discussion sur la « question russe » qui avait vu l'éclosion de deux petites tendances s'opposant à l'orthodoxie trotskyste sur cette question (la Russie comme « état ouvrier dégénéré », sa « défense inconditionnelle », les partis staliniens dans les pays capitalistes qualifiés de « réformistes ») : les tendances Lucien-Guérin (l'URSS, capitalisme d'Etat) et Chaulieu-Montal (l'URSS, formation sociale d'un type nouveau : capitalisme bureaucratique total et totalitaire).

On avait dû se rencontrer à l'une des nombreuses réunions de discussion sur la position et le programme du parti. Raoul était venu vers moi, à la fois taquin et ouvert, et on avait pris rendez-vous pour discuter. Il était venu me voir rue Falguière, où j'habitais avec ma compagne, également membre du parti et il s'est très rapidement attaché à nous autant que nous nous sommes attachés à lui. Rarissimes étaient les semaines où, malgré ses nombreuses tâches, il ne serait pas venu à l'improviste rue Falguière deux ou trois fois.

Ce qui l'avait attaché à nous est difficile à dire. Probablement, notre caractère pas du tout typique de « membres du parti », et le fait que nous pouvions parler avec lui non seulement de politique, mais

d'une foule de sujets avec liberté et ouverture d'esprit, que visiblement il chérissait et qu'il partageait. Mais aussi une forte attirance pour mes idées, sur laquelle je reviendrai.

Ce qui nous attachait à lui, c'étaient son charme, sa chaleur, son humour, son amour des blagues et des histoires drôles, la richesse à la fois de sa langue argotique pleine d'originalité et de son parler vif, coloré, accompagné de gestes extrêmement expressifs, sa sincérité, son jugement impitoyable et juste sur les gens, sa solidité évidente et une solidarité sans faille.

Nous avons passé ainsi des soirées qui me restent inoubliables, jusqu'au moment où la « tendance Chaulieu-Montal » a décidé de quitter le PCI et de fonder « *Socialisme ou barbarie* » (automne 1948). Non pas qu'il y ait eu entre nous de rupture, loin de là, mais nos rencontres devinrent plus espacées, puis, après ma séparation d'avec ma compagne, cessèrent.

Nous nous sommes de nouveau vus fréquemment pendant deux phases : l'une, autour de 1954-55, l'autre en 1957. Dans les deux cas, il s'agissait de sa part d'une démarche politique. La première fois, il avait formé avec des camarades du PCI un groupe (plus ou moins clandestin, je crois), il envisageait la possibilité de rompre et voulait explorer les possibilités d'une collaboration avec « *Socialisme ou barbarie* ». Nos discussions n'ont pas abouti, pour des raisons qui les concernaient. La deuxième fois, j'avais envisagé, et proposé au groupe « *Socialisme ou barbarie* », d'entreprendre la publication d'un journal destiné à un public plus large que celui de la revue, avec la collaboration d'éléments extérieurs au groupe. J'avais approché Raoul dans cet esprit et j'avais rencontré de sa part un accueil positif. Mais la tentative a capoté, une coalition contre nature entre Lefort et Véga ayant réussi à faire repousser ma proposition par le groupe. J'ai encore revu Raoul quelques fois par la suite. La dernière, c'est par hasard, à une représentation de théâtre vers 1982 ou 1983. Il avait déjà eu son infarctus et était moins flamboyant qu'autrefois. On s'était promis de se revoir et j'ai amèrement regretté de ne pas en avoir pris l'initiative.

J'ai fait allusion aux idées. Raoul s'était continuellement rapproché des thèses que j'exposais au PCI, et j'ai eu, jusqu'à notre départ du PCI et encore en 1954 et 1957, la nette impression qu'il était à quelques millimètres de travailler avec nous. Il ne l'a pas fait et je pense que deux facteurs l'ont retenu. Le premier était « personnel »,

ou micux, *ad hominem*. Raoul avait un très fort odorat au sens métaphorique. Il reniflait vite les gens et les classait dès le départ, pratiquement sans appel. Et il y avait dans « la tendance Chaulieu-Montal » un certain nombre de gens qu'il ne pouvait pas piffer (on dirait en grec que leurs haleines ne s'accordaient pas). Si on l'avait poussé, il aurait sans doute dit qu'il ne supportait pas ce qu'il considérait leur mollesse petite-bourgeoise et la tiédeur de leur militantisme.

Le deuxième facteur était certainement le plus important. Je suis convaincu que Raoul ne croyait plus à l'« l'Etat ouvrier dégénéré », ni au caractère « réformiste » des partis staliniens. En particulier, lorsque nous discussions des pays du « glacis » (satellites), il n'avait aucune objection à ce que je disais sur l'assimilation structurelle à l'URSS dont ces pays faisaient l'objet. Et ce qui se passait à cet égard avec les mois et les années ne pouvait que le confirmer dans cette idée. Mais je crois qu'il considérait sans le dire toutes ces discussions sans grande pertinence. D'une part, il était convaincu que la révolution soit balayerait le stalinisme là-bas comme ici, soit au moins clarifierait définitivement sa nature. D'un autre côté et surtout, Raoul était avant tout et par-dessus tout un militant. Et, pour l'être pleinement, il avait besoin d'une organisation dont le mode de fonctionnement (« B.L », comme il le disait avec un brin de fierté), la dimension même minimale, et les préoccupations dominantes lui fournissent un terrain d'action militante. C'est pour cela qu'il n'a jamais voulu couper son cordon ombilical avec l'organisation trotskiste jusqu'au jour où elle le coupa pour lui.

Je n'ai pas parlé de l'internationalisme farouche de Raoul, de la liaison fraternelle qu'il créait immédiatement avec les camarades ouvriers, de sa capacité d'analyser les rapports de forces sociaux ou de retracer les évolutions historiques du mouvement. Ni non plus de ce qui était chez ce réaliste un incontestable et profond romantisme révolutionnaire et une nostalgie toujours présente de l'action armée. Je sais que je n'ai pas su davantage rendre le rayonnement vivant du personnage. Pour cela, il faudrait des talents que je ne possède pas.

Les départs

Ernest Mandel, dit Albert, dit Ernest Germain, dit Pierre Gousset, dit Henri Vallin, dit Walter (1923-1995).

Ernest Mandel est mort chez lui à Bruxelles le 21 juillet dernier, probablement des conséquences de la canicule sur son organisme affaibli. Il était né à Francfort-sur-le-Main le 5 avril 1923. Ses parents quittèrent l'Allemagne quand il était encore petit garçon pour se réfugier en Belgique, à Anvers. Son père milita dans l'organisation trotskyste belge sous le nom d'Henri Almond et de Schake. Leur maison était le refuge et le centre des réfugiés politiques allemands, le plus souvent trotskystes, nombreux dans la région, attirés par le travail sur le port. Aussi Ernest parla-t-il dès sa prime jeunesse deux langues et apprit en quelque sorte le langage marxiste en même temps.

Il n'y a dans ces conditions rien d'étonnant à ce qu'il devint membre de la section belge de la IV^e Internationale au pire moment, alors qu'il était « minuit dans le siècle », au début de la Deuxième Guerre mondiale, en 1939. Les recrues de cette organisation ont dû pouvoir cette année-là se compter en Europe sur les doigts d'une seule main. Il milita activement pour construire la section belge avec d'autres de sa génération comme Abram Wajnstock dit A. Léon qui fut le secrétaire général du Parti communiste révolutionnaire belge. Ernest fit partie de son comité central à partir de 1941 : il avait 18 ans.

Il fut trois fois arrêté, et réussit la deuxième fois à s'évader du camp de Wesseling. Il participa à la conférence européenne de février 1944 dont le rôle fut décisif dans l'histoire de la IV^e. En mars de la même année il fut arrêté, condamné aux travaux forcés à Liège et déporté en Allemagne. Ses camarades se souviennent de sa solidité, de son courage, de sa passion pour la réflexion théorique. Il avait alors un peu plus de 20 ans. Il reprit l'activité politique dès la fin de la

guerre et la libération des prisonniers des camps. Il entra en 1946 au Secrétariat international de la IV^e, le SI : il avait 23 ans. Dans l'article ci-dessus, Raoul témoigne de ce qu'était alors « le jeune Belge ».

L'histoire de sa vie se confond dès lors avec celle de cette organisation, qu'il contribua à construire, souvent à reconstruire après les coups que lui avait portés la répression. Notre camarade Pierre Broué se souvient de l'avoir rencontré pour la première fois dans une clairière près de Zagreb où, assis dans l'herbe, il discutait passionnément avec l'Allemand Wolfgang Leonhard, fils d'un vieux-bolchevik assassiné par Staline, qui était devenu « titiste ».

Lieutenant de Michel Pablo, il s'opposa dans un premier temps à sa nouvelle ligne, au début des années 50, rédigeant *Dix Thèses sur le stalinisme* sur lesquelles l'opposition devait se regrouper, puis rallia soudain les positions de Pablo, entraînant avec lui une partie de la direction française.

Pendant la période de l'« entrisme », il était au parti socialiste belge et travaillait aussi au sein de la centrale syndicale FGTB, où il était membre de la commission économique. Au PS, il était lié avec la gauche qu'animait le dirigeant syndicaliste André Renard et rédacteur en chef du quotidien *La Wallonie*. Il joua un rôle important dans la grève générale en Belgique en 1961 et subit aussi pour ce rôle de sévères critiques. Il était le principal collaborateur de l'hebdomadaire *La Gauche* et fut exclu du parti socialiste en 1964.

Dans le cours de la crise qui opposa Michel Pablo à la majorité du SI, il était resté ferme et après le départ de celui qui avait été le principal dirigeant de la IV^e après la guerre, il lui succéda dans le secrétariat devenu « unifié » (SU) à partir de la « réunification » de 1963. Il avait une activité prodigieuse, responsable politique, journaliste — pas seulement dans la presse trotskyste, il fut de l'équipe initiale de l'*Observateur* sous le nom de Pierre Gousset — mais aussi professeur d'université, conférencier, orateur de meeting, auteur d'articles, de brochures, de livres (voir la bibliographie partielle publiée par *Rouge* dans son numéro du 27 juillet) et voyageant dans le monde entier, parcourant tous les continents malgré de fréquents refus de visas.

Un camarade qui, sans être membre de son organisation, l'a bien connu et a beaucoup discuté avec lui des questions politiques du moment, nous dit de lui : « *Ce qui me frappait le plus chez Ernest, c'était un enthousiasme toujours renouvelé qui se revêtait souvent d'une volonté de plaire, de faire des concessions pour séduire et*

gagner d'anciens militants staliniens ou social-démocrates et une foi constante dans les possibilités de convaincre les hommes, qui explique ses errements, par exemple sur l' "eurocommunisme" au sujet duquel il a nourri de grandes illusions. J'avais eu avec lui une discussion privée à la veille de la chute du Mur de Berlin, qu'il redoutait. Une fois de plus, "il y croyait" : c'était cette fois la révolution politique en Allemagne de l'Est, les possibilités infinies des militants qui se dressaient contre les bureaucrates du SED, etc. Il voulait de toutes ses forces me convaincre, me secouait aux épaules en m'assurant que je ne pouvais pas "manquer ça". Je crois avoir ce jour-là compris la facette la plus importante de son personnage : la générosité de celui qui veut toujours convaincre et entraîner. Je crois aussi qu'il est mort de cette déception-là, que la réunification allemande ait "empêché" la révolution politique qu'il voyait y germer ».

Ernest Mandel avait eu un énorme chagrin avec la mort tragique de sa compagne Gisela, qui avait miraculeusement échappé aux effroyables bombardements de Dresde pendant la guerre mais en portait la blessure inguérissable. Sa rencontre ultérieure avec Anne lui avait apporté beaucoup de sérénité et une joie de vivre qu'il méritait. Ceux qui aimaient Ernest Mandel en tant que personne — et ils sont nombreux parmi ceux qui l'ont critiqué et combattu — en sont reconnaissants à sa compagne.

Achévé d'imprimer
d'après les documents fournis,
en novembre 1995
par  IMPRIMERIE LIENHART
à Aubenas d'Ardèche

Dépôt légal novembre 1995
N° d'imprimeur : 8036
Printed in France

OEUVRES DE LÉON TROTSKY

C'est en 1978 qu'est paru le premier volume de la publication de l'Institut Léon Trotsky, les *OEuvres*, de mars à juillet 1933, premier volume de la première série des oeuvres d'exil du révolutionnaire russe, publiées sous la direction de Pierre Broué.

De 1978 à 1980, l'Institut Léon Trotsky a ainsi publié sept volumes qui reposaient sur les écrits publiés de Léon Trotsky, la partie « ouverte » des archives de Harvard et différentes archives à travers le monde.

Depuis 1980, à partir du volume 8, le travail qui a été épaulé par la R.C.P. 596 puis la Jeune Equipe « Histoire du Communisme » du C.N.R.S., repose désormais principalement sur la partie « fermée » des papiers d'exil de Trotsky, à la Houghton Library de l'Université de Harvard.

La première série de cette publication s'est terminée avec le volume 24 en septembre 1987.

La nouvelle série est commencée avec les volumes I, II et III : elle couvrira la période de 1928, l'exil de Trotsky à Alma-Ata, jusqu'en 1933, l'appel à la construction de la IVe Internationale. On a également prévu des volumes de compléments, sur la base de la partie « fermée » pour 1933-1935.

On peut se procurer les volumes des Œuvres en s'adressant à l'administration des Cahiers Léon Trotsky ainsi qu'aux librairies de la Selio, 87, rue du Faubourg-Saint-Denis, Paris (10^e), et de la Brèche, 9, rue de Tunis, Paris (11^e).

ISSN 0181 - 0790

Prix : 100 F

Cahiers Léon Trotsky □ **Institut Léon Trotsky**